

Entre les Etoiles et le Caniveau

L'auteur tient tout spécialement à remercier Coraline Cathala, Danielle Akakpo, Bruno Laurent et Loïc Laveissière qui ont su apporter un travail exceptionnel quant à la correction orthographique, syntaxique et grammaticale de ce texte, et ce dans l'unique but de satisfaire l'exigence du lecteur.

Introduction sur l'auteur

Vincent D, 32 ans, est l'auteur de nombreuses nouvelles publiées sur différents supports tous plus obscurs les uns que les autres.

Autrefois postier pour le pire, il était un homme de lettres à part entière... Il envisage d'être le dernier écrivain à n'avoir ni agrégation ni doctorat ni relation diplomatique à effet éditorial. Il est fermement décidé à devenir le dernier écrivain à avoir exercé quatre cents métiers pourris avant de connaître la gloire, la fortune puis la déchéance. Parce que mourir heureux c'est con.

Introduction sur le roman

Entre les Etoiles et Le Caniveau raconte l'histoire d'un jeune homme en fin d'adolescence hésitant à mettre les pieds dans le monde des adultes. Vilain petit canard d'une famille décomposée, scolairement inapte, socialement décalé, il décide de prendre la route à la façon d'un beatnik moderne afin de faire le point sur le monde qui l'entoure. Etant un enfant de l'ère numérique, il ne faut toutefois pas trop lui en demander. Parti de la banlieue sud de Paris, il se contentera d'un petit voyage vers le nord dans un style franc et dynamique, parfois drôle, souvent décalé, toujours sur un fond de mélancolie prénostalgique.

« J'ai pas encore commencé à vivre. J'attends l'année prochaine ».

Star-Less

À tous ceux qui y croient encore,

Chapitre 1

Bonjour !

Et si on parlait de moi un peu ? C'est vrai quoi ! Ça fait chier à la fin. On ne parle que d'eux. Jamais de moi, l'anonyme perdu dans la masse de millions de corps et d'âmes s'enchevêtrant comme dans une orgie débridée. Car c'est un peu ça le monde, une orgie débridée ; tout le monde baise tout le monde sans jamais se regarder dans les yeux. Mais pourtant, moi, je suis bien quelque chose, moi, non ? Je suis bien quelqu'un. Je ne suis pas rien. Alors c'est vrai quoi. Pourquoi on ne parlerait pas de moi ?

Moi qui vois tout le monde et personne, qui suis tout le monde et personne. Moi, l'enfant de nulle part. Moi qui n'ai que peu d'attraits dans mon unicité mais tellement plus dès que je me transforme en catégorie socioprofessionnelle, tellement plus dès que je m'intègre en nombre – de préférence très grand – tellement plus dès que je me transforme en petite croix bien gentille dans sa petite case bien rangée. Bah, merde ! Aujourd'hui la petite croix elle a envie de parler. Et pas parler de n'importe quoi, non. Elle a envie de parler d'elle-même, de sa vie de petite croix bien docile.

Alors oui, on va parler de moi. Juste parce que j'en ai envie et qu'y en a marre d'eux. Juste parce qu'ils font chier à toujours la ramener sur tout et n'importe quoi. Juste parce qu'ils font chier à protéger leur place comme un trésor de pirate. D'ailleurs, c'est peut-être ce qu'ils sont en fait, des pirates. Des gars qu'ont pas hésité à piétiner sournoisement des plus faibles qu'eux. Des gars qui, pour un morceau d'antenne, un filet de pouvoir, une parcelle de notoriété, n'ont pas hésité à mettre leur intégrité morale en jeu. Quand on voit ce que ça donne... Non thanks. Mais vous savez ce qu'on dit chez eux : « Donnez un œil à un aveugle et il en voudra deux ». Interprétez ça comme vous voulez, moi je gerbe.

Non, autant être clair dès le début car je vous vois venir avec vos gros godillots tendance bien propre. Je ne veux pas leur place, ou du moins pas comme vous l'entendez ; non, je veux juste parler de moi, et plus si affinités bien sûr. Pourquoi ? Pas vraiment de raison. Quoiqu'en y réfléchissant bien, peut-être une ou deux. Voyons...

Il faut absolument que je sois un héros ! Sérieux ? Ok. Si j'ai envie de prendre la parole c'est parce que moi aussi je veux savoir ce que ça fait de dire « moi je me » au moins trois fois en trois minutes. Moi aussi j'ai besoin de me concentrer sur mon nombril et de le montrer au monde entier et d'entrer dans le concours de celui qu'a le plus beau le plus grand. Moi aussi j'ai besoin de penser que je suis le meilleur des gars et que je sais tout et que j'ai tout fait et que et que... Yapakeukon le droit ! Le problème c'est que nous on n'a pas vraiment la possibilité de faire ça dans la vie, sinon on n'a plus d'amis. Pourtant, chaque homme a bien besoin de se faire mousser un peu, non ? Un peu je dis. Pas comme eux. Un peu.

D'ailleurs, en parlant de la vie, j'ai un peu comme l'impression que le mot « ego » est devenu péjoratif en ce moment. C'est vrai ça, on peut plus faire un pas quelque part sans s'entendre parler d'égoïsme, d'égoïsme et patati et patata. Comme si c'était mal de penser à soi. On dirait que les gens renient l'ego. Brrr, c'est mal l'ego ! Pourtant d'ego, si je me trompe pas, on en a tous un, non ? Je suis plus sûr du tout là, car à entendre les voix qui cou-

rent dans la rue, tout le monde serait généreux, altruiste, et voterait à gauche. Tous nos amis possèdent ces qualités, donc à nous tous, ça doit bien faire tout le monde, non ? Mais peut-être que tout ceci ne serait qu'une tendance influée par Eux. Ces maudits cancrelats de pirates qui...

STOP ! Je trouve que je parle beaucoup d'eux pour quelqu'un qu'a envie de parler de soi. Mais faut dire qu'ils sont tellement présents aussi. Tellement ici, tellement ailleurs, tellement partout. Quoi qu'on regarde, quoi qu'on écoute, où qu'on soit, ils sont là. Toujours à la ramener pour dire qu'ils savent mieux que nous ce qui est bon pour notre corps et notre esprit, et aussi pour toute la vie. C'est gonflant à la fin. Un jour je voudrais avoir une idée personnelle qui vienne de moi et de personne d'autre. Juste une fois, pour voir si c'est mieux ou pas que la pensée subliminaire.

Bon, ça suffit maintenant ou je m'énerve ! STOP ! Je parle de moi ou plutôt de nous, puisque je suis vous. Oui oui, vous avez bien compris, je suis vous. Vous l'anonyme assis sur la terrasse d'un café en train de boire une mauvaise bière, une 16 parce que ça fait plus classe qu'une Kro et que la classe c'est meilleur dans la tête ; vous la maman qui promène son dernier rejeton dans le parc mis à disposition des chiens pour qu'ils puissent chier sur de l'herbe ; vous le papa rentrant de l'usine ou du bureau ou du champ de courses ; vous l'étudiant, le lycéen, voire le collégien ; vous la dame-pipi ; vous l'horticulteur ; vous le paysan et vous tous les anonymes qui vous demandez quel est le but de votre putain de vie quand on a deux fois plus de factures que ce que l'on touche comme salaire. Et je suis aussi ceux qu'arrivent tout juste à boucler leurs fins de mois et ceux aussi qui les bouclent un peu plus facilement. Je suis l'anonyme.

Vous me direz qu'on n'est jamais anonyme puisqu'on est toujours connu de quelqu'un. Vous aurez raison. Je vais donc préciser le fond de ma pensée, car dans cette histoire, vous l'aurez compris, c'est moi qui dois avoir raison. Donc, j'entends anonyme comme anto-

nyme de reconnu et non de connu. Nuance qui pèse son poids, hein ! La reconnaissance du plus grand nombre. C'est bien ce que tout le monde cherche, même si tout le monde ne se l'avoue pas. Alors certains se contentent de peu et d'autres de beaucoup. Attention hein ! Ne venez pas me dire que je parle de célébrité car elle n'a rien à voir là-dedans. Tout le monde ne veut pas être célèbre, dieu merci. Mais de la reconnaissance, tout le monde en veut et tout le monde en a besoin. Oui, je sais, c'est pas super clair. Mais vous inquiétez pas, j'ai tout prévu. Et même l'illustration de mon propos fouillis par un exemple concret.

Prenez l'Abbé Pierre, oui oui, l'idole des gens qu'ont pas assez de couilles pour se bouger le cul et aider leur prochain. Et prenez le modeste médiateur social qui travaille à la mission locale du coin et que vous regardez comme un cancrelat sorti de sa cité. Et bien les deux ont le même but dans la vie : mettre une bonne claque dans la gueule à la Souffrance et amener des gens à se sortir de la merde dans laquelle ils se noient. Pourtant l'un a plus de considération que l'autre, c'est quand même bizarre, non ? Mais rassurez-vous, le médiateur social n'a que faire de notre considération. D'une, il a bien trop de travail, et de deux, il se satisfait tout seul d'un bon résultat. C'est ce qu'on appelle le don de soi. Il a bien raison.

Je crois que je me suis un peu égaré avec cet exemple simpliste. En plus, il illustre rien du tout, à part peut-être l'inverse de ce que je disais. Ce qui prouve bien que la vie c'est pas forcément évident et qu'on n'a pas fini de changer d'avis dans les heures qui viennent. Il faut me pardonner, je m'emporte facilement dans les méandres de mon esprit mal structuré. Mais où en étais-je ?

Ah oui ! J'en étais au Je égale Nous égale Vous. L'anonymat dans lequel nous errons tous nous confère des similitudes effrayantes. Puisqu'il y a très peu d'Eux et beaucoup de Nous, chacun de nous est pris dans sa globalité et non dans son unicité. Ainsi, quand l'un d'Eux pense à une personne qu'il ne connaît pas, il ne pense pas Grégoire Dupuis, 17 ans, lycéen. Il pense : 15 - 25 ans, jeunes. Ce qui revient à dire que les 15 - 25 ans sont tous sem-

blables. D'où Je égale Vous égale Vous. Effrayant, non ?

Pire ! Personne n'échappe à la catégorisation. Le système a prévu des catégories pour tous et toutes. Ainsi moi, je fais approximativement partie de la classe des 15 - 25 ans et vous pourriez penser que vu la différence d'âge entre vous et moi, nos idées ne peuvent concorder. Vous, l'homme ou la femme mariés, deux enfants, bientôt divorcés, détrompez-vous tout de suite. Tout de suite j'ai dit ! Je conduis une voiture. Ça vous fiche un coup ça, hein ! PAM dans le nez ! Et oui les cocos, je fais partie de la catégorie des conducteurs, certes jeunes mais conducteurs tout de même. Nous faisons donc partie de la même catégorie. Et quand un constructeur automobile veut plaire à un automobiliste, il s'adresse à moi, à vous, à nous. CQFD yes !

Vous n'avez pas votre permis. D'accord, vous voulez faire le malin avec moi. Ok pas de problème, je suis clément ; mais écoutez-moi bien. Vous jouez au tennis, vous allez à la piscine (non, plus maintenant, vous avez été touché de plein fouet par la loi sur les maillots moule-bites, comme-moi PAM !), vous écoutez Bach, Mozart, Kool Shen, Bonetcha ou un autre, vous allez au cinéma, vous mangez, vous DOR-MEZ, ne me cherchez pas ! Vous et moi nous faisons partie au moins d'une même catégorie, et je suis égal à vous et à nous. Nous constituons ensemble la foule anonyme sensée diriger ce pays par l'amas de nos voix. Démocratie, oui. Hypocrisie, aussi.

Vous me pensez fou. Vous me croyez complètement secoué de la cafetière. Vous n'avez pas tout à fait tort. Je ne suis pas passé bien loin de l'HP. Hehe ! Mais je l'ai évité les amis. Youpi ! Nous en avons eu de la chance, hein ! Tenez, peut-être que je vous raconterai plus tard comment j'ai réussi à esquiver ce mur d'un sublime pas chassé sur la gauche. Peut-être ou peut-être pas, ça dépendra de mon humeur et de votre attention aussi. C'est évident.

Revenons à moi, donc à nous tous, et aussi vous, celui qui se cure le nez avec circonspection alors que je suis en train de faire un des plus beaux discours de ma vie. Quel va

être le propos de ce que je raconte ? Moi bien sûr, ça aussi c'est évident. Je vais raconter ma vie, mes pensées, mes angoisses et mes désirs, mais sans ambages sans fioritures ni merde qui colle les yeux. Le tout comme une photographie de la vie. Wahou le cliché ! On peut pas faire pire comme cliché, hein ? Une photographie de la vie, fichtre ! N'avez qu'à trouver une autre expression les gros malins qui se la racontent critiqueurs dans les gazettes à deux balles, et même ceux qu'ont pas de gazette d'ailleurs. Puis vous me l'enverrez par la poste, je vous file-rai mon adresse à la fin.

Toute façon, les clichés ne sont que des images tellement simples à imaginer que tout le monde peut les imaginer ; c'est bien pour cela qu'un jour une exception devient un cliché. « Cliché » oui oui, c'est très péjoratif. Ça veut dire que t'es pas capable de créer une image originale, que t'es pas doué, donc que t'es idiot, en gros. Oui, ce sont les gens qui ont une très grande culture qu'emploient ce mot, ou du moins qui l'estiment ainsi, enfin en général. La masse, elle, ne produit que des clichés. Et oui, la masse n'est pas douée. Vous avez vu le ton posé que j'adopte pour parler de ces gros cons imbus d'eux-mêmes, suffisamment suffisants pour nous traiter d'idiots parce que notre image n'est pas assez originale pour eux, ces messieurs-dames les culs-serrés. Moi, je trouve qu'en général les clichés sont de belles images, et puis ils ont le mérite de nous parler clairement à tous. Pour Eux, c'est comme s'il fallait que ça soit difficile à comprendre pour être intéressant. Après on se demande pourquoi y a des problèmes de communication et pourquoi les gens se comprennent plus. Bah à force de prendre la masse pour des cons c'est sûr que !

Bon, bref, on va pas en faire trois heures non plus ! J'en étais où ? Ah oui, à la photographie de la vie. Oui, alors j'entends certains de vous dire qu'ils vont se faire chier comme des rats morts. Peut-être, mais peut-être pas. Qu'est-ce que ma vie a de plus intéressant que celle d'autres et surtout que la vôtre ? Certainement rien et certainement beaucoup. Ambiguë la réponse. Laissez-moi vous ré expliquer.

Je fais partie d'un ensemble de catégories très étendu. Vous faites partie d'un ensemble de catégories très étendu. Vous et Moi constituons le Nous anonyme. Nous avons donc des points communs. Ces points communs vous intéresseront puisqu'ils vous feront vous sentir moins seuls. Nous avons aussi des différences : les points communs que j'ai avec d'autres personnes. Elles vous intéresseront puisqu'elles vous feront vous sentir différents donc particuliers et peut-être même meilleurs. Cet ensemble constituant ma vie vous intéressera.

Je vous entends vous demander quelle peut être l'expérience vécue par un jeune de 15 - 25 ans. Je vous réponds que ce n'est pas le nombre d'années qui fait l'expérience mais l'intensité avec laquelle on vit ces années. Je suis intense.

Et puis je vous amène aussi les réflexions d'un jeune sur ce qui a été, ce qui est, et sur ce qui sera. Vous avez une part de responsabilité dans tout ça.

Et puis merde ! Si vous voulez pas écouter ma vie, si vous voulez pas une photo de la vie d'aujourd'hui d'un homme perdu sur la planète Terre, et bah allez vous faire foutre. Allez donc écouter Christine Angot. Et puis surtout, si vous trouvez un sens à une de ses phrases, revenez me le dire, ça me rassurera.

Chapitre 2

Dis Papa, C'Est Quoi Une Famille ?

Je vais commencer par me présenter. Ça pourrait être utile vu que, de toute façon et que vous le vouliez ou non, vous allez finir par m'adorer. Bon OK. Si c'est pas le cas on a qu'à dire qu'il faut bien mettre un nom sur ces mots. Bon OK. J'avoue. Il se peut bien que certains d'entre vous en viennent à me détester. Vous êtes durs en affaires. Mais dans ce cas extrême, vaudrait peut-être mieux que je garde l'anonymat, non ? Haha, même pas peur !

Je m'appelle Stéphane comme quelques milliers de jeunes français. Oui oui, vous avez bien compris, des milliers, beaucoup de milliers même. Je pourrais être plus précis mais j'ai pas envie. Puis ne soyons pas ridicules, qui a envie de savoir qu'il y a deux cent ou trois cent mille Stéphane en France. Ça en met une drôle de claque à son unicité ça hein ! Imaginez un peu ! De moi, d'un coup on vient de passer à trois cent mille. Je crois qu'il vaut mieux qu'on arrête de compter à partir de maintenant. Ça me donne mal au crâne puis je pense que vous avez compris. Enfin j'espère...

Bon, Stéphane, c'est pas original, je sais, mais on ne choisit pas son nom. N'est-ce

pas Odette ? Te moque pas Gaston ! Comme je ne doute pas de votre perspicacité, j'éviterai de préciser que je suis de sexe masculin, bien que j'aie connu une fille se prénommant Stéphane et qui doit encore supporter la bêtise de ses parents et les maudire à chaque présentation. M'enfin...

Je vois déjà les femmes se détourner de mes propos. Vous avez tort Mesdames. En tant qu'homme je pense comme un homme. Je peux donc vous apprendre pas mal de choses sur la façon de penser d'un homme. Enfin, du moins de ceux qui en sont encore capables. Car il paraît, selon vous, que le mâle a une fâcheuse tendance à... Bref, ne nous fâchons pas, pas encore. Restez donc, s'il vous plaît. Merci.

Donc moi, je mesure un mètre quatre-vingt-sept pour soixante-cinq kilogrammes. Et oui, je ne suis qu'un fétu de paille, un fil de fer, une brindille, un grand échelas, bref je suis plus que mince je suis maigre. Je suis brun aux yeux marron comme plusieurs millions de français. Je m'habille tout de noir. J'aime le noir. Voilà pour l'aspect physique. Pas de question, merci.

Je viens brillamment d'entamer ma dix-neuvième année d'existence. C'est pour ça que je suis là aujourd'hui. Pour vous. Je suis bientôt au bout, en pleine lancée pour atteindre la vingtaine avec talent. Je n'ai plus beaucoup de temps. Pour ça, j'en profite. Bientôt le Vingt. Et tout le monde sait qu'après le Vingt y a plus rien. C'est le début de la fin pour reprendre un célèbre cliché. Haha que je me gausse ! M'enfin, à en croire le monde, le début de la fin c'est aussi à quarante puis à cinquante ; à en croire le monde y en a tout plein des débuts à la fin.

Sinon, professionnellement parlant, je suis en première STT au lycée Jules César de la ville de... Je vais ici taire le nom de cette ville – située banlieue sud de Paris – par respect pour ses huiles, ses habitants et ses tartines beurrées. Première STT, oui oui, vous avez bien entendu. Cela fait de moi, et comme des milliers – beaucoup de milliers – de Français, un déchet dont on ne savait pas quoi faire. STT c'est le nouveau nom de G, je précise pour les

anciens. Hors, tout le monde sait bien que les G sont rarement là par choix personnel. S'ils sont là, c'est qu'ils étaient trop mauvais pour aller ailleurs et c'est tout. Y a pas besoin de faire des montagnes d'hypocrisie en disant que toutes les lettres se valent. Ce n'est pas vrai. Les G sont tellement mauvais en maths qu'ils ne pourraient même pas prétendre à la section littéraire. Je le tiens de la bouche même d'un prof de maths. Et faut voir leurs têtes à ces scientifiques ratés quand le proviseur vient dire à l'un d'eux que c'est son tour cette année de prendre une classe de G. Mauvaise année. Ça aussi je le tiens de la bouche même d'un prof de maths. Quelques mots échappés un jour de crise ; quelques mots échappés du fond de son coeur un jour qu'il trouvait qu'on ne comprenait pas assez vite. Bah, il nous a juste rabaissés un peu plus. Un peu plus ou un peu moins, quand on est déjà la tare du lycée ça fait pas vraiment de différence. Il a dû se sentir mieux après.

Bref, en STT, on nous enseigne les notions de l'économie, les notions du droit et les notions du commerce. Pour peu qu'on ait bien régurgité nos cours le jour du bac, on sort de là sans trop savoir quoi faire. Ou on peut aller se perdre en fac où l'on échouera parce que personne ne nous a enseigné les méthodes – même pas les notions – ou on peut forcer la porte d'un BTS si on a un bon dossier ; ce qui, avouons-le, est rare en STT. Le reste est pour la majorité d'entre nous inaccessible. Ça je le tiens de la bouche même de mes compagnons qui m'ont lâchement laissé en route. Oui, comme vous l'avez sûrement remarqué, dix-neuf ans c'est pas vraiment l'âge normal d'un élève de première. Mais bon, je suis en STT et en STT, y a pas de surdoués. Ça c'est un argument de choc que je sors de ma propre bouche. J'aurai donc mon bac vers vingt ans – en principe – l'âge de la licence. Pas de panique.

Ça c'était pour le côté professionnel. Du coup je viens d'éliminer tous les pseudo-intellectuels de mon auditoire. Ne vous inquiétez pas nous les retrouverons plus tard.

Côté famille ? Vous êtes sûr que vous voulez savoir ? On a à peu près tous la même famille non ? Bon OK OK, vous l'aurez voulu.

Je suis issu d'une famille de la classe ouvrière. Ma mère est secrétaire, mon père était agent de tri en fin de carrière à la Poste. Ce père a eu un accident de moto et s'est retourné le genou. Il en est devenu alcoolique. Ma mère l'a quitté. Divorce. Tiens, je rattrape du monde d'un coup. Bizarrement aucun ne s'est battu pour avoir ma garde. Ma petite sœur est allée avec ma mère mais moi, je savais pas où aller. Personne ne m'a dit. Personne ne m'a réclamé. Sur le coup, j'en ai rien conclu, mais plus j'y repense et plus je me dis qu'il y a un truc qui cloche. Les enfants ne sont-ils pas la prune des yeux des parents ? Il faut croire que non, que moi non en tout cas. Ou alors mes parents sont des borgnes... Bref, je ne suis pas le joyau de leur cœur que je croyais être. J'ai suivi ma petite sœur, au moins elle m'adulait, elle. Aujourd'hui, je vis toujours chez ma mère, enfin jusqu'à il y a sept jours. Je vais vous expliquer ce que je veux dire, mais un instant. J'en n'ai pas fini avec ma famille. Vous avez voulu savoir, vous allez savoir sacrebleu !

Mon père est une épave imbibée d'alcool. Ça c'est clair, imagé, et ça veut dire ce que ça veut dire. On peut pas être plus clair. Enfin si on peut. Mon père ne voit plus ses pieds depuis cinq ans tellement son ventre a gonflé. Il a dû mettre trop de Vahiné dans ses bouteilles. Il a les joues et le nez rouge écrevisse avec les pores aussi larges que les bouées de sauvetages rouges d'Alerte à Malibu et les doudounes de Pamela Anderson en un peu plus flasques. Il a toujours une vieille barbe de plusieurs jours qu'il doit raser dans un de ses rares moments de sobriété où il peut tenir le rasoir d'une main. C'est de plus en plus rare. Que dire de plus ? S'il essorait ses cheveux on pourrait récupérer assez de graisse pour faire cuire des frites dans une friteuse Moulinex à trois filtres sans odeur autonettoyante et peut-être même micro-onde turbo-réacteur. Enfin ça, c'était du temps où je le voyais. Ça fait deux ans que je l'ai pas vu. Il doit être en préretraite aujourd'hui. Il doit donc être constamment ivre. Il me manque pas.

Ma mère, secrétaire de cinquante ans, s'est visiblement toujours contentée de son rôle de larbin du patron. Attention ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. J'ai rien

contre les secrétaires, c'est juste que je pourrais pas le faire. Mais elle, elle a dû trouver des gratifications pour rester à ce poste pendant trente ans. Rien que pour ça j'ai de l'estime pour elle. Bon, elle a pas beaucoup d'estime pour moi, mais c'est pas grave si elle préfère ma sœur blonde au yeux bleus et dents du bonheur. Moi je l'aime quand même, c'est ma mère. Enfin jusqu'à il y a sept jours.

Mes grands-parents sont tous des beaufs au ventre alourdi par des années de Ricard et de vin rouge à deux euros la bouteille. Des bons petits Français bien de chez nous ça ! Mmm que j'aime ça ! Le fait marquant qui marque leur personnalité d'une indélébile trace de stupidité est l'intolérance générale qu'ils observent pour tout ce qui n'est pas blanc aux joues rouges avec un bide gros comme une montgolfière, tout ce qui n'est pas vieux et puant le fric, et tout ce qui n'est pas vieux et blanc. Des gros pochetrans d'enculés de racistes pour être plus clair. Comme mon âme et conscience d'humaniste ne peuvent supporter cette idée qu'un homme est jugé par sa couleur de peau et non par ses qualités, nous avons dû mettre très tôt un terme à nos relations. Ils me manquent pas.

Dans la famille abrutie, je voudrais les oncles et les tantes. Les voilà, regardez-les ces jolis rejetons qui marchent dans les pas de leurs parents. Il faudra que je pense à demander à un chercheur en génétique s'ils ont pas découvert un gène s'approchant de la stupidité dans leur génome. J'espère que j'y penserai si j'en croise un. Un frère alcoolique, une sœur sans autre ambition que d'amener des cafés à son patron ou taper des lettres de refus impersonnelles, il n'en fallait pas plus pour qu'ils s'écartent de notre chemin. Bonne idée. Ils me manquent pas.

Ça fait moins de monde tout de suite. Bah ça fait des réunions de famille plus tranquilles. Remarquez, ça fait un bout de temps que j'ai pas vu de réunion de famille. Ni ma sœur ni moi ne voulons aller les voir ou les recevoir. Y a plus que ma mère qui continue de leur courir après et de se faire jeter. Elle pleure entre trois et six mois puis elle y retourne plus

vite qu'un cheval au galop ou qu'une marée du Mont St-Michel.

Ma sœur est la seule personne récupérable de la famille. Elle a seize ans. Elle s'habille normalement. Ni comme une tassepé, ni comme une lascar, juste comme une fille de seize ans bien dans sa peau. Elle est blonde aux yeux bleus et aux dents du bonheur mais ça, je l'ai déjà dit. Donc on peut en conclure qu'elle est belle comme un coucher de soleil sur l'océan. Je sais pas pourquoi, c'est la seule à m'apprécier dans la famille. C'est peut-être quelques trucs que je lui ai appris et que personne voulait lui apprendre. Comment cracher plus loin que ses pieds, comment avaler la fumée de cigarette sans tousser, comment rouler un petit stick, avec modération. De toute façon y a pas de problème, ma sœur est une modérée dans l'âme. On a à peu près les mêmes goûts sur tout. La musique, le ciné, les bouquins, la famille et l'amour. L'amour avec un grand A même si les histoires d'amour ça finit mal en général. Je l'aime. Elle me manque.

Ça, c'est ma famille. C'est pas reluisant de grandeur, hein ? C'est pas original non plus, je sais. La famille à tendance fascisante poivrote a un sacré passé et toujours de l'avenir dans notre beau pays, hélas... Mais on choisit pas sa famille. N'est-ce pas Roger ? C'est pour cette raison que je m'en suis séparé. De toute façon, tout le monde se demandait ce que j'y foutais dans cette famille. La famille ça n'amène que des ennuis. Non, décidemment la famille, c'est mieux chez les autres.

J'en arrive comme je vous l'avais promis à aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est le septième jour de ma fugue qui, à dix-neuf ans et aucune amarre, ressemble plutôt à un départ. Surtout que pour qu'une fugue soit considérée comme une fugue, il faut que quelqu'un daigne vous chercher. Et ça voyez-vous, ça m'étonnerait bien que quelqu'un me cherche. Bref, aujourd'hui, je me repose. Je suis fatigué de ce voyage. Je suis allongé sur une plage, un trou dans le ventre. Je regarde les mouettes voler dans le ciel au-dessus de la mer. Elles tournent comme des vautours au-dessus d'une charogne.

Je vous ai parlé de ma famille et je vais vous raconter la suite. Ce qu'il s'est passé, ce qu'il se passe, et ce qu'il se passera. Et vous êtes concerné par ça alors ne partez pas.

Je tiens à préciser que toute ressemblance avec un certain Holden Caulfield serait purement fortuite et ne serait qu'une ressemblance.

Chapitre 3

L'Angoisse

Masturbatoire

Je sais pas trop par où commencer. Peut-être que par le début ce serait une bonne chose. Mais où se trouve le début ? C'est un peu comme le nord ça, on peut remonter loin avant de le trouver. Bon, faut quand même bien se décider.

Alors, toute ma vie allait à peu près bien jusqu'à samedi dernier, il y a sept jours. J'étais de sortie comme tous les petits branleurs de mon âge. La course à la soirée de lycéens, l'alcool et les filles et souvent un peu de drogue, bien que je ne sois pas consommateur ; c'est pas mon trip la drogue, question de vocation sans doute. Pour une fois, j'avais un bon plan puisque c'était un ami qui organisait la soirée ce samedi-là. Donc pas de galère, tout se passerait bien que je me disais à l'époque. Enfin en principe... Sauf que les principes ont une attitude bien particulière avec moi. Dès que je crois en coincer un, hop, il me glisse entre les mains les jambes les oreilles les couilles ce que vous voulez, et je me retrouve la gueule dans le caniveau. C'est la faute à Pas Beau !

Donc je me suis rendu chez mon ami Alex dont les parents inconscients étaient partis

en week-end à La Baule-Les-Pins. Si je dis inconscients c'est qu'il en faut une sacrée dose d'inconscience pour laisser la maison qu'on a mis vingt ans à payer à un ado de dix-neuf ans. C'est que c'est un peu insouciant ces petites bêtes-là. M'enfin, paraît que c'est qu'une question de confiance. C'est marrant la confiance comme concept je trouve, d'ailleurs c'est encore mieux quand on a la même définition du mot. En général c'est pas vraiment le cas entre générations différentes. M'enfin, ça n'en reste pas moins drôle.

Donc je suis allé chez cet ami et si je dis pas un pote c'est parce que c'est un ami. Pour moi c'est une nuance qui vaut ce qu'elle vaut. Pour nous, c'était le pied, le top du top. Nous avions pour une fois un endroit chaud et confortable pour pratiquer nos petites déviances. À cette soirée, il y aurait plein de nos amies : vodka, tequila, sky, bière, musique, filles. Tout ce qu'il faut pour passer une bonne soirée. Et pour couronner le tout, il y aurait aussi la belle Aurore, et ça, ce n'était pas rien.

Aurore était la plus belle fille de toute la planète et de tout le cosmos. La descendante directe de la famille Boréale. Elle resplendissait tellement que je serais capable de ne rien regarder d'autre durant au moins la moitié d'une éternité. Elle était mon égérie, ma muse, la fille qui me faisait penser que la vie valait la peine d'être vécue. Le futur amour de ma vie. Futur, oui, vous avez bien compris. Nous ne sortions pas ensemble. Je l'aimais en secret comme le dernier des nigauds de ce monde. Mais attention, ce soir-là j'avais décidé de lui déclarer ma flamme, lui avouer mon amour éperdu, lui hurler JE T'AIME JE T'AIME dans ses petites oreilles si adorables. Oui, ce soir-là serait mon soir, ma victoire, mon triomphe ; Cupidon allait dégainer son arc et transpercer son cœur de sa flèche foudroyante. Et l'éclair c'était moi !

Je me souviens de la première fois où je l'ai croisée. C'était il y a deux ans. Elle arrivait de province et on était en plein mois de mai. Ça devait pas être facile pour elle de terminer l'année dans un nouveau lycée, entourée de visages sauvages et inquisiteurs, des visages à

la caricature humaine avariée. Dès qu'un Nouveau débarque, on se doit d'adopter une attitude sauvage et fermée ; question territoriale je suppose...

Elle marchait dans une petite robe à fleurs. Un vrai printemps s'était abattu sur mes yeux. Des étoiles multicolores avaient dansé une danse endiablée devant moi dans les ondes transparentes de l'air. Les molécules azote oxygène et carbone avaient tournoyé devant moi comme une tornade de folies. Mon esprit m'avait aussitôt susurré de m'approcher, de me présenter, et de lui proposer la visite du lycée, des coins et des personnes à éviter. Mon cœur disait « oui bien sûr », mes pieds s'étaient enfoncés dans la terre. J'étais comme une statue prisonnière de son socle. J'aspirais à me transformer en Vénus de Milo, mais rien n'y faisait. J'étais bloqué de chez bloqué. Ridicule de chez ridicule. Ma belle Aurore avait disparu, emporté par d'autres un peu moins foireux que moi, ou plus vicieux.

Plus tard, à la faveur d'une rencontre entre jeunes, je me suis de nouveau retrouvé avec l'occasion de lui parler et de l'aimer encore plus. Contrôler le flux sanguin aspiré par mon cerveau n'avait pas été une mince affaire, mais je pense que je m'en suis pas trop mal sorti ce jour-là. Depuis, on se salue, on se parle, on se connaît quoi. Enfin on se connaît de loin, de beaucoup trop loin à mon goût. Mais ce soir-là devait tout changer. Et effectivement tout a changé. Seulement pas exactement comme je voulais.

Je suis arrivé à dix-neuf heures. J'étais le premier. J'aime bien être le premier, comme ça je rate rien. Puis au moins je suis le premier quelque part. J'ai aidé Alex à tout installer tout en commençant mon premier verre.

— C'est ton soir ce soir ? m'a-t-il demandé.

— Ouais. Ce soir c'est mon soir, lui ai-je répondu.

J'ai jamais rien pu lui cacher à celui-là, et inversement du reste. Ça fait quinze ans qu'on se connaît. Quinze putains d'années d'amitié, c'est pas rien. On s'est connus à la maternelle et depuis on s'est jamais quittés. On connaît tout l'un de l'autre, les goûts, les cou-

leurs et notre façon de pensée respective. La première fois où il m'a vu regarder Aurore, il m'a dit : « Toi, t'es amoureux ». Qu'est-ce que vous voulez répondre à ça ? Qu'est-ce que vous voulez faire contre ça ? On peut pas lutter.

Greg est arrivé vers vingt heures et on a continué d'installer. Les invités sont arrivés les uns après les autres à partir de la demie.

J'ai pris une chaise et un verre et je me suis mis dans un coin. Croyez tout de même pas que j'allais me ridiculiser à danser, non ? Quoi de plus ridicule qu'un troupeau de lycéens en train de croire qu'ils dansent, sérieusement ? Aucun rythme, gestes saccadés, trois mouvements dans l'arsenal de pas anti-harmoniques. Non, très peu pour moi merci.

L'Ange du Bonheur est arrivé vers vingt et une heures. La porte s'est ouverte. Elle est entrée et a ôté son blouson. C'est à ce moment précis que la crise d'angoisse m'a frappé de plein fouet. Mon cœur battait dans les deux mille coups par seconde. Ma tête allait exploser dans un geyser écarlate tant le sang semblait aspiré vers ce seul endroit. Mes mains s'étaient mises à trembler, magnitude 16.2 sur mon échelle tectonique. Elle était là, plus belle que jamais. Un tailleur noir s'arrêtant juste au-dessus des genoux ; un petit chemisier noir dont les deux derniers boutons n'étaient pas fermés ; un collant noir qui lui collait à la peau, la sculptant dans une perfection ahurissante ; ses cheveux bruns attachés en couettes lui donnaient un air de fillette qui me coupa littéralement le souffle. Mon ange noir était là et j'étais mort d'admiration devant sa perfection.

Elle fit le tour de ses connaissances pour les saluer et se servit un verre de vodka orange. Puis, elle passa devant moi en me gratifiant d'un sourire qui, pour changer, me statufia en plus lourd que Madame la Tour Eiffel. Se pourrait-il que je lui plaise ? que je me suis demandé. C'était impensable ! Aurore était une princesse et je n'étais qu'un palefrenier sans dada ! Je ne savais plus quoi penser. Je ne savais plus quoi faire. Foutez-vous de ma gueule si vous voulez mais j'étais... Je sais plus quoi dire tellement j'étais retourné.

Est-ce que vous avez déjà connu ça vous ? Est-ce que c'est ce que vous avez ressenti le jour où vous avez vu votre épouse ? Est-ce que vous connaissez cette sensation de n'être plus rien que le néant ? J'aimerais que vous vous interrogiez. Et si ce n'est pas le cas alors je vous plains. Oui, vous avez bien compris je vous plains. Je vous plains de ne pas avoir connu cette sensation lors de votre phase de séduction. Je vous plains parce que vous vous êtes trompés. Lourdemment trompé. Vous finirez par ne plus aimer que vos habitudes et votre stabilité. Et si un jour vous recevez un choc sur la tête, ce sera le divorce qui viendra frapper à votre porte. Du moins si vous avez encore un peu de couilles parce que si les habitudes vous ont tout bouffé dedans vous, c'est la décrépitude qui vous attend.

Enfin bon, moi j'ai connu ce bonheur d'aimer et je peux maintenant mourir tranquille. C'était presque parfait. Oui presque. La petite nuance de la réciprocité fait son apparition et rigolez bien.

Elle s'est mise à danser vers vingt-trois heures trente et a supplanté en qualité tous ses congénères impotents. Je vous épargne de mes sentiments sur ce corps se mouvant languoureusement en rythme, je pense que vous avez compris.

C'est là, à cet instant précis que le drame s'est produit. Un abruti d'enculé m'est passé sous le nez. Il s'est approché, l'a invitée et l'a emmenée. Comme ça, aussi simplement. À mes yeux et à ma barbe. Sans que je puisse esquisser le moindre geste. Autant vous dire que la déconvenue fut à la taille de mes espérances. L'amour de ma vie venait de se tirer avec le plus abruti des abrutis. C'en était trop. Je me suis rué sur le bar où j'ai assumé proprement mon imbécillité et mes incapacités.

Assumer c'est facile à dire. J'ai bu jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à boire que du coca. Etant complètement déchiré mais pas inconscient, je ne suis tout de même pas allé jusqu'à en boire. Je gardais encore un ou deux principes dans ma caboche.

Mais comment allais-je pouvoir vivre après ce drame ? Comment allais-je pouvoir

supporter cette épreuve ? Des images abominables se mirent alors à hanter mon esprit. Les mains de ce salop rampant sur le corps de mon ange. Ses mains se faufilant, s'insinuant dans les recoins préservés de son corps, dans les recoins intimes que j'aurais dû être le seul à connaître, à découvrir, à recouvrir de mon amour. Sa langue, sa bouche, son corps profanant le territoire protégé. La salissure, l'outrage !

Ces sales images m'ont hanté le restant de la soirée. Et de me répéter pourquoi ? Pourquoi ? Et de hurler pourquoi ? POURQUOI ? Mais pourquoi n'ai-je rien fait ? Mais pourquoi ne me suis-je pas levé le premier de cette foutue chaise qui me cassait le dos ? Pourquoi suis-je aussi stupide ? C'est moi qui serais au Paradis à cette heure. Je ne me serais pas retrouvé dans le caniveau à vomir mon idiotie, mes excès et mes incapacités. Voilà l'affaire qui a provoqué ma chute, ma fin ou mon début.

Après m'être sorti du caniveau, quelques heures plus tard, je suis allé prévenir Alex que je rentrais chez moi. Il dormait. Je suis rentré tout seul avec des images de l'enfer dans la tête.

Je me suis allongé sur mon lit où j'ai regardé les étoiles phosphorescentes que j'avais collées au plafond. Il y en avait trois ou quatre fois plus que d'habitude. Elles m'ont parlé. Je les ai écoutées. Elles m'ont clairement expliqué que ma vie n'était plus ici. Je les ai comprises sans difficulté.

Le choix était plutôt facile. Une mère que je laissais indifférente. Un lycée qui me rendait fou. Un amour perdu qui pourrait me tuer. Vous auriez fait quoi vous ? Vous auriez affronté tout ça ? Je suis pas sûr. Oh non franchement je suis pas sûr du tout. En tout cas moi j'ai pris la fuite. J'ai pris un grand sac de voyage que j'ai bourré de vêtements et de restes de nourriture du frigo. J'ai attrapé ma carte bleue eurocard/mastercard et mon chéquier et ma carte d'identité et mon permis de conduire et mon passeport et ma carte vitale et ma carte d'électeur et ma carte de groupe sanguin et ma carte de téléphone et je suis parti. Je suis parti.

Chapitre 4

Les Horizons D'Ailleurs

Je suis parti. J'ai pris la route. Il paraît qu'elle vous forge un caractère, qu'elle vous transforme en homme. Je sais pas exactement ce que ça veut dire que d'être un homme mais je veux bien l'être. Ça doit être plutôt cool.

Comme je savais pas où aller, j'ai pris la direction du nord. Pourquoi ? Parce que la route est moins longue. Je veux bien me forger un caractère mais je suis pas le genre à marcher jusqu'à Marseille. Faut pas déconner ! Je me suis dit que j'irais jusqu'à la mer et que je verrais après. Alors je suis parti comme un beatnik car c'est bien ce que je suis : un révolté, un acharné de la révolte. Malheureusement, comme la révolte se nourrit de la masse et que la masse semble très endormie, je révolutionne pas grand-chose. Tant pis. Moi, révolté, beatnik des temps modernes, je marcherai solitaire avec l'espoir de croiser une veuve ou un orphelin que je pourrais sauver de mon talentueux courage.

Il était six heures du matin quand je suis arrivé à la gare. Oui, vous avez bien compris : la gare. Quand on part du sud de Paris et qu'on veut aller dans le nord, le mieux c'est de

passer par-dessous. J'allais quand même pas me faire chier à trotter sur le périph. C'est trop dangereux le périph à pied.

J'avais dormi deux ou trois heures. J'étais encore pas mal saoul. La gueule de bois pointait son nez. Une putain de gueule de bois à mon avis. Heureusement, j'avais prévu le coup. J'étais passé par la pharmacie. Celle de ma mère, pas celle du pharmacien évidemment. Je lui avais pris tout ce dont je pensais avoir besoin. Paracétamol, aspirine et ibuprofène, une boîte de chaque pour être sûr. J'ai aussi emporté des pansements, du désinfectant et une boîte d'anxiolytiques, du Xanax à 0,50 mg, foudroyant pour les profanes. L'anxiolytique ou le pouvoir de la vie en rose. J'adore ! Mais bon, pour l'instant je me suis contenté d'avaler deux Advil. Advil c'est pareil que Nureflex et Nurofen pour situer l'effet. Tout le monde connaît les pouvoirs antalgiques de ces merveilleux médicaments, mais personne ne semble connaître les effets désastreux qu'ils ont sur l'estomac et sa périphérie. Si jamais je soulevais une interrogation ou suscitais une réflexion qui pourrait vous amener à une corrélation entre deux faits, à savoir le mal de ventre chronique et votre consommation importante d'antalgiques pour maux de têtes, allez donc vous renseigner. Ne vous embêtez pas avec les laboratoires pharmaceutiques, selon eux tout ce qu'ils vendent est bon pour la santé. Vous pouvez essayer avec votre médecin si vous le connaissez depuis longtemps parce que s'il est lié par un contrat moral avec un labo c'est foutu. Votre dernière chance serait de tomber sur un pharmacien honnête ; chose de plus en plus rare compte tenu des impératifs commerciaux que vous comprenez bien. C'est pas gagné hein ! Alors croyez-moi sur parole ; vous gagnerez du temps.

Enfin, moi qui connais les risques, j'en ai quand même avalé deux. Je suis jeune et l'ulcère n'est pas pour tout de suite. Et puis celui qui a dit « Des voies qui s'offrent à toi, choisis la plus difficile » n'a jamais dû se prendre une bonne gueule de bois sur le crâne. C'est que c'est très douloureux une gueule de bois. N'est-ce pas Maître Chu ?

Je m'inquiétais aussi de passer pour un zombi dans le train. Un de ces vauriens mal

habillés avec une barbe de trois jours et une odeur de sueur rance. Vous savez le genre sac à dos qui voyage. Mais en fait ça allait. J'étais à ma place. Les gens avaient tous l'air de zombies. Six heures et demie du matin, nous étions tous égaux devant la nature.

C'était dimanche mais y avait quand même du monde. Les travailleurs de la nuit au visage aussi froissé que leur veste, à l'odeur de transpiration puissante, aux yeux rougis par la fatigue, aux doigts jaunis de nicotine goudronnée ; certains dormaient, ronflaient, pétaient même ; d'autres gardaient les yeux ouverts par la force de l'esprit ou la peur de manquer leur arrêt ; tous semblaient exténués.

Il y avait aussi les travailleurs qui, pour une raison inexplicable à mes yeux, sacrifiaient leur dimanche pour les besoins de l'entreprise. Ceux-là étaient en général plus frais. Pourtant, certains avaient encore les yeux mi-clos. Ils devaient penser à la tiédeur de leur couette, à la chaleur de leur femme, à l'odeur du café qu'ils n'avaient même pas eu le temps de finir. Ils fleuraient bon le déodorant bon marché du carrefour de la ville. La différence se trouvait dans la veste : elle était repassée.

— Mais où étais-je tombé ? me suis-je demandé.

— En Enfer, me suis-je répondu.

Les odeurs fraîches et vieilles se mélangeaient dans un somptueux parfum de dégoût à vous en faire vomir un bouddhiste. D'ailleurs je suis preneur si vous avez une gerbe du Dalai Lama par un beau lendemain de cuite. C'est que ça doit être quelque chose ça quand même !

La vanille rencontrait la sueur, l'eau de Cologne rencontrait le vomi, l'after-shave rencontrait l'urine, le tout entouré dans un linceul de tabac froid ; et l'ensemble fusionnait pour donner forme à l'infâme. Les couche-tard marchaient au ralenti et se prenaient les travailleurs pressés. Les gens qui montaient bousculaient ceux qui descendaient, ou l'inverse, je n'étais pas bien sûr ; puis comment savoir ? Ce qui est sûr, c'est que les cris fusaient de toutes

les directions, agrémentant les tambours de ma gueule de bois de graves et d'aiguës improbables. Je me retrouvais avec une joyeuse fanfare dans le crâne. Tous semblaient se haïr et pourtant tous avaient un point commun : ils étaient maussades et tristes comme une journée de pluie en banlieue.

Une mère de famille, qui devait sûrement aller faire découvrir les merveilles de la ville à ses enfants, réveillait un clochard qui dormait sur quatre sièges. Il lui pissa dessus. S'ensuivit une altercation qui se perdait dans le nulle part des incompréhensions. Plus loin, un chanteur martyrisait sa guitare pour lui en tirer des notes incompréhensibles. Les pièces tombaient de temps en temps. Le marchand de frites répandait sa friture À SEPT HEURE DU MATIN BORDEL ! Et cet air chaud sortant des bouches d'aération comme une tempête tropicale, le naturel en moins les odeurs en plus. Finalement je serais pas allé mettre mon nez sous la jupe de Marilyn. Et ces CRS qui marchaient l'arme à la ceinture, fiers comme des cow-boys du Far West, la stupidité en plus la classe en moins. Et ce vigile avec son chien, la gueule séquestrée par de la peau de vache. Et toute cette inhumanité de la cité urbaine. J'étais tombé en enfer. J'étais dans le métro parisien.

Mon voyage avait mal commencé. Je m'étais retrouvé dans l'univers de la folie alors que je cherchais... Mais qu'est-ce que je cherchais d'ailleurs ? Je ne sais pas. Bref, je suis descendu à St-Michel. Là, je me suis empressé de regarder un plan où j'ai vite trouvé le métro du nord. Je l'ai attendu et je l'ai pris. Je suis descendu au terminus.

Ensuite, j'ai couru et j'ai attrapé le premier train qui me sortirait définitivement de cette angoisse.

Au paysage défilant comme un film en accéléré, je me suis aperçu que j'étais en banlieue. Ne me demandez plus dans quelle ville à la fin ! Dans quelle ville je me trouve n'a aucune importance ! Je ne me souviens pas de toutes les villes que j'ai traversées et de toutes les routes que j'ai empruntées. Ma direction c'est le nord, donc les villes et les routes sont entre

Paris et la mer. Le reste n'a pas d'importance. C'est un monde ça !

J'étais en banlieue, dans le 95 je pense, pour les accros de la précision géographique. À Paris, ça pue mais les immeubles sont plutôt jolis, enfin dans certains quartiers, ceux de la télé. En banlieue, ça pue aussi mais tout est laid. Les immeubles sont grands et gris, les maisons sont petites et gris terne, les magasins sont gris décrépit. Les commerçants ne gagnent même pas assez d'argent pour prendre soin de leur devanture. Bref tout est gris et dégueulasse. D'ailleurs, c'est dingue ce que le gris possède comme quantité de nuances. Je l'avais jamais remarqué mais y en a tout un tas. Non, ne comptez pas sur moi pour vous les énumérer ici. N'avez qu'à réfléchir et les compter vous-même, point. Moi tout ce que j'ai à dire, c'est que la banlieue est une usine à Gris et que ça pue le gris. D'ailleurs, c'est sûrement pour cette raison que le mot banlieue a aujourd'hui un sens si péjoratif. En fait la banlieue doit réunir tous les pauvres qui ne peuvent se payer la capitale. En général.

J'étais donc en banlieue. Tout était gris avec plus ou moins de nuances. Mais ça vous l'avez compris. Sauf qu'ici, même les arbres avaient une teinte de ce foutu gris dans leur feuillage. Et ça c'est dingue, non ? En plus ils sont tout chétifs, un peu comme un enfant de Somalie. Vous savez, ceux à qui vous envoyez un kilo de riz quand la moitié est déjà morte de faim. M'enfin, vaut mieux ça que rien, non ? Puis, ça la foutrait mal tout un pays sans habitants.

J'étais perdu dans ces contemplations dépressives et pour le moins grisâtres quand j'ai aperçu du coin de mon œil aussi vif que l'éclair un homme tout en bleu se dirigeant vers moi. Je n'aime pas les hommes tout en bleu. Personne n'aime vraiment les hommes tout en bleu. Je me demande même si les hommes tout en bleu s'aiment. J'en doute.

Aussitôt mon esprit aguerri me suggéra de déguerpir. J'ai sagement suivi son avis et pris la tangente. Voyez bien que ça sert les maths ! Le train s'est heureusement arrêté avant que l'homme tout en bleu ne m'atteigne de son crachin. J'ai pu descendre sans encombre. Je

suis sorti de la gare.

Putain ce que c'était laid. Putain ce que c'était moche. Un peu comme dans ma ville de banlieue à moi. Finalement toutes les banlieues se ressemblent. Des habitations salies par la pollution et des gens aussi ternes que leurs maisons. Comme si les gens s'assombrissaient à force de respirer toute cette merde. Voitures, camions, usines, déchets, mauvaises nourritures. D'ailleurs, faites-moi penser à arrêter les cordons-bleus et autres nuggets et autres pâtés en boîte et autres petits pois en boîte et autre steaks hachés en boîte de cellophane et autres... Faites-moi penser à ne plus manger.

Enfin, comme des millions d'entre vous, j'étais dans une gare de banlieue. Une gare avec ses vieilles odeurs d'urine, de vomi et de tabac froid. Une gare avec un million de mégots de cigarettes éparpillés et presque autant de papiers de barres chocolatées sans chocolat. Une gare avec ses gens malsains puisque c'est bien connu, le train est le moyen de transport des vraiment pauvres à savoir les jeunes et leur folie destructrice, les marginaux qui vivent d'on ne sait pas trop quoi et les autres pauvres qui n'arrivent pas à avancer dans leur vie et qui sont remplis d'aigreur à l'égard de tous les autres. Normal, c'est toujours la faute d'un autre. Une gare avec son café dont l'enseigne indiquait, je vous le donne en mille LE... Et puis non. Devinez un peu l'originalité du nom du café où je m'apprêtais à aller boire quoi ? Un petit café pardi.

Chapitre 5

Jeune Branleur VS Vieux Cons

Alors ! Vous avez deviné ? Oui vous avez deviné. Je suis donc allé prendre un café au Café De La Gare.

— Bonjour, je prendrai un café s'il vous plaît.

Et oui je suis toujours très poli avec les commerçants. Il faut. Ils font déjà un sale métier comme ça. Pensez donc, vendre tous les jours la même chose aux mêmes gens. Y a de quoi devenir fou. J'ai du respect pour les petits commerçants. Ils passent à côté de tellement de choses. J'éprouve un respect teinté d'un soupçon de peine/pitié pour ces gens, me dois-je de préciser.

J'ai pris mon café et je suis allé m'asseoir à une table, face à la porte bien sûr. Un vrai cow-boy ne tourne jamais le dos à l'entrée du saloon. Je suis un vrai cow-boy.

Le jus était petit et chaud, bien agréable avec une Marlboro. Je n'avais que du tabac à rouler. Du cancer en puissance. Mais qu'est-ce que vous voulez ? Je suis un pauvre moi. Je m'en suis roulé une que j'ai fumée en buvant mon jus à petites gorgées. J'ai toujours

l'impression qu'on se fout de ma gueule quand je prends un café dans un bar ou un restaurant. Comment diable est-ce possible de fabriquer d'aussi petites tasses ? Je sais pas mais ça pue l'arnaque à plein nez cette histoire.

Le spectacle à l'extérieur était toujours aussi désolant. Des gens qui courent en faisant la gueule. Des gens qui marchent en faisant la gueule. Des gens qui courent deux pas puis qui marchent en faisant la gueule tout en se disant que finalement perdre cinq minutes et prendre le train d'après n'est pas si grave. Et probablement que ça leur donnerait même une justification supplémentaire pour faire la gueule.

Vu la scène, j'ai préféré retourner mon attention vers les deux vieux accoudés au bar et qui parlaient de plus en plus fort. Vous savez, comme quand on parle pour attirer l'attention. Ces deux-là m'avaient jeté un regard assez méprisant quand j'avais osé franchir la porte de ce café semblable à des milliers d'autres. Semblable à tous les Café de la Gare devrais-je dire. Ils parlaient et je les ai écoutés l'air de rien. De toute façon, ils avaient l'air de demander que ça de l'attention. Alors je leur en ai donné moi, ils ont pas été déçus. Mais l'air de rien quand même. Comme un vrai cow-boy quoi !

— Ah les Jeunes ! disait l'un dans un soupir qui paraissait sortir du fond de son âme.

— Ouais, c'est plus ce que c'était.

— Tu l'as dit. De mon temps t'avais plutôt pas intérêt à rechigner devant le boulot. Quand le patron y te disait de faire ça tu faisais ça. Y avait pas à discuter. Et à la maison, quand le père y te disait de faire ça tu faisais ça. Valait mieux pas ouvrir sa gueule.

— Tu l'as dit, lui répondit l'autre en sirotant son ballon.

Putain, ces deux vieux auraient pu être mon père. Ils étaient mon père.

— Aujourd'hui un Jeune ça veut plus rien foutre. Ça va à l'école jusqu'à vingt-cinq ans et ça trouve encore le moyen de se plaindre. Moi je te dis, à l'époque j'avais pas le temps d'aller m'asseoir. Alors l'école, fallait pas y penser. T'as qu'à regarder leurs mains à ces jeu-

nes. L'autre jour, ma petite fille elle m'a ramené un de ses futurs ex. Je lui ai serré la main. J'ai cru que c'était une gonzesse bordel. La peau fine et soyeuse comme une culotte de soie de la pute de la rue Jean Jaurès.

— Qu'est ce qu'elle était bonne celle-là !

— Tu l'as dit.

— Ouais t'as raison. Les Jeunes aujourd'hui ça veut plus rien foutre. Ça sait que geindre et pleurnicher comme une fillette de cinq ans. Et encore, ma fille elle pleurait pas comme ça quand je lui disais d'aller traire les vaches à cinq heures le matin.

Putain, ça devait être des vieux de chez vieux ça. Mon père avait pris de l'avance tout compte fait.

— Tu l'as dit.

— En plus s'il fallait se contenter de nos Jeunes, mais non, faut aussi supporter ceux des autres. Ces Maghrébins comme il faut les appeler, poursuivit-il mais en baissant tout de même un peu la voix.

— Tu l'as dit.

— Ceux-là, y sont encore pires que les nôtres. Les nôtres y se contentent de pleurer mais alors eux, ils saccagent tout. Ils ont aucun respect pour rien ni personne. On dirait des animaux sauvages sortis d'Afrique. Ils sont plus dans leur désert ici, ils sont chez nous et chez nous faut respecter et travailler pour manger bordel !

— Tu l'as dit.

— Tu veux que je te dise ?

— Quoi ?

— Il leur faudrait une bonne guerre à ces Jeunes Cons. Ça leur remettrait les idées en place. Ils comprendraient ce que c'est que la vie un peu. Moi je m'en souviens. En quarante on n'en menait pas large. Seulement fallait y aller et on y est allé bordel. Il leur faudrait une

bonne guerre à ces Jeunes cons, moi je te le dis.

C'en était trop pour mes oreilles de jeune con. J'avais devant moi deux spécimens abjects d'une espèce en voie de prolifération, à savoir celle des vieux cons fascisants. Je me suis retrouvé obligé d'intervenir et de me casser vite fait bien fait.

— Vous parlez de la seconde guerre mondiale ? ai-je demandé de ma voix naïve.

Ils se retournèrent l'air plus méprisant que jamais. Moi je restais affalé sur ma chaise en tenant ma clope roulée près de la bouche. Comme un privé au cinéma des années quarante-cinquante. C'était pour être dans le style de l'époque évoquée. Je me dévouais pour la bonne cause, avec en fond de caboche l'impossible espoir qu'ils me comprennent un minimum.

— Evidemment, me répondit le plus rouge des deux.

— Celle qu'on a, excusez-moi, que vous avez perdu en deux petits mois, même pas, lui répondis-je mesquinement comme si c'était aussi simple que ça la vie ; mais après tout pourquoi serait-ce plus compliqué ?

Putain ! Il me semblait que tout le vin rouge qu'ils avaient bu depuis cette guerre leur remontait directement dans le visage. En me concentrant j'arrivais même à voir de la fumée sortir de leurs narines.

— Oui oui, je vous assure, les Boches, comme vous devez les appeler, nous... vous ont foutu une raclée en deux petits mois, même pas. Après y avait les résistants et les collabos. Vous étiez où vous ?

Putain, je savais pas qu'un vieux de cet âge pouvait encore bondir avec cette rapidité. J'étais prêt à partir et j'ai réussi à partir. Mais je dois vous dire que je ne dois ma survie qu'à la vélocité que me confère ma resplendissante jeunesse.

M'enfin, voilà qu'allait pas enjoliver l'image que j'avais des personnes âgées aux joues rouges. Et je pense pas non plus avoir enjolivé l'image qu'ils avaient de cette jeunesse si désœuvrée. Mais de là à nous envoyer à la guerre quand même y a des limites, non ? Enfin

bon, j'ai au moins compris pourquoi on vous fait payer avant d'avoir consommé.

Je me suis retrouvé dehors ne sachant pas vraiment où aller. Je crois que j'avais perdu le nord. J'aurais peut-être dû acheter une carte routière. Mais non, plutôt que de sortir une boussole au milieu du 95, je me suis encore servi de mon brillant esprit. Et franchement, j'en suis satisfait. J'ai interpellé une gentille dame à qui j'ai poliment demandé la direction du nord. D'abord elle m'a regardé d'un air d'incompréhension.

— Franchement mon garçon, je n'ai pas la moindre idée d'où se trouve le nord, s'excusa-t-elle l'air confus.

— Peut-être pourriez-vous me dire où se trouve Paris alors, s'il vous plaît ? lui demandai-je alors tout aussi sereinement.

— Paris c'est par-là, vous prenez...

— Non non, je vous remercie. Je veux pas aller à Paris, j'en viens. C'était juste pour trouver le nord. Le nord est par-là, expliquai-je en joignant le geste à la parole.

— Petit malin, me gratifia-t-elle en souriant.

Nous nous sommes souhaités « bonne journée », même si j'avais des doutes sur la qualité de la mienne, puis nous nous sommes quittés.

Ça avait l'air d'être une gentille femme et j'aurais bien discuté avec elle plus longtemps. Mais chacun de nous avait semble-t-il des préoccupations internes plus importantes. J'ai donc pris la route du nord.

J'ai marché et marché. J'ai marché pendant six longues heures et j'ai loué le ciel d'avoir pris mes baskets à virgule. Y a pas à dire, la virgule est quand même un signe de qualité même si elle est produite par des gens surexploités à l'autre bout de la terre. Et oui, tout le monde a ses propres contradictions intérieures. Tout le monde est contre l'exploitation des pays en voie de développement mais personne n'est prêt à se séparer de son petit confort. D'ailleurs, en parlant de ça, je me demande comment on fera quand les pays en voie de déve-

loppement se seront développés. Bon beh on développera enfin l'Afrique, OK, mais après ?
Finalement on l'aura peut-être bien notre guerre, histoire de faire redescendre tout le monde sur terre. M'enfin, j'extrapole peut-être un peu, puis en fait je serai plus jeune donc ça sert à rien.

J'ai marché six longues heures sur la route bitumée entre immeubles et routes. Mes naseaux en ont pris plein la gueule. Les sinus enflammés et la gorge aussi sèche qu'un puits du Sahel par grande sécheresse. Alors quand au bout de ces six longues heures, j'ai aperçu le premier champ de la journée, je me suis empressé de retirer mes baskets et de plonger mes pieds surchauffés dans l'herbe perlée de rosée. Putain que c'était bon !

Et c'est sur cette première note de bonne humeur que s'est achevée ma première journée d'errance. Enfin pas tout à fait.

Chapitre 6

Another Light

C'est bien beau de marcher et de marcher, mais faut aussi penser à s'arrêter à un moment ou à un autre. Moi, c'est pas vraiment le bon sens qui m'a fait m'arrêter. Non. Je dirais même que sur le coup j'avais complètement oublié de réfléchir.

Bien sûr que j'étais fatigué, j'étais mort même. Bien sûr que y avait ce champ avec toute cette rosée bien fraîche. Mais ce n'est pas ça non plus qui m'a fait m'arrêter perclus d'angoisse. Je me dissimulais derrière une belle image poétique, c'est tout. Non. Je me dois d'être franc avec vous. C'est la tombée de la nuit qui a commencé à sérieusement me turlupiner l'esprit.

J'avais marché et encore marché, et si y a bien une chose que je n'avais pas prévue, c'était la tombée de la nuit. Dingue ça ! Il fait nuit tous les jours. Tous les jours qu'il fait nuit ! Et beh moi, gros malin que je suis j'avais complètement oublié qu'il allait faire nuit aujourd'hui aussi. Faites pas les malins, je suis sûr que ça pourrait vous arriver un jour aussi.

Les habitudes auront notre peau je vous le dis moi. J'ai commencé à avoir un peu peur du coup.

J'ai arrêté de marcher et j'ai tranquillement réfléchi les pieds nus posés dans mon champ perlé de rosée. J'ai réfléchi, tranquillement certes, mais rapidement et sérieusement aussi, car ayant oublié de le faire toute la journée, j'avais un sérieux retard de réflexion à combler. Comment diable avais-je pu oublier qu'il allait faire nuit ? Je ne sais pas. J'ai d'ailleurs eu du mal à m'en remettre. Je suis resté debout, immobile, fixant l'horizon et un nuage déjà fort sombre, beaucoup trop sombre. Le crépuscule était sur le point d'avoir ma peau. Et moi je commençais sérieusement à flipper. Ça allait être la nuit BORDEL !

Je n'étais pas prêt. Non, je n'étais vraiment pas prêt à affronter ça ! LA NUIT ! Pensez-vous ! Vingt ans que je dormais dans un lit entre quatre murs bien solides, bien protecteurs, bien au chaud, bien à l'abri des monstres de LA NUIT ! Je n'ai pas paniqué, mais franchement, je n'en menais pas large. J'ai fait un tour sur moi-même afin de mesurer l'ampleur du désastre. Je n'avais plus qu'une question en tête. Où allais-je dormir ? Et une autre aussi. Comment fait-on quand il va faire nuit et qu'on est perdu en pleine campagne ?

Je me sentais un peu perdu devant cet inconnu. Oui, je dois bien avouer que j'en menais pas bien large pour un chevalier solitaire. Je sentais mon cœur se serrer à mesure que le crépuscule s'obscurcissait. J'ai remis mes baskets. Y avait une espèce de grange là-bas, vers le bout du champ. Je me suis dirigé vers elle. Plus je m'approchais, plus il faisait sombre, et moins cette grange me semblait être une bonne idée. Avais-je le choix ? Non, je ne crois pas. Je n'allais tout de même pas dormir à même le sol au milieu d'un espace libre comme le monde.

Fichtre que je me sentais pas malin. L'idée de faire demi-tour me taraudait sérieusement le cœur. J'ai réussi à me persuader que cette idée n'était pas envisageable, mais franchement, de justesse. Puis toute façon, ma fuite n'aurait pas empêché la nuit de tomber. Alors

j'ai marché vers cette grange perdue au milieu de son champ tout en m'insultant des pires noms qui aient jamais existé. J'ai marché super vite, la nuit sur les talons ; et c'est tout juste si je n'entendais pas son souffle assassin me réchauffer la nuque de son haleine fétide.

J'en venais presque à regretter ma ville. C'est plutôt pas mal la ville en fait dans ce genre de situation. Il fait nuit aussi c'est sûr, mais sans plus ; c'est pas vraiment la même nuit. Y a des lampadaires orange tous les vingt mètres alors la nuit on fait pas vraiment gaffe. Puis au pire, y a toujours quelqu'un dans un coin ou dans un autre, et si un démon veut vous manger le nez bah y a qu'à crier. Bon d'accord, ce n'est peut-être qu'une illusion. Y a beau y avoir du monde à la ville, c'est pas ça qui empêcherait le démon de me bouffer la gueule s'il en avait envie ce soir-là. Mais ça coûte rien d'y croire ; ça peut même faire du bien car l'illusion est parfois et même souvent rassurante. Alors qu'ici, là dans ce champ, je pouvais même plus y croire à cette fable. Si j'en croisais un de démon, j'étais bon pour une visite gratuite des Enfers et crier ne servirait qu'à perturber une ou deux salades.

Et moi qui pensais en connaître un rayon sur la solitude, j'en découvrais tout un supermarché là. Rebelle solitaire avec sa grange. Sur le moment, le pathétisme de la situation ne m'a même pas heurté. À présent, je dois bien avouer que je ne me sens pas particulièrement fier de ce passage. M'enfin, vous aviez sûrement déjà compris que je n'avais rien d'un super héros en collants moulants. Non, moi je suis le banlieusard qui vit dans une nuit orangée et dort dans un lit plumeux entre quatre murs de béton contreplaqué.

J'ai gagné la course. La nuit est arrivée bonne dernière sur la grange. Hehe dans le cul la nuit !

Bon, j'étais content sauf que la grange n'avait rien de bien ragoûtant. Une masse sombre et trouée. Des planches sèches comme du bois sec et que j'avais peur d'effleurer tellement il avait l'air vieux ce bois ; j'étais sûr que le moindre attouchement serait capable de transformer mon abri en tas de sciure. J'ai contourné le mur troué qui me faisait face pour

trouver l'entrée. Comme ce palace allait être mien, je n'allais tout de même pas me faufiler à l'intérieur comme un voleur. C'est là que j'ai constaté que cette grange n'était pas vraiment une grange, du moins pas dans l'idée que je m'en faisais.

Une grange se compose de quatre murs, beh là, y en avait que trois. L'en manquait un de mur. Voilà comment ma grange s'est transformée en une sorte d'abri à foin, sans foin, car il faut bien être réaliste, cet abri n'abritait plus rien depuis longtemps. Y avait plus de trous que de bois. Du coup, mon contentement se calma un peu. J'allais finalement y avoir droit à la nuit noire en format 16/9 éme, reality show à la campagne. M'enfin, il y avait un toit, et ça, c'était quand même pas mal. Le sol était en dur. Je sais pas pourquoi cette espèce de grange tordue et toute bizarre était encore là alors que tous les rois étaient morts, alors me demandez pas. Enfin si je le sais, mais n'allons pas plus loin, je me dois de respecter une certaine chronologie dans l'histoire, sinon c'est le monde qui en pâtirait, rien que ça. Bref, le sol était en terre mais dure, bien tassée par les années. Y avait bien un peu de boue par endroits compte tenu des trous du plafond, mais rien de bien grave.

Je me suis dirigé dans un des deux coins, j'ai sorti mon duvet, me suis fait un sandwich au pâté, et puis j'ai regardé le film tranquillo la vie. La nuit m'avait rattrapé sans problème et englouti d'une bouchée.

Au début, j'ai grave flippé. Je crois que je ne me suis jamais autant inventé de choses que durant ces quelques heures. Les pires monstres que vous puissiez imaginer dans votre tête bah moi je les faisais tourner autour de ma grange. Heureusement c'était une grange magique, et franchement, c'était une chance. Car sinon je crois bien que j'en aurais jamais dormi de la nuit.

C'est dingue dans quel état ça peut vous mettre une vraie nuit, une vraie nuit sans lumière. Tous ces bruits, ces craquements, ces souffles bizarres, la nuit est bel et bien vivante. Mais bon, il ne m'est rien arrivé et je crois que je me suis un peu fait peur tout seul. En même

temps, je suis pas sûr car y avait bien des traces bizarres quand je me suis réveillé le lendemain. Mais bon, j'étais plus à ça près. Pensez-vous, je venais de découvrir ce qu'était la nuit en approchant de mes vingt ans, alors ces traces pouvaient tout aussi bien appartenir à un animal tout ce qu'il y a de plus banal. C'était d'ailleurs bien plus probable que leur appartenance au ver géant à trois têtes que j'avais placé à cet endroit.

J'étais tellement fatigué, le film sur l'écran était tellement inintéressant malgré ces bruitages inquiétants et d'excellente qualité, que je ne me suis pas senti m'endormir. Par contre, je me suis senti me réveiller.

Chapitre 7

Another World

La première chose qui m'a frappé quand je me suis réveillé, c'est que la nuit avait complètement disparu. Où était-elle allée ? Je n'en savais rien. Probablement avait-elle décidé de poursuivre sa course sans moi. J'ai jamais été très bon à la course. Toujours bon dernier. Il faisait aussi jour qu'en plein jour et aussi froid que tous les autres matins. Sauf que là, dans mon espèce de grange délabrée, j'avais pas de radiateur pour câliner mon sommeil. Alors j'ai pas vraiment fainéantisé dans mon duvet si vous voyez ce que je veux dire.

La seconde chose qui m'a frappé comme une bonne claque qui fait très mal, c'est que mon corps ne voulait vraiment pas bouger et que quand j'ai voulu le forcer parce que ça caillait grave mine de rien, il s'est mis à crier : « ouille ouille ouille ». Il m'a fallu un bon moment pour comprendre. J'étais perclus par de sournoises courbatures, la maladie chronique du citadin qui fait un effort une fois tous les six mois. Je me suis donné du temps parce qu'il faut laisser du temps au temps, paraît-il. Je ne sais pas si ça veut dire grand-chose, mais j'ai fini par réussir à me lever. Et là, ce fut la cerise sur le gâteau du condamné. Pas de café.

ARGH !

Tant pis. J'ai rangé mon duvet et enfilé mes chaussures de chantier. Y a pas à dire, y a rien de telle que des Cat pour marcher dans un champ. Enfin pour ceux qu'ont eu la bonne idée de les renforcer avec des semelles de sport, parce que pour les autres... J'ai laissé mes Nike comme une offrande à l'espèce de grange ; elle l'avait bien méritée tout compte fait ; puis je ne pensais plus en avoir besoin là où j'allais ; puis il est temps un jour ou l'autre d'entrer en concordance avec ses propos. Alors OUI au développement NON à l'exploitation. Amen mes frères, prions tous ensemble... À vrai dire, c'est surtout que ça m'a fait un peu plus de place dans mon sac qui était plein à craquer. J'ai salué la Dame d'une belle révérence et je m'en suis allé.

Il faisait beau. Je dois dire que c'était une chance car j'avais encore perdu le nord. Mais le soleil étant là, le nord devait être par-là. Hehe pas folle la guêpe hein ! Allez, dites-le que je vous impressionne ! Non ? Bon tant pis. J'ai pris cette direction. Ah que c'était une belle journée !

J'ai repris ma marche tout en pensant à ce que je laissais derrière moi. On était lundi. La majorité des gens devait encore faire la gueule. C'était le début de la semaine, et comme seul horizon bouché une longue semaine de travail. Personne n'aime vraiment les lundis. Les trains, métros et autoroutes devaient être blindés de monde. Klaxons, engueulades, bousculades, et gueules de vingt-neuf mètres de long en prévision dépressionnaire, et moi qui souriais, pauvre mais heureux dans mon champ.

Mes amis devaient se préparer à aller en cours. Une nouvelle semaine au lycée ; huit heures trente ou quand sonne le glas. Histoire, maths, français, économie, communication, espagnol et tout et tout. C'est que c'est important tout ça. Faut en faire des bons petits citoyens respectables de mes amis. Et ces professeurs qui pensent tout savoir et qui ne font que répéter année après année les mêmes cours. Là c'est l'expérience du redoublant qui parle. Et

ces élèves, toujours les mêmes, les mêmes catégories et les mêmes fonctionnements. Les sportifs qui ne pensent qu'au résultat du dernier match du PSG et qui y vont de leurs commentaires savants de profanes ; les marginaux, la tête encore dans le pâté de la gueule de bois du dimanche et qui pensent déjà à la prochaine occasion de se bourrer la gueule ; les filles qui parlent de trucs de filles et dont l'importance primordiale me semble à moi incompréhensible ; les intellos, regard va-et-vient, tableau, feuille, tableau feuille, notant tout ce que dit l'autre robot ; les glandeurs, décontractés, avachis, écrivant un mot d'une main tout en dessinant un vaisseau spatial de l'autre. Toujours les mêmes élèves, toujours les mêmes cours, toujours la même merde. Et moi perdu au milieu d'un champ, pauvre mais heureux.

Parfois, il me venait des choses horribles à l'esprit quand j'étais encore un lycéen. Oui on peut le dire maintenant, je crois que je n'y retournerai pas. Il m'arrivait très régulièrement de partir dans des contemplations végétatives au goût sucré du délice. Cela se produisait surtout quand il me semblait que j'étais tellement insignifiant que plus personne ne me voyait. Comme j'aurais aimé alors prendre un fusil pour faire quelques cartons hasardeux sur quelques personnes traversant le préau ; ou bien renverser la cantine sans dessus ni dessous ni côtés, monter sur les tables et marcher dans leurs putain d'assiettes, shooter dans leurs plateaux-repas et tout envoyer valdinguer dans les airs comme une pluie d'aliments en cours d'indigestion. Le pied que j'aurais pris, putain ! Puis, kidnapper le proviseur et l'obliger à enculer la proviseur adjoint, puis après inverser les rôles et si vous voyez pas comment réfléchissez donc un peu ! Et puis me pendre à ce foutu drapeau français juste au-dessus de l'entrée, nu comme un ver, gravé au cutter sur ma chair tendre comme de l'agneau : « VOUS N'ETES RIEN DE PLUS QUE ÇA ». Et tirer une balle dans la tête du prof de math et prendre ma classe en otage, histoire de discuter un peu, remettre les vraies valeurs à leur place. Ah que je rigolais bien intérieurement !

Ça leur aurait pas fait de mal à ces défenseurs de la pensée unique. Oh ! J'entends

pousser des cris d'indignation. Y a-t-il encore des gens assez naïfs dans l'assistance pour croire aux valeurs éducatives de notre système tellement éducatif ? Apparemment oui. Vous êtes donc la preuve vivante du bon fonctionnement de ce système vicieux. Merci.

Pourquoi croyez-vous que nous partageons tellement de catégories si ce n'est parce que nous avons tous été formés à la même école, celle qui forme aujourd'hui les millions de deux vingt-cinq ans. Le même enseignement, toujours le même. Toujours le même système de contrôle des connaissances. Toujours aucune place pour le libre arbitre. Aucune place pour tes idées personnelles à l'école républicaine. La République n'a pas besoin d'idées personnelles mais de directeurs et de main d'œuvre ; ça vous rappelle rien comme concept ? Pour exemple simpliste et naïf ne servant à rien écoutez donc ça.

La moindre incartade au politiquement correct dans un devoir et c'est la sanction immédiate : une mauvaise note. Croyez-moi j'en ai fait l'expérience. J'ai testé et pas du tout approuvé. Une disserte avec des idées conventionnelles est égale à quatorze points. Une disserte avec mes idées personnelles ne vaut plus que huit. Et ne venez pas me dire que ça dépend du style, du sujet ou autre connerie dans le genre. Les qualités, bonnes ou mauvaises, de mon écriture ne changent pas d'une semaine sur l'autre. Y a que mes idées qui se modifient d'un sujet à l'autre. Pareil pour l'histoire. Selon les façons de voir du prof, Napoléon est une victime ou un enclé de dictateur se faisant appeler empereur. Mais vous, ignares d'élèves que vous êtes, c'est à vous de percevoir les pensées du prof si vous voulez bien vous en sortir. Si vous insultez le roi Louis Machin alors que le prof est royaliste, vous allez au devant de graves ennuis. Et ainsi de suite ainsi de suite.

Les profs racontent tous la même chose à quelques nuances près. Normal, ils ont un programme identique à quelques nuances près à respecter. Un élève basque connaîtra les mêmes choses qu'un élève breton, à quelques nuances près. Il me semble cependant que les deux cultures sont assez différentes non ? Pourtant un jeune basque et un jeune breton ont à quel-

ques nuances près les mêmes idées, connaissances et nanana et nanana. C'est bizarre quand même, non ? Je ne suis pas pour le régionalisme à deux balles non, je suis pour l'universalité éternelle de chaque culture. Mais demain les basques et les bretons seront dans un musée et on fera des crêpes avec des œufs de vache. MEUHHHHHHHHHHHHH !!!

Déprimant.

J'ai aperçu une route au loin. J'y suis allé. En fait ce qu'il faut c'est varier. Je crois que ça pourrait faire un bon principe de vie ça. Varier pour ne pas se lasser et s'aigrir. C'est vrai que c'est agréable de marcher dans un champ mais dès qu'on retrouve le goudron, on se dit qu'on aurait dû y venir plus tôt. Pourtant, quatre heures sur du goudron et je vous jure que vos pieds sont prêts à s'enfuir du reste de votre corps à la moindre occasion. Et après yapuka jouer à pirouette-cacahouète. Oui je crois que le secret de la vie se trouve dans la modération variable. Enfin un des secrets de la vie. Doit forcément y en avoir d'autres.

J'ai entendu ce que je pensais être une voiture qui arrivait par derrière moi. Faut toujours se méfier de ce qui vous arrive par derrière, ça peut faire mal si ça arrive trop vite. Je me suis retourné et en effet j'ai vu arriver une voiture. Tout ce qu'il y a de plus normal sur une route en fait. Allez-y, vous pouvez vous moquer.

À ce moment là, une chose inexplicable s'est produite. Mon bras s'est levé, ma main s'est tournée et mon pouce s'est dressé. J'affichais la position de l'auto-stoppeur de base. Je n'avais pas la moindre intention de faire du stop ayant toujours en mémoire les images d'Hitcher regardées trop jeune. La chance du débutant, puisque j'étais novice en la matière, a fait que la voiture s'est arrêtée. J'avais oublié qu'on était en province, c'est à dire chez des gens encore civilisés. C'est dingue comme le monde peut changer de physionomie en une trentaine de kilomètres.

— Où tu vas mon garçon ? m'a demandé le conducteur en baissant sa vitre.

— Dans le nord.

— Monte.

J'en avais pas vraiment envie mais je voyais pas comment refuser alors je suis monté.

Le conducteur avait la quarantaine voire un peu plus. Il était habillé à la paysanne avec une salopette, une chemise en coton à carreaux et des godasses encore plus grosses que les miennes. Il s'appelait Christophe.

— Tu vas dans le nord alors ?

— Ouais.

— Et jusqu'où dans le nord ?

— Je sais pas. Jusqu'à la mer probablement.

— T'as quel âge ?

— Dix-neuf. Majeur et sûrement vacciné. Vous voulez voir ma carte d'identité ?

— Non non, je te crois. Faut pas m'en vouloir, c'était pour être sûr. J'ai une ferme à vingt kilomètres d'ici. Ça te dit de venir manger un bon repas avec ma femme et mes enfants.

— Ça me ferait très plaisir, lui ai-je répondu en me rappelant que j'avais déjà sacrément faim ; le sandwich au pâté du p'tit déj n'avait jamais été à mon goût.

Oulalala ! Je savais pas dans quoi je m'embarquais mais j'y allais tête la première. Faites-moi penser à arrêter les films américains s'il vous plaît. En tout cas ça faisait vraiment du bien de s'asseoir. C'était plus crevant que je croyais de marcher.

Chapitre 8

Another Dream

La vieille camionnette avait du mal. Un hurlement douloureux lui fendait le moteur à chaque embrayage. Je m'inquiétais un peu. C'est que ça m'aurait vraiment fait chier qu'elle tombe en panne. J'étais vachement bien assis. J'avais vraiment aucune envie de reprendre la marche à pied. C'est sympa la marche mais ça fait sacrément mal aux jambes. En plus on m'avait promis à manger et j'avais une faim de tigre affamé comme on dit.

Christophe s'est engagé sur un chemin boueux où j'ai bien cru qu'on allait s'embourber jusqu'aux racines des cheveux. Ça m'aurait pas vraiment embêté. J'ai vu tout plein d'abrutis de Paris-Dakaristes à la télé. Je sais comment désembourber une voiture ! Vachement instructif et intéressant le Paris-Dakar. Mais on est enfin arrivés dans la ferme et je n'ai pas eu à démontrer mes talents de désembourbeur. Tant pis.

J'ai eu une sacrée surprise en arrivant chez lui. C'était une vraie ferme ! Moi je croyais qu'il appelait sa maison « ferme » parce qu'il habitait à la campagne, un peu comme tout le monde appelle sa maison « villa » sur la Côte d'Azur, même si elle n'a que deux pièces

et un jardin qu'ailleurs on appellerait cour. Une question de surchauffe sûrement ou la théorie de la relativité selon Ricard. Mais bon ici, c'était une vraie ferme de chez ferme. Quatre bâtiments construits en quadrilatère avec un portail dans l'un d'eux. Il y avait l'habitation principale bien sûr, et tout autour diverses annexes. Une sorte de hangar à tracteur avec comme son nom l'indique un tracteur. À côté dudit tracteur, il y avait toutes sortes d'instruments coupants et tranchants que je ne m'aventurerai pas à nommer. Sur l'autre côté, j'ai déduit qu'il s'agissait d'une sorte d'étable. J'avais surpris un « Meuuuhhh » très expressif et aussi explicite. J'ai aussi aperçu une porte avec une pancarte où il y avait inscrit en lettres dorées : « La Joyeuse Fête ». Et puis une sorte de débarras avec tout plein de trucs dont je n'avais pas la moindre idée de l'utilisation. Ça rouillait et pourrissait dans l'attente de jours meilleurs. Un peu comme les gens.

En entrant dans la cour, j'ai aperçu une fille. Elle était en train de distribuer du pain à trois oies qui se faisaient la guerre. Un peu comme les gens aussi. Elle a tendu sa main libre en l'air et nous a fait de grands signes, un sourire aux lèvres. Je me croyais dans un film où la vie est belle, où tout le monde s'aime et où tout va toujours bien. Dans un film quoi ! Je vous jure que j'étais en pleine hallucination délirante, comme si j'avais avalé un petit bout de buvard avec des substances illicites imprégnées dans ses fibres. De loin, cette fille avait l'air pas mal. Fluette, plutôt petite, elle portait une robe à fleurs sans manches. Mais de près, mouarf ! Cette fille était d'une beauté rarissime. Pas aussi belle que mon Aurore, me suis-je dit sur le coup, mais presque. Elle avait les cheveux blonds qu'elle s'attachait derrière la tête, laissant ainsi rayonner tout l'éclat de son visage. D'ailleurs, c'est depuis ce jour que j'ai compris l'expression « cheveux d'or ». Le Soleil se reflétait en pamoison sur cette chevelure ; il provoquait un reflet doré aux douces nuances du métal. Elle prenait soin de ne pas sortir de la petite allée en gravier, ne voulant probablement pas salir ses petites chaussures blanches. Vous savez les petites chaussures blanches en toile, celles qui font de si jolis pieds aux fem-

mes qui les portent. Des socquettes blanches lui remontaient jusqu'aux chevilles. Les bretelles de sa robe printanière s'entremêlaient avec celles de son soutien-gorge. Ce même soutien-gorge qui maintenait deux petits seins bien fermes. Aussi fermes que les deux fesses rebondies sur lesquelles la robe butait pour mieux les dessiner. Un visage rond, des lèvres ni trop pulpeuses ni trop minces, un nez tout ce qu'il y a de plus normal, et des yeux d'océan dans lesquels j'aurais pu plonger jusqu'à m'y noyer. Cette fille était très proche de la perfection, du moins de ma perfection. Cette fille entrait en sérieuse concurrence avec ma brune ténébreuse. Qu'est-ce que j'aurais pas donné pour... Mais ne nous égarons pas. Restons sage et simple.

— Je te présente ma fille Aurélie, me dit Christophe en s'approchant d'elle. Et voici Stéphane.

Nous nous sommes serré la main. Moi avec un sourire des plus idiots et elle avec un « Bonjour » des plus envoûtants. Mon dieu, comment allais-je faire pour manger à la table d'une telle beauté ? Je perdais déjà tous mes moyens rien qu'en la saluant.

— Maman est là ? demanda Christophe.

— Elle prépare à manger.

Nous sommes rentrés à l'intérieur de la maison tandis que la fille de rêve reprenait son égrenage de miettes.

Alors je sais pas pourquoi, mais j'ai toujours pensé que l'intérieur d'une ferme était en terre, un peu comme si le temps s'arrêtait à la porte en fait. Beh non, visiblement le temps ne s'arrête nulle part. Le sol était en carrelage marron clair assorti au ton du mobilier de style rustique. Vous savez, ce genre de meubles où faut être quinze pour déplacer une commode. L'intérieur de cette maison sentait bon. Tout semblait propre. Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais avec ma vieille mentalité de citadin, mais sûrement à quelque chose se rapprochant de traces de boue un peu partout.

— Chérie ? Il y a une personne de plus à table, cria Christophe.

Sa femme est venue voir qui était l'invité de dernière minute et d'un coup j'ai compris d'où venait la puissance envoûtante d'Aurélie. Sa mère était la même avec un peu plus d'années. Mais pas beaucoup. La vivacité fulgurante de mon esprit me fit comprendre que cette femme devait tourner autour des quarante ans. Physiquement, il y avait un problème. Cette femme en faisait trente, pas plus. Mes préjugés en prenaient encore un coup. Je devais m'attendre à une vieille mégère toute ridée avec un tablier tout taché.

— Bonjour Madame, dis-je de ma voix la plus polie.

— Bonjour, me répondit-elle en me serrant la main.

— Il s'appelle Stéphane. Il faisait du stop alors je lui ai proposé de venir manger avec nous, expliqua Christophe aux yeux interrogateurs de sa femme.

— Tu as bien fait. Est-ce que vous aimez la blanquette de veau jeune homme ?

— Oui Madame.

Qu'aurais-je pu répondre d'autre ? J'allais pas dire : « Non Madame je suis végétarien, je ne mange plus de bovin parce qu'ils sont tous fous ». Je ne pouvais raisonnablement pas dire une telle énormité à ces deux grands yeux angéliques. Sont marrants les gens avec leurs questions à réponse unique.

— Je vais demander à Axelle de mettre le couvert. Vous deux, allez donc prendre un apéritif, conclut sa femme.

— Là, il me semble qu'il nous faut obéir sans discuter, commenta Christophe en me regardant d'un œil complice.

— Je suis d'accord, lui répondis-je.

— Tu prendras quoi ? me demanda-t-il en m'emmenant dans le salon où je pus m'enfouir dans un fauteuil en cuir plus grand que le canapé de chez moi.

— Je prendrais bien un petit pastis si vous avez, s'il vous plaît.

— Ce sera deux pastis alors.

Il servit donc deux verres, plutôt généreusement je dois dire. Il les déposa sur la table basse plus grande que la table de la salle à manger de chez moi.

— À la tienne, dit-il en me tendant son verre.

— À la vôtre.

— Alors, tu fais quoi dans la vie ? me demanda-t-il en s'asseyant en face de moi.

— Je sais pas trop. Jusqu'avant hier j'étais lycéen et aujourd'hui je suis voyageur.

Ça c'est le genre de question que je déteste. Y a même plus de choix du tout pour répondre. Comment vous voulez esquiver une telle question vous ? D'accord j'aurais pu répondre « rien ». Mais je ne crois pas que cette réponse aurait vraiment fait plaisir à l'homme qui venait de me prendre en stop, qui m'avait invité à manger chez lui, qui m'avait présenté à toute sa petite famille et qui par-dessus tout venait de m'offrir un Ricard. Il y a des limites dans le manque de respect que je ne suis pas prêt à franchir. Alors j'avais beau détester cette putain de question, j'étais quand même obligé d'y répondre sincèrement.

— T'as pris la route alors ?

— Oui Monsieur.

— Ça ne serait pas une fugue par hasard.

— Non Monsieur. Une fugue on la fait pour attirer l'attention sur vous. Moi je suis plutôt du genre à rechercher la discrétion, me la racontai-je bêtement comme si j'étais un super agent secret de sa majesté super royale.

— Je vois. Et tu vas où à part dans le nord ?

— J'irai là où le vent m'emportera, répondis-je en continuant de faire le malin.

— C'est joli ça.

Cette conversation ressemblait fortement à un interrogatoire fait dans les règles de l'art. Mais bon, de quoi voulez-vous que parlent deux inconnus qui se rencontrent pour la première fois hein ? Faut bien qu'ils se questionnent ? Pourquoi ? Mais pour comprendre

comment l'on se retrouve sur la même route. Pour mettre le doigt sur le point commun qui nous liera à jamais dans la même catégorie. Le point commun qui fera s'enchaîner une vraie discussion. C'est au premier qui trouvera. Ça peut être long mais y en a toujours un. Ça c'est aussi sûr que les voitures puent Msieurs Dames.

— À table !

Chapitre 9

Les Mâchouillants

— Nous ferions mieux d’y aller, m’invita Christophe en se levant. Elle aime pas trop se répéter.

— Je vous suis, répondis-je en finissant mon verre.

Nous nous sommes rendus dans la cuisine. Enfin si on peut appeler ça une cuisine, je suis pas sûr.

Nous à la ville, les cuisines ça compte même pas comme des pièces. Alors que là, cette cuisine, beh elle était plus grande que chacune des soi-disant pièces de l’appart où je vivais. Elle était tout simplement immense. Y avait tout un coin en sorte d’arc de cercle avec tous les meubles incrustés dans les murs. Cinq mètres en arrière se trouvait une table de, à vue de nez, trois mètres de long. Une table en bois verni sans aucune éraflure, ce qui est sacrément bizarre pour une table de cuisine. Chez moi, même le formica résiste pas plus d’un mois. Ces gens devaient être très attentionnés pour ne pas laisser la moindre trace de coupure ou piqûre. Peut-être que quand on est heureux de vivre dans sa maison, on en prend soin. Peut-être. De

chaque côté de la table se trouvait un banc de, à vue d'œil, deux mètres quatre-vingts. Sur la table étaient disposés cinq sets de table en osier avec tout le nécessaire pour manger sans se salir. Nous étions loin de la cuillère en bois et de l'auge. Enfin bon, tout était encore parfait.

— Tu n'as qu'à t'asseoir là, me proposa la femme dont je ne connaissais pas le prénom ; c'était Chérie ou Maman, mais je me voyais mal l'appeler comme ça. Axelle ! Aurélie ! appela-t-elle.

Les deux filles arrivèrent en emportant avec elles le Soleil. Mais qu'est-ce qu'elles étaient belles ! Elles s'assirent en face de moi. Je me sentais moins à l'aise d'un coup, déjà un peu moite. J'étais perdu dans ma normalité. Mon affligeante normalité, pour ne pas dire médiocrité. À coup sûr que si j'avais prévu cette situation j'aurais développé un merveilleux bouton d'acné en plein milieu du nez. Merci vieux barbu.

— Quelqu'un veut de la terrine ? demanda la maîtresse de maison.

— Non maman, directement la blanquette, s'il te plaît.

— Chris ?

— Blanquette.

— Stéphane ?

— Pareil, madame.

— Alors, allons-y pour la blanquette.

La femme de Christophe amena un plat. Des morceaux de veau y baignaient dans une sauce blanchâtre. Elle distribua généreusement de la viande à tout le monde puis elle servit le riz et enfin la sauce. J'ai tout coupé, tout mélangé, salé, poivré et remélangé, et j'ai goûté. Divin ! Sublime !

— Je crois bien que j'ai jamais rien mangé d'aussi bon, dis-je.

— Merci, me répondit modestement la mère d'Axelle. Alors, où vas-tu exactement ?

— Dans le nord.

— C'est plutôt vaste le nord.

— J'irai là où me mènera le vent, dis-je en souriant à Christophe qui me répondit d'un œil en coin.

— Regardez-moi ces deux-là, sourit la femme, déjà complices. Il faut savoir que mon mari se sent parfois étouffé par toute cette présence féminine, m'expliqua-t-elle.

— Je le comprends, dis-je. J'ai grandi avec ma mère et ma petite sœur.

— Et alors ?

— Alors faut toujours penser à rabaïsser la cuvette des toilettes, lui répondis-je.

Tout le monde explosa de rire ; tout le monde sauf moi qui commençais déjà à rougir.

— Tu vois Chérie, appuya Christophe, cette cuvette est un vrai problème de société.

— Tu fais quoi dans la vie ? me demanda Aurélie en me fixant dans les yeux.

Là je pouvais pas. C'était trop pour moi. Son regard m'éblouissait et quand je dis éblouissait c'est que vraiment c'était l'effet que cela me faisait. J'ai eu comme un flash aveuglant devant les yeux. Je voyais plus rien du tout. Ça n'a duré que l'espace d'une seconde, mais j'ai pas compris et je préfère ne pas trop en parler.

— Rien, ai-je bafouillé en replongeant ma tête dans mon assiette.

Le sang me montait à la tête. Je devais être plus rouge qu'une rose rouge. J'étais l'amour personnifié.

— Stéphane est globe-trotter depuis hier matin, intervint Christophe en venant à mon secours.

J'ai levé la tête pour le remercier, mais il regardait sa femme en souriant. Il y avait une connivence entre ces deux-là que je ne comprenais pas. Ou peut-être que si. Peut-être que je ne comprenais que trop bien ce sourire. Tout le monde avait calculé mon trouble. Le sourire qu'ils échangeaient était un mélange subtil de deux sentiments. L'un exprimait la fierté et

l'autre je sais pas, je n'arrive pas à le définir, quelque chose comme de la peine ou du regret. Je vois pas ce que cela venait faire ici mais c'est ce que je lisais dans ce sourire. Y avait comme un sentiment de malaise qui s'installait autour des restes de la blanquette.

— Oui, me repris-je en toussotant. Je... Je...

J'ai respiré un grand coup et planté mes deux yeux quelconques dans ceux d'Aurélie. Ma tête exploserait peut-être dans une grosse gerbe de feu d'artifice, comme dans un film gore de Carpenter, mon sang jaillirait peut-être de chacun de mes pores avec la puissance d'un geyser de Yellowstone, mais j'affronterais mon destin avec gloire et panache !

— J'ai décidé d'affronter la vie. La vraie. Celle de la route et de ses dangers. J'ai décidé de voyager pour rencontrer d'autres gens et découvrir d'autres façons de voir le monde, de voir la vie.

— Ça doit être cool, me répondit-elle avec un air passionné.

— Je sais pas trop. Je ne suis parti de chez moi qu'hier. Les seules personnes avec qui j'ai discuté ce sont deux fachos qu'ont bien failli m'étriper.

— Et comment tu t'en es sorti ? me demanda-t-elle.

— J'ai couru, avouai-je. J'ai couru très vite.

Et tout le monde explosa encore de rire.

Parfois j'aimerais savoir mentir, juste pour éviter ce genre de désagrément tout à fait incompatible avec mon orgueil. C'est vrai, je ne sais pas mentir. Les rares fois où j'ai essayé, j'ai jamais dupé que moi-même, ce qui est encore plus désagréable. Donc je suis dans l'obligation d'être honnête, sinon je m'en sors pas. C'est presque devenu une religion chez moi. Même quand je dis des conneries, je le fais avec sincérité. Et si je ne suis pas sincère, c'est que je me tais.

Alors avec Aurélie, j'aurais au plus pu broder et tenter de passer pour un héros. Un chevalier solitaire à la Mickaël Knight, mais j'avais pas de corvette sous la main. Puis, j'ai

définitivement pas le pied marin moi, les bateaux je laisse ça aux autres qu'ont pas l'envergure d'un justicier indomptable.

— Et où as-tu dormi la nuit dernière ? me demanda Christophe.

— Dans une espèce de vieille grange délabrée au milieu d'un champ.

— La grange des Robert, approuva la mère d'Aurélie.

— Tu as eu de la chance, me confia Axelle de sa voix fluette de petite fille.

— Pourquoi ?

— C'est une grange hantée, me répondit-elle d'un ton qui ne me permettait pas de douter de la véracité de ses mots.

— Oui. C'est comme une vieille légende du coin. C'était il y a une cinquantaine d'années, m'expliqua Christophe. Alors que le père Robert déchargeait du foin de sa remorque, il s'est fait écraser par son tracteur. Mort sur le coup. Quand sa femme, ne voyant pas son mari revenir, vint le chercher jusqu'à la grange, elle reçut deux tonnes de foin sur la tête. Morte sur le coup. On retrouva le tracteur avec le frein à main tiré à son maximum. Aucune explication crédible. Depuis, cette histoire se répète dans les cours de récréation et nombreux sont les monstrueux fantômes qui peuplent les alentours de cette vieille carcasse de grange.

— Tu as eu de la chance, me répéta Axelle. Moi, même de jour j'irais pas jouer là-bas.

— Cette histoire me fait froid dans le dos, avouai-je tout en prenant soin de ne pas m'étendre sur ce sujet. Ils pourraient quand même mettre un pancarte avec écrit : « Attention Grange Hantée ».

— Si nous passions au dessert ? proposa la dame.

— Oui.

— Tu vas chercher les crèmes Aurélie, s'il te plaît.

Aurélie se leva et, comme tout mâle qui se respecte, je ne pus m'empêcher de

l'observer dans les moindres détails. Ce qui provoqua un nouveau sourire, général cette fois-ci. Je ne savais encore plus où me mettre. Christophe me tapa deux petits coups sur l'épaule en signe de compréhension.

Aurélie déposa des crèmes au chocolat et à la vanille. Je choisis une au chocolat. Elle était excellente.

— Tu as besoin d'argent ? me demanda soudainement Christophe.

J'avais la bouche pleine et j'ai failli tout recracher de surprise. Ce que j'aime pas discuter à table ! Toujours quelqu'un pour vous poser une question quand vous avez la bouche pleine. Tout le monde se met à vous scruter en attendant la réponse. Tout le monde vous regarde mâchouiller comme un ruminant ou ruminer comme un mâchouillant. Ils aperçoivent d'un coup tous vos défauts, vos boutons, vos points noirs, vos cicatrices, ce mouvement des mâchoires, ces bruits de déglutition. Quelle situation atroce ! Et le pire c'est qu'y a toujours quelqu'un pour le faire.

— Comment ça ?

— J'ai besoin de quelqu'un pour repeindre le parc des canards. Tu le fais cet après-midi et je te paie dix euros de l'heure. T'auras qu'à prendre le repas de ce soir avec nous.

— C'est que j'ai encore de la route, annonçai-je tout en réfléchissant à cette alléchante proposition.

— Je te propose même la chambre d'amis pour la nuit. Je te réveille à l'aube demain matin. Tu prends le petit déjeuner et tu files. On avance plus vite après une bonne nuit.

— Allez ! Dis oui ! insista Axelle, qui semblait bien m'aimer.

— Comment résister à cette supplication ? J'accepte, craquai-je.

— Alors on y va.

Chapitre 10

Quand Un Ange Passe...

Nous avons tous débarrassé la table ; moi aussi, comme si je faisais déjà partie de la famille. Ça m'a fait bizarre. Puis les filles sont sorties et ont enfourché leur vélo : direction l'école. Elles avaient l'air joyeuses. Hum étrange. C'est vraiment pas le même monde ici. Elles avaient non seulement l'air contentes d'avoir débarrassé la table, mais aussi d'aller à l'école. Y a un truc qui devait m'échapper dans cette histoire.

Christophe s'est ensuite très généreusement occupé de moi. Nous sommes allés chercher les ustensiles nécessaires à la tâche dans une remise fourre-tout. Nous avons surchargé nos bras puis nous sommes retournés dans la maison que nous avons traversée pour finalement ressortir de l'autre côté de la ferme par une porte de derrière. J'ai trouvé le parc à canards à peu près cent cinquante mètres plus loin, au bord d'une mare entourée d'arbres.

Nous avons tout posé au sol. Les canards se sont enfuis dès qu'ils nous ont aperçus. Ils se sont enfuis... bah comme des canards.

— Voilà l'engin, me dit Christophe.

— Mouais.

Y avait du boulot quand même. J'avais devant moi ce qui devait être l'abri du parc à canards. Encore que je sois pas certain que les canards aient besoin d'un abri... M'enfin passons, on a déjà vu plus absurde. J'avais donc devant moi une sorte de bâtiment à trois côtés, au bois assez défraîchi et dont les échardes menaçaient le premier volontaire à l'équarrissage de leurs dards perforants, en l'occurrence moi.

— Tu t'embêtes pas trop. Tu n'as qu'à passer un petit coup de papier puis tu me peins tout ça. Ok ?

— Pas de problème.

— Si tu as besoin de quelque chose, tu vas voir ma femme à la ferme.

— Ok.

— Bon je te laisse. À ce soir et bon courage, me souhaita-t-il en s'éloignant.

— Merci.

J'allais en avoir besoin du courage. Ce travail était pour moi, pauvre petit citadin élevé à la douce dans une couette bien moelleuse en plumes de canard, un travail d'Hercule, une sorte d'écurie d'Augias ; sauf que moi j'avais le droit aux canards, forcément ! Beaucoup moins reluisant comme légende.

Mon grand principe de vie « toujours remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui » n'allait pas me servir ce coup-ci. Tant pis. J'ai attrapé une paire de gants, le papier et je me suis mis à poncer et poncer ; et encore poncer. L'intérieur et l'extérieur. Au début j'y allais fort. Mais au bout d'une demi-heure j'ai levé la tête. En voyant ce qu'il me restait à faire j'ai décidé de ne passer qu'un petit coup comme me l'avait conseillé le boss. Même un petit coup ça représentait un sacré boulot. Je sais pas combien y en avait de canards mais vu l'abri devait y en avoir une sacrée tripotée. Peut-être même assez pour me faire une nouvelle couette niark niark ! Vengeance !

Deux heures plus tard, j'ai attrapé les pinceaux et j'ai commencé à peinturlurer de haut en bas. Ouch ! Mes pectoraux en ont pris un sacré coup là.

Mais ce qui était le plus dingue c'est que je suis des gouttes, de vraies grosses gouttes d'eau salée. Le truc de fou. Au début ça m'a même fait un peu peur de suer autant. Je me suis même demandé si la peinture n'était pas périmée et si elle n'entraînait pas une réaction allergique fulgurante. Mais bon, comme j'en étais pas sûr et que j'en avais assez de passer pour un idiot auprès de la famille fermière, j'ai continué comme si tout était normal.

Le temps passait au rythme des canards et de leurs « coin coin » très expressifs. Aujourd'hui j'en suis sûr, ils se foutaient de ma gueule. Je les croyais pas comme ça mais les canards ne sont que de gros mesquins !

Trois heures plus tard, j'avais fini. J'étais barbouillé de peinture verte sur un peu tout le corps, mais j'avais fini.

Je me suis reculé et j'ai regardé mon chef- d'œuvre. C'était pas mal, un peu vert mais pas mal. Je me suis assis face aux canards qui restaient bien tranquilles au fond de leur mare. Ils avaient raison. Pour le coup, je me serais bien fait cuire un petit magret. M'enfin, je me suis contenté d'une bonne clope.

— J'espère que vous êtes contents maintenant ! que je leur ai lancé.

Ils m'ont pas répondu. Mesquins que je vous dis !

Il commençait à se faire tard. J'ai ramassé tout le bordel et je l'ai remis à sa place. En deux voyages bien sûr.

J'ai trouvé la dame dans la cuisine en train d'écosser des haricots. Ça m'a un peu fichu la trouille parce que j'aime pas trop tout ce qui est vert, à manger j'entends, j'ai rien contre les gens venus d'ailleurs. Et en plus avec tous ces efforts, je dois dire que je crevais de faim. Pas autant qu'un éthiopien par époque de famine, mais presque.

— Excusez-moi ? Vous savez où je pourrais trouver Christophe ? ai-je demandé de

ma voix la plus polie.

Un petit conseil en passant. Si vous allez un jour chez des inconnus, essayez toujours de vous faire bien voir de la maîtresse de maison ; c'est souvent elle le pilier de la famille.

— Mais regarde-moi dans quel état tu t'es mis ! C'est pareil avec Chris. Incapable de faire de la peinture sans s'en mettre partout. Viens avec moi, je vais te montrer la salle de bain.

Je l'ai suivie. J'avoue que durant un bref instant l'idée d'un petit fantasme mouillé m'a traversé l'esprit. Mais la dame est repartie après m'avoir ordonné de laisser mes vêtements à l'extérieur de la salle de bains sans même un petit regard concupiscent. Tant pis.

Je me suis mis nu comme un ver et je suis allé laver ce corps d'éphèbe rachitique et fatigué.

La douche possédait toutes sortes de gadgets et j'ai bien tripé avec tous les boutons. J'avoue qu'y en a quelques-uns dont je n'ai pas compris l'utilité. Ça m'a un peu énervé. C'est vrai quoi ! C'est comme ces bouteilles de jus de fruit, bientôt faudra un bac +5 pour réussir à les ouvrir sans en foutre partout.

Mais je me suis vite calmé face à l'étendue du problème suivant. Il est survenu sournoisement sans prévenir au moment où j'ai voulu me rhabiller. Mes vêtements avaient disparu. Et pire encore, malin comme je suis, j'avais laissé mon sac dans le salon. Bref, là, j'étais dans un gros caca.

Je n'ai pas eu d'autre choix que de m'enrouler dans une serviette et de descendre les escaliers en prenant garde à ne pas glisser sur les marches. Ce qui aurait été vraiment le comble de la misère. Mais non, pour moi le comble de la misère ne suffisait pas. Il me fallait l'enfer !

Alors que je me démenais à maintenir l'équilibre de mes pieds mouillés, la serviette dans une main la rampe dans l'autre, je... Je vous le donne en mille, non en dix mille. BAM !

Aurélie ! Je crois bien que je ne me suis jamais senti aussi ridicule. Mon corps frêle, noyé dans sa maigreur affligeante, face au canon de la beauté personnifié. De nouveau la tête comme une pivoine et elle un grand sourire aux lèvres. Mais attention, pas mesquin le sourire, je dirais plutôt attendri, oui c'est ça attendri le sourire. Je crois bien que je la remercierai toute ma vie pour ce sourire.

— Ma mère m'a dit de déposer ce sac devant la porte, m'expliqua-t-elle en me regardant droit dans les yeux. Je crois que j'arrive un peu tard.

— Où...où... où sont mes vêtements ?

— Elle les a mis dans la machine.

J'ai attrapé mon sac en bafouillant un « merci beaucoup » et me suis éclipsé en un éclair fulgurant. Bzzzzzz !

Le reste de la soirée s'est plutôt bien passé. Nous avons tous dîné. Les haricots étaient fabuleux et Christophe me félicita pour le travail que j'avais fait. Il trouvait que c'était du bon boulot. Il tenta bien de m'embaucher pour la journée du lendemain mais je me suis permis de refuser en prétextant que je devais reprendre la route au plus vite. À la fin du repas, il arrondit mon salaire à soixante euros et promit de me réveiller à six heures du matin.

Ensuite, Aurélie me proposa une petite balade à vélo. Bon le vélo c'est pas mon truc, on est d'accord. En plus, j'étais mort ; j'avais des courbatures qui poussaient à vue d'œil tout le long de mon corps. Quoi ? Beh bien sûr que j'ai accepté, pfff. Sérieusement, je crois que l'homme capable de refuser quelque chose à cette fille n'est pas encore né. En tout cas c'est sûr que ce n'est pas moi.

Nous avons donc enfourché les vélos avec joie et allégresse puis suivi un chemin de terre. Elle avait passé un pantalon de toile et un gilet. Elle ouvrait le chemin et je ne savais pas où elle m'emmenait, mais serait-ce en enfer que je la suivrais avec autant de plaisir. Surtout si le chemin est en légère côte...

Au bout d'un quart d'heure nous sommes rentrés dans un bois. Cinq minutes plus tard, les arbres se sont écartés devant une clairière noyée par un étang. Cet étang était alimenté par une petite rivière qui se jetait en lui par une cascade d'une hauteur à vue d'oreille de cinq mètres.

Nous avons déposé nos vélos à même le sol puis Aurélie m'a conduit près de la cascade. Elle me montra une sorte de chemin de pierres qui grimpait au sommet de la cascade. La pente était raide, j'avais du mal. Aurélie bondissait de pierre en caillou et de caillou en pierre comme un chamois des Rocheuses. Encore que je sois pas totalement sûr qu'il y ait des chamois dans les Rocheuses. Faudra vérifier.

Une fois en haut, elle m'invita à m'asseoir près d'elle, près de l'eau, sur le bord de la cascade, les pieds dans le vide.

— Voilà, prononça-t-elle doucement.

— C'est magnifique, répondis-je doucement.

L'eau de l'étang était incroyablement claire. Par endroit, on en voyait même le fond. J'apercevais dans son contour des coins de mousse aux pieds des arbres. De la mousse qui me semblait aussi voluptueuse qu'un nuage blanc d'été. Le dieu soleil poursuivait sa course vers le bas. Les oiseaux du soir gazouillaient le Chant du Crépuscule dans un rythme envoûtant, comme une célébration pour cette magnifique journée de printemps.

— C'est mon petit jardin secret, me confia-t-elle. Je viens souvent ici toute seule. Quand tout va mal, que je me noie dans la mélancolie, je viens ici. C'est comme une source de bonheur, me confia-t-elle à mi-voix.

Je l'observai de profil. Elle était magnifique, plus belle que toutes les pierres précieuses de la terre, plus rayonnante que tous les bijoux du monde. « Je creuserai la terre pour couvrir ton corps d'or et de lumière » pensai-je. Un dernier rayon de soleil accrocha ses cheveux et il me sembla tout comprendre de la vie.

— Personne ne vient ici à part les biches, les renards, les sangliers. C'est mon coin à moi.

— Un petit coin de paradis, murmurai-je.

Elle se retourna vers moi en me souriant.

— C'est exactement ça.

— Pourquoi moi ? demandai-je

— Parce que je lis dans tes yeux que tu es quelqu'un de spécial.

Je n'avais jamais vu quelque chose de spécial en moi. J'avais eu beau me scruter dans le miroir à le traverser lui et le mur derrière, je n'avais jamais vu qu'un pauvre gars perdu au milieu d'une masse inimaginable de six milliards de pauvres types.

Nous avons discuté. Nous avons beaucoup discuté. Je ne croyais pas qu'on pouvait parler autant avec une autre personne. Le pire c'est qu'on s'était compris. Tout compris. Elle m'a parlé d'elle. Je lui ai parlé de moi. Je lui ai même dit des trucs que je n'avais jamais dit à personne. On a tout compris l'un de l'autre. Tout compris.

Dans la brume vespérale s'élevant de l'étang, nous avons échangé un baiser d'amour au goût sucré de compréhension.

Chapitre 11

Amour Amour

À six heures, Christophe est venu frapper à ma porte comme il me l'avait promis. C'est une bonne qualité de tenir ses promesses. Très rare ça. Combien de promesses dans une vie ? Et combien de réponses ?

Je vous cache pas que j'avais passé une excellente nuit à dormir pour de vrai. Je vous cache pas non plus que le réveil fut fort pénible. Mon corps se rappelait à moi en ce mardi matin. Et pour cause, aux courbatures de l'avant-veille dues à la marche s'ajoutaient celles de la veille récoltées dans le parc à canards. Putain ce que je déteste les courbatures ! Ça fait trop mal ! La sédentarisation aura notre peau les amis ! Je vous le dis et vous le redis.

Mais bon, comme ça se fait pas de squatter un lit qu'est même pas à vous, je me suis levé direct, et ce malgré l'intolérable douleur suintant de chacun de mes muscles. Une petite toilette au goût amer de quotidien et hop en route pour une autre journée.

Arrivé dans la cuisine, j'ai trouvé un bol de café fumant accompagné de six toasts grillés, trois pots de confitures aux parfums différents, du sucre, une petite cuillère et un mot.

Pas à dire, le Chris c'était quelque chose ! Ça rigolait pas le p'tit déj chez les fermiers dis donc. J'en aurais eu pour un mois à manger tout ça habituellement.

Le petit mot disait : « Excuse-moi de ne pas t'avoir attendu. Je te souhaite un bon petit déjeuner. T'as qu'à faire comme chez toi. Bonne route.

Chris.

P.S. : Si un jour le vent te ramène par le sud, passe nous dire bonjour. »

J'ai trouvé que c'était sympa comme intention. J'ai bu mon café et mangé mes toasts en un quart d'heure top chrono. Ahurissant ! Ensuite, j'ai pas fait comme chez moi comme m'y invitait le petit mot. J'ai tout rangé dans les placards, dans le lave-vaisselle, et j'ai même passé un coup d'éponge sur la table. Incroyable ! Pour conclure, j'ai pris le stylo et je les ai remerciés pour tout avant de m'envoler retrouver mon poto l'horizon.

Je suis sorti. Il faisait frais et le ciel limpide était une invitation au bol d'air. J'ai eu comme un pincement au cœur en passant le portail. Je laissais un bon moment derrière moi et je savais pas quand serait le prochain. Ça doit se résumer à quelque chose comme ça la vie. Savoir tourner le dos aux bons moments en espérant que le prochain ne soit pas si loin que ça.

Je me suis retourné, j'ai regardé la ferme, et une fenêtre. Celle d'Aurélie. C'est là que le regret m'a poignardé de son amertume, en plein cœur, là où ça fait le plus mal. Je voulais rester avec elle. Elle et moi c'était Nous, c'était Un. Une soirée avait suffi à me faire comprendre l'étendue du cosmos. Y en a qui passent toute une vie à chercher l'amour. Ils le cherchent partout, s'essayant dans d'incroyables invraisemblances, allant jusqu'à se perdre dans des situations qu'ils ne contrôlent pas.

Je connaissais un gars au lycée qu'avait un principe de vie assez curieux. « L'amour

c'est un truc pour faire rêver les gens ; ce que tout le monde cherche sans se l'avouer c'est la jouissance sexuelle ». Mouais. C'était pas un de mes potes. Je peux pas discuter avec un gars qui pense qu'à se vider les couilles. J'ai bien essayé pour tenter de comprendre notre différence, mais y avait rien à faire, ça passait pas comme conception.

Moi l'amour, j'y croyais dur comme l'acier trempé ou comme la bite d'un curé devant une jouvencelle, si je puis me permettre pour l'occasion. L'amour c'est la vie, racontent les fleurs bleues, les bleuets quoi ! Moi, je sais pas trop s'il faut le chercher ou l'attendre. Ce que je sais par contre, c'est que moi je l'ai trouvé ou que c'est peut-être lui qui m'a trouvé. En fait, on en sait foutrement rien. Je voulais rester mais je pouvais pas. Le nord m'attendait. La poisse.

Je lui avais promis de revenir. Elle m'avait promis qu'elle m'attendrait.

— À bientôt mon Aurélie, murmurai-je au bord des larmes.

Puis j'ai passé mon chemin, en route vers d'autres horizons, comme un rebelle sans moto sur fond de soleil levant.

J'ai pris le nord. J'ai marché en continuant de penser à eux et à elle. Des gens bien pour sûr.

Il y a dix ans, ils avaient été attrapés par une maladie que je comprenais fort bien en étant moi-même atteint : la claustrophobie urbaine aiguë. Maladie grave sans beaucoup de remèdes. Y a bien les anti-dépresseurs et autres anxiolytiques et somnifères, mais ces artifices ne peuvent la guérir, tout juste la maintenir en latence, somnolence existentielle. Prenez ma mère par exemple. Vingt ans qu'elle est atteinte. Elle ne le sait même pas. Elle pense que ses malheurs sont dus à son divorce, à ses enfants, à son boulot, aux tracas du quotidien, les factures, les courses, le compte en banque. Ça lui viendrait pas à l'idée que son mal n'a d'autre cause que l'étouffante oppression du béton putréfié et l'état général d'une société en décomposition avancée. Vingt ans de Prozac et de calmants variés et divers. La mémoire et le foie en

purée de compote de pommes, de poires et de clémentines. Quand tu fermes les yeux tu devines le merveilleux. Mon cul et le trou de balle qui va avec PAN PAN ! Ses mains tremblantes comme un mouton atteint de la vache folle, et toujours pas de guérison en vue. Normal elle est pas malade, juste déprimée chronique... Ce qu'il faut pour guérir la claustrophobie urbaine aigüe c'est l'exil, le retour aux sources de la vie. La campagne quoi ! Des champs, des rivières, de l'herbe, des arbres, des oiseaux pas gris, de l'air transparent, la vie quoi. Mais bon tout le monde n'a pas les couilles de comprendre ce qui est bon pour soi. C'est qu'il en faut du courage pour tout quitter et recommencer.

C'est ce que Christophe et sa femme, dont je ne connais toujours pas le prénom soit dit en passant, ont compris. C'est ce qu'ils ont eu le courage de faire. D'après leurs dires, ils ont enfin découvert ce qu'était la vie et trouvé le bonheur, celui avec un grand H. Je les comprends. D'ailleurs, ils m'ont fait promettre de pas trop en parler sinon les villes vont migrer vers les campagnes et les campagnes auront alors de bonnes chances de se transformer en villes, ce qui ferait une bonne merdouillasse quand même !

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'être né dans une autre famille. Pas vous ? Si, je le sais bien. On se demande souvent comment serait la vie si on était né avec une cuillère en diamant dans le bec. Souvent, on en veut même à son dieu d'être né pauvre et commun. Mais c'est bizarre, on se demande jamais ce qu'aurait été notre vie si on avait appris à marcher sur les trottoirs de Manille ou d'Alger.

C'est pas que j'enviais Aurélie et sa sœur, mais ça doit être pas mal d'avoir des parents heureux de vivre quand même. En tout cas, elles avaient l'air vachement épanouies.

— Oh merde !

Une voiture venait de me dépasser et de s'arrêter à cinquante mètres devant moi. Une BM. Une grosse BM. Ça sentait pas bon d'un coup. Voir une BM sur cette petite route de campagne c'est comme voir une vache traverser la place Clichy. Encore que des grosses va-

ches j'en connais pas mal par là-bas. Alors disons que ce serait plutôt comme voir une canne suivie de ses cannetons traverser le Trocadéro. Y a un truc qu'est pas à sa place. C'est l'effet que me faisait cette voiture.

Je me suis arrêté et j'ai lentement allumé une clope. Le temps d'attraper une idée dans la noosphère tout en gardant une contenance. Mais la noosphère devait être vide. Probablement qu'elle avait été pillée par une ou deux huiles en mal d'inspiration. Remarquez l'huile ça flotte, peut-être pour ça qu'ils arrivent pas à en pêcher nos huiles des bonnes idées. En tout cas, y avait plus rien en magasin. Quelqu'un d'autre devait avoir vidé les stocks. Mais qui ? Où sont donc toutes ces idées bordel ? Putain merde, pas d'autre choix que d'avancer.

— Tu vas où mon gars ? me demanda une voix des plus affables.

J'ai regardé par la vitre baissée et aperçu ce qui ressemblait à un homme d'affaires. Costume et tout et tout. Un coup d'œil. Intérieur cuir, veste sur le cintre, auto-radio-cd peut-être même micro-ondes, attaché-case.

— Dans le nord.

— C'est pas tout près le nord. Tu veux que je te dépose quelque part ? me proposait-il sur le même ton.

Bref instant de réflexion intense. Cerveau en ébullition. Méninges en surproduction.

— Non, ça va aller merci, répondis-je en m'apprêtant à repartir.

— C'est que tu en as pour un bout de temps. Tu veux vraiment pas, insista-t-il.

Je l'ai regardé et j'ai eu comme une hallucination ou peut-être pas. Les yeux exorbités comme le loup de Tex Avery, la bave à la bouche, un sourire de dents blanches comme neige, une langue qui pend jusqu'à la pédale d'accélérateur.

— Oui, je suis sûr. J'aime prendre mon temps, répondis-je tranquillement. Et puis le nord ce n'est pas si loin, ça dépend vers où on regarde.

Je n'ai aucune attirance particulière pour les vieux loups bedonnants, avais-je envie

d'ajouter. Je n'en fis rien.

— Comme tu veux, répondit-il l'air énervé.

Durant un bref instant, j'ai eu peur qu'il ne descende de sa voiture pour me montrer son calibre. Mais non. Il est reparti en trombe, vexé.

Ouf, je crois que j'ai eu chaud sur ce coup- là. Un peu plus et je me retrouvais à jouer à la fessée avec un vieux monsieur en mal d'amour. L'amour encore l'amour. Enfin, peut-être pas non plus. Mais je n'avais pas envie de risquer mes fesses. J'aime leur peau douce élevée à la Soupline adoucissant fraîcheur des bois.

On se serait cru dans un mauvais film américain. Un film avec un psychopathe qui ramasse les jeunes fugueurs sur le bord de la route avant de leur faire subir les pires tortures sexuelles et morales avec comme titre quelque chose comme « Le Tueur de l'Autoroute » ou en l'occurrence « Le Tueur de la Départementale De Normandie ».

J'ai repris mon chemin avec un filet de sueur me coulant le long de l'échine. Hop, excusez-moi, du dos. C'est que je ne suis pas un animal moi.

J'étais entouré de champs et je marchais sur une petite route à une voie et demie. Il devait pas y avoir beaucoup de voitures dans le coin. Par contre des champs, j'en avais jamais vu autant de toute ma vie. C'est dingue ça tous ces champs. Faudra que j'y réfléchisse. Plus tard. Pour l'instant, il était onze heures, le soleil montait inexorablement dans le ciel étrangement bleu. J'ai aperçu un panneau annonçant la prochaine ville : 8 km. Oh merde ! J'avais mal partout et en plus j'avais faim. J'ai foncé dans un de ces champs pour m'asseoir sur du moelleux et je me suis préparé un petit encas. Faut bien qu'ils servent à quelque chose tous ces champs.

Chapitre 12

Tueurs De Rêves

Ce qu'il fait bon de vivre !

C'est incroyable comme un petit moment de rien peut vous laisser un goût de perfection. Allongé dans mon champ, le visage plongé dans l'océan céleste, le ventre plein, le soleil pas trop chaud, le sol moelleux. Un petit bout d'éternité. Rien que pour moi.

M'enfin, encore un moment que je devais laisser derrière moi. Tant pis. Je me suis levé et j'ai repris ma marche silencieuse. Je suis un Walker Normandie Ranger. Je marche et je marche. Longtemps. J'aime la démarche de l'Ombre Blanche. Démarche vindicative. J'ai peur de rien, je suis volontaire. Je marche droit et fort comme un chêne immobile.

J'ai fait les huit kilomètres en une heure et demie. C'est une assez bonne moyenne pour un gars qu'a pas d'entraînement je trouve. J'étais fier de moi. C'était déjà ça.

Je suis tombé sur une petite ville de campagne. Tout ce qu'il y a de plus charmant. Maisons de pierres, centre-ville pavé, magasins décorés. Tout était plutôt mignon sauf qu'y avait quand même des voitures. Je trouve ça dingue moi que les gens continuent de prendre

leur voiture en centre-ville. Les centres-villes ont généralement plusieurs siècles d'histoire derrière eux. La logique voudrait donc que nos ancêtres n'aient pas conçu les routes de l'époque en pensant à la taille d'une berline. Ça a l'air logique comme ça hein, mais visiblement pas pour tout le monde. Les gens continuent d'entasser leurs voitures de merde en plein centre-ville. Et là où il ferait si bon se promener par une belle journée de printemps, on se retrouve à traverser un embouteillage au milieu des vapeurs corrosives du pétrole, agressé par le ronflement des moteurs et les coups de klaxon poussifs des Hommes Pressés. Un jour viendra peut-être où ils comprendront qu'ils gagneraient plus de temps à pied ou en vélo. Stop ! Là je crois que je m'é gare et surtout que j'ai un débordement d'optimisme. L'optimisme c'est bon pour les autres. Moi je suis un Walker Normandie Ranger. C'est moi l'Optimisme. Alors pas besoin d'en faire.

Je suis entré dans un joli petit café où je me suis assis à une jolie petite table avec le café que j'avais commandé au comptoir. Un café et une clope. Encore un moment bien agréable. C'était pas le bonheur mais c'était quand même bien agréable.

Je m'étais installé près de la baie vitrée face à la porte d'entrée comme le fait toujours un bon cow-boy. Je voyais les gens passer. Je voyais les voitures passer. Les gens faisaient souvent la gueule, comme chez moi. Dingue. Beaucoup marchaient d'un pas pressé, comme chez moi. Dingue. Là je ne comprenais pas. Peut-être bien qu'on s'en fout après tout. Laissons les gens faire la gueule. A priori ils aiment ça et se complaisent dans cet état de dégoûtés de la vie. Et s'ils aiment ça, pourquoi s'en inquiéter ?

Les plus heureux restaient sans aucun doute les jeunes gens. Enfants, pré-ados, ados, post-ados mais pas de beaucoup. Vous savez ceux que tous les adultes qualifient de puérils, d'immatures, de jeunes cons. Mais en fait, la majorité de ces jeunes sont juste heureux de vivre. Ils n'ont pas encore attrapé l'aigreur de leurs aînés voilà tout. Ils affichent leurs sourires d'insouciance voire d'inconscience. Leurs rires tonitruants se propulsent dans l'air avec une

désinvolture insolente. Ils se moquent de tout et ne font attention à rien. Ils gardent en eux un sentiment de profonde liberté que rien ne peut casser. C'est ça à mon avis qui provoque ce regard acide des adultes pour tout ce qui est jeune. L'impudente affiche de liberté et de bonheur, ce petit bout d'éternité. Les adultes ne peuvent que ressentir de l'amertume en comparant leurs années perdues à cet aujourd'hui sans autre saveur de plaisir que l'éphémère. Peut-être même ressentent-ils de la jalousie face à tout ce qu'ils ne seront plus jamais. Alors ils se font un devoir de mépriser. Ils se font un devoir de casser cette joie de vivre. Ils aimeraient tant retrouver cette insouciance, cette part d'eux-mêmes qu'ils ont perdue sous le poids des turpitudes de la vie. Mais ils ne peuvent pas. Alors faute de mieux, ils cassent les rêves. Ils entraînent avec eux. « Pourquoi serais-je tout seul à être malheureux ? » Les mots « puéril » et « immature » ne sortent que de la bouche de gens déçus de leur vie. Vous noterez aussi le caractère péjoratif de la phrase qui revient souvent : « Il a gardé une grande part d'enfant en lui ». Cette phrase se dit d'un homme insouciant, d'un homme qui aime prendre du plaisir, qui aime vivre tout simplement. Elle sort souvent de la bouche de gens jaloux de ne plus savoir jouir de la vie. C'est triste à en pleurer. Enfin c'est juste mon avis.

Sinon beh le bar ressemblait à tous les bars de France et de Gascogne. Tables en formica, chaises inconfortables, zinc en contreplaqué, piliers au ventre prêt à exploser.

Franchement, moi ça me ferait chier de ne plus voir mes pieds en penchant la tête. Et encore plus de ne pouvoir regarder Popol en tête-à-tête, de devoir le chercher à tâtons. Ça, ça me ferait vraiment chier. Que votre dieu me préserve de cela. S'il vous plaît, faites une prière pour moi ce soir avant de prendre votre Lexomil. Implorez votre dieu afin que Stéphane puisse toujours converser avec Popol. Là, je vous serai reconnaissant à vie. J'ai un peu peur. Ben oui j'aime tellement les petits plaisirs de la vie. Un steak-frites, une bière bien fraîche, deux bières bien fraîches, trois bières bien fraîches, quatre bières bien... blanquette de veau, civet de lapin, pâtes à la carbonara, coq au vin, bourguignon, choucroute, paella, couscous,

whisky, gin, vodka, tequila, Marlboro, de temps en temps un petit kif, terrine, sandwich rôti de porc-mayonnaise, confit de canard, cassoulet, cassoulet au confit de canard, baguette thon chips et mayonnaise dans la même bouche, rosé, blanc, rouge, crème fraîche, brie, chèvre... Oh oui faites une prière pour moi s'il vous plaît. J'ai peur de ne plus voir Popol.

Dans le bar toujours les mêmes gens. Le barman qui essuie ses verres et prend rarement part aux discussions. Ce que je trouve assez normal vu le niveau des discussions. Plaintes larmoyantes et larmoyantes plaintes. Intolérance générale et générale intolérance. Pour peu que le barman ait des idées d'humain il n'a plus qu'à se taire ou dire au revoir à sa clientèle.

Alors, aujourd'hui au programme, nous avons trois vieux en train de se plaindre de quoi, je vous le donne en dix millions. Faites un effort un peu. Je vais pas tout faire à votre place. Vous n'allez jamais dans les bars de province ou quoi, ou même pas de province, de banlieue aussi, peut-être même de Paris. Alors ?

Des étrangers bien sûr. Vous faites vraiment pas d'effort ! Oui des étrangers, des bougnoules, des négros, des youpins, des portos, des chinetoques, des niakoués et de tous les autres dont je ne connais pas les petits diminutifs et que j'ai pas envie de les connaître d'ailleurs. Oui, j'avais en face de moi trois foutus fascistes de merde, c'est-à-dire des hommes qui ont pour moi moins de valeur que la merde que chie le chien de ma petite sœur tous les matins.

Je ne vais pas vous raconter leur conversation car c'était d'un niveau tellement bas que je ne désire pas, dans mon extrême générosité, vous infliger ce calvaire. Non, je vais juste vous retranscrire leurs arguments.

- Les étrangers prennent le travail des petits Français.
- Les étrangers pillent les allocations familiales.
- Les étrangers prennent les logements pour les petits Français.
- Les étrangers foutent la merde partout.

- Les étrangers agressent les petits Français.
- Les étrangers sont sales et ils salissent tout.
- Les étrangers ne sont pas beaux en plus.
- Les étrangers viennent pervertir les femmes des petits Français.
- Les étrangers font tellement d'enfants que bientôt y aura plus de petits Français.
- Les étrangers prennent le RMI et toutes les autres aides.
- Les étrangers prennent donc tout l'argent des impôts des petits Français.
- Les étrang...

Je vais m'arrêter là, même en avance rapide ça devient lourd. Voilà à peu près tout ce que j'ai entendu durant cet après-midi. Oui, je suis resté tout l'après-midi à boire un demi ou un café et à écouter ces trois abrutis débattre du bien fondé de l'expulsion systématique de tout homme non blanc. Car on ne parlait pas de nationalité ici, au cas où vous n'auriez pas bien compris. Non, nous parlions de couleur et de « race ».

Et chacun d'eux rapportait une précision supplémentaire y allant de sa science personnelle. Les bougnoules si, les youpins ça, oui mais les négros comme ça. Putain, je vous cache pas que j'ai eu du mal à fermer ma gueule. Putain que je l'aurais bien ouverte. Mais j'ai eu un moment de lucidité réaliste.

Je suis jeune, ils sont vieux. Je suis seul, ils sont trois. Ça faisait déjà deux mauvais points pour moi. Et en plus, ils devaient eux aussi avoir fait la guerre et en ce moment j'avais du mal avec les guerriers, sont vicieuses et sournoises ces petites bêtes-là, puis surtout toujours enclines à vous cracher à la gueule. J'avais pas de mouchoir. Non, j'estimais mon taux de pouvoir de persuasion à 0%. Je me suis donc tu. J'ai bu, j'ai écouté, discrètement, l'air navré, et j'ai fermé ma gueule. J'en suis pas vraiment fier si vous voulez savoir. Mais dans la vie chacun a des moments de lâcheté. Oui oui essayez de vous remémorer. Ah vous voyez ! Chacun de nous a un jour ou l'autre eu un moment de renoncement dont il n'est pas particu-

lièrement fier.

Après quatre heures de ce discours abject, je m'en suis allé. Je les ai interpellés et je leur ai lancé avant de m'enfuir comme un crevard bien fatigué.

— Vous n'en avez pas marre d'être aussi cons. Comment vous faites ? C'est de naissance ou vous vous entraînez chaque jour de votre vie...

Mouais je vous l'accorde, pas bien terrible comme réplique, mais ils m'avaient épuisé aussi.

Chapitre 13

J' Ai Peur...

Pas terrible comme technique la fuite hein pour un Walker Normandie Ranger ! Mouarf, qu'est-ce que vous voulez ? J'ai perdu mon Smith et Wesson le jour où j'ai failli me noyer dans les chutes du Niagara quand j'avais sept ans.

Comme il commençait à se faire tard, je me suis acheté de quoi faire un sandwich : baguette et jambon. Non pas de beurre ! Si jamais vos prières marchent pas, me faut un plan B pour mes futures conversations avec Popol. Evitons donc les matières vénéneuses pour tout citadin sédentaire.

Après ça, je me suis renseigné pour savoir s'il y avait un hôtel pas trop cher dans le coin. La réponse était oui. Cinquante euros la chambre. Ça calme hein ! J'aurais peut-être dû demander s'il y avait un hôtel vraiment pas cher. Bon j'étais plus crevé qu'une roue de secours et je me suis allégé de trois cents balles tout en criant « vive les petites villes ». Quelle bande d'escrocs quand même ! Partout pareil en plus. Tu peux plus sortir sans te faire arnaquer. Faut tout payer et tout le temps. Ça devient insupportable. Même quand tu veux pisser

faut cracher. Et pourtant se vider est bien un besoin élémentaire non ? Le capitalisme a inventé la bonne éducation et la pudeur, et les sanisettes payantes qui vont avec !

Vous auriez vu la chambre en plus, une vraie misère. Quand j'y repense, ça me donne envie de pleurer. Un lit et une cabine de douche dans laquelle je pouvais même pas attraper mes pieds sans me fracturer le crâne contre un des murs. Même en diagonale je passais pas. Encore heureux que j'ai pas fait tomber la savonnette ! Hormis ça, ça m'a vraiment fait du bien une bonne douche. Ça aussi c'est un des petits plaisirs de ma vie. J'adore l'eau, surtout quand faut pas la boire haha ! Mettez-moi une rivière, un lac, une mer sous le nez et vous êtes sûr qu'avant la fin de la journée j'aurai fait trempette.

Le lit était un lit à ressorts, au moins aussi vieux et mort que mon arrière-grand-père. Une vraie misère de plus. Quand je parlais, j'entendais un écho provenant de l'intérieur du lit. Au début, ça m'a un peu fait flipper, après un peu rire, puis enfin ça m'a saoulé. Alors j'ai arrêté de me parler à haute voix et je me suis mis à penser dans ma tête.

Je me suis senti bien seul d'un coup d'un seul. Comme si de me parler me faisait me sentir multiple. C'était un peu schizo comme réaction mais on se rassure comme on peut hein. La solitude c'est un truc qui me fait grave flipper.

Je connais tout un tas de gars qui veulent vivre seuls et qui sont toujours à me vanter les bonheurs du célibat. Ça me distrait de les écouter. Pour moi le célibat c'est à moitié une question d'égo/orgueil et de l'autre une question de couilles. Pas facile de s'engager et de vivre avec la même personne toute sa vie. Ça fait peur hein ! Remarquez la notion de mariage de fidélité etc. c'est un truc purement religieux inventé pour mieux contrôler les gens alors bon. Vous pensiez peut-être que nos ancêtres les « sauvages » ils baisaient pas partout. Vous croyiez peut-être qu'ils avaient ce genre de considérations pseudo morales. Regardez maintenant où on en est, pour des histoires de cul on brise les familles pour en refaire d'autres et au milieu les enfants savent plus quoi penser parce qu'on leur a dit à la télé que papa maman

c'était pour la vie. Ah l'hypocrisie humaine est un délice ! L'Homme est un animal et comme tout animal, il a besoin de copuler quand il en a envie ! Laissons-le donc copuler à sa guise
BORDEL !

Bref, je dis ça moi mais j'en veux pas du célibat et pourtant je le porte comme une croix sur les épaules. Et je peux vous dire que c'est sacrément lourd une grosse croix.

Rebref, j'en connais un en particulier de célibataire ; on était potes jusqu'à ce qu'il me fasse un peu trop chier. Il était toujours là en train de me raconter que la solitude n'était pas un supplice mais un vrai bonheur en fait. Je lui disais d'aller dire ça aux cinq millions de Français célibataires obligés de passer une petite annonce dans un journal comme pour vendre un meuble ou donner les petits de leur chienne. Si c'est pas une misère ça aussi. Passer une petite annonce pour dire qu'on veut aimer et être aimé. Où va le monde je vous jure ! Ce gars, il me racontait qu'il faisait tout ce qu'il voulait sans avoir de comptes à rendre à personne. En l'occurrence une personne qui lui poserait les mille questions auxquelles il aurait pas forcément envie de répondre. Il avait beau encore vivre chez ses parents, il se prenait déjà pour un célibataire endurci. Quel sombre crétin ! Il disait que s'il voulait laisser traîner ses chaussettes sales c'était son problème et que ça ne regardait que lui ; que s'il voulait s'exploser le ventre de bière en regardant un match du PSG en insultant l'arbitre c'était son problème ; que s'il voulait bouffer des pizzas chaque jour de la semaine et laisser des vieux morceaux dans les boîtes en cas d'encas, c'était aussi son problème. Il pensait que les hommes et les femmes étaient faits pour vivre ensemble mais chacun chez soi. Un joli paradoxe que je me suis empressé de démonter à coup de cric.

Je l'ai saoulé d'histoires à l'eau de plante verte. Amour est le seul principe qui puisse sauver le monde du marasme dans lequel il est plongé. L'amour de deux personnes plongées dans le bonheur est le seul sentiment capable de sauver le monde de sa lente désagrégation. Vivre avec une femme (ou un homme) et la (le) connaître sur le bout des pieds est une des

choses les plus intéressantes de toute cette putain de vie. Comprendre le moindre de ses battements de cils est l'un des buts les plus ultimes de l'homme. Sourire, caresse et tendresse. Putain que ça doit être bon ! Il me riait au menton. Il se foutait de ma gueule dans un torrent d'hilarité qui me donnait envie de gerber ses putains de pizzas sur ses chaussettes sales. Je crois que c'est pour cette différence profonde que nous avons changé de chemin lui et moi. Je lui ai dit que pendant qu'il refuserait tout compromis quant au rangement de ses chaussettes, de ses cannettes de bière et de ses vieux morceaux de pizza, moi, je serais en train de donner et de recevoir et que le jour où quelque chose me ferait tomber quelqu'un serait là pour m'aider à me relever la tête haute. Je crois pas qu'il ait tout compris. Tant pis.

Déjà à l'époque j'aurais pas pu concevoir de faire ma vie tout seul. Mais alors maintenant que je sais qu'Aurélie existe, je suis sûr de ne plus pouvoir vivre seul. « Seul » Quel mot désolant. Il résume à lui seul la monotonie d'une vie.

D'un coup, j'ai eu une pensée pour mon Aurélie. Alors là j'ai fait gaffe. La mélancolie n'était pas loin et elle allait me tomber dessus comme la folie sur le monde. J'ai eu bien du mal à me débarrasser de cette idée. Ses boucles blondes, son sourire, ses lèvres et sa peau de pêche et tout l'intérieur qu'elle m'avait révélé dans un bonheur vespéral illuminé d'un rayon de lune irisé de... STOP ! J'ai dit Stop !

Que c'était dur ! Alors j'ai cherché à quoi je pourrais bien penser sans me plonger dans un spleen que je risquerais de regretter. Et là je me suis rappelé ces trois vieux fascistes de merde que j'avais écoutés toute la journée. Une conversation qui aurait d'ailleurs pu tenir en dix minutes. Alors, je me suis mis à détruire un à un leurs arguments abjects dans un discours intérieur.

Le premier point était le travail des petits Français. Il y a bien longtemps chers messieurs que les petits Français (bien que ce mot Français ne veuille absolument rien dire pour moi) ont d'autres ambitions dans la vie que de soulever des cartons toute la journée, ramasser

les détritux municipaux ou nettoyer les traces de chaussures bien cirées sur le carrelage des monuments et autres lieux communs. Il y a bien longtemps que les petits Français ne veulent plus faire les pseudo-basses tâches réductrices de l'ego et pourtant nécessaires. Il y a bien longtemps qu'ils ne veulent plus faire la plonge, nettoyer les tables, passer la serpillière, faire cuire des frites, ou construire des maisons de leurs mains. Les mains qu'ils ne veulent plus avoir calleuses mais douces comme celles d'un poupon sorti de l'antre douillet de sa mère. Et tout ça pour un salaire minimum interprofessionnel de croissance qui comme son nom ne l'indique pas vous permet tout sauf la croissance. Ce qui nous amène directement au montant des allocations familiales. Louées soient la CAF et les cotisations sociales, car à tous ceux qui pensent qu'on peut élever un enfant avec mille euros par mois, je dis d'essayer. Bah oui essayez, renoncez à vos trois milles euros et plus et venez vivre avec les différentes allocations. Vous ne voulez pas. Alors fermez vos gueules bordel de merde ! Oups, je m'emporte. Tant qu'on y est, vous pouvez aussi renoncer à votre maison ou appartement six pièces en centre ville ou à la campagne. Bah oui, venez un peu dans les belles cités des périphéries des villes. Venez dans ce charmant royaume du béton, là où fleurit le chômage et là où éclot l'exclusion. Venez y voir si c'est si facile que ça de profiter du système ! Venez y voir bonnes gens. Mais oui puisque tous ces humains vous prennent vos cotisations, puisque tous ces humains vous prennent vos impôts, renoncez donc à vos privilèges féodaux et testez combien il est facile de vivre avec un SMIC par mois à huit dans un trois pièces entouré de tours de béton où l'herbe ne repousse jamais. Peut-être que vous aussi pour survivre vous entreriez dans le trafic, peut-être que vous aussi vous remettriez les mêmes vêtements que la veille, peut-être que vous aussi alors vous vous feriez cracher à la gueule, peut-être que vous aussi vous vous sentiriez haïs du monde entier. Oh que j'aimerais voir comment vous vous en sortiriez !

Faudrait que je sois célèbre un jour. Si, c'est vrai ! Juste pour crier certaines vérités à la face du monde entier. Des vérités logiques en plus. Pourtant, souvent, quand j'entends par-

ler les gens, j'ai l'impression que ces vérités sont oubliées. Je sais pas comment ils font mais ils les oublient. Ils oublient qu'un homme (une femme) est un humain, un enfant de la planète terre. Ils oublient que la Terre est en partie à l'humain et qu'appartenant à l'humain, qui peut dire à tel homme où il doit planter sa maison ? Qui peut lui dire dans quelle partie du monde il a la permission de vivre ? Je comprends pas qu'on oublie ça. Nous faisons tous partie de la même espèce si je ne m'abuse. La race suprême comme vous dites, celle qui a dominé toutes les autres, sauf les fourmis peut-être, on verra. Alors pourquoi un humain laisse un autre humain mourir de faim ou de froid ? Pourquoi un pays maintient volontairement un autre pays dans la plus grande des misères, celle de la faim et de la soif ? Pourquoi tout ce gâchis ? J'arrive pas à comprendre. Si ce n'était qu'un homme qui se comporte de cette façon on pourrait lui expliquer, lui rappeler qu'il faut respecter la vie pour continuer de vivre. Mais non, la majeure partie des hommes se comporte de cette façon, défendant un bout de terre qui de part sa nature appartient à toutes les races d'animaux (homme compris bien sûr) qui la peuplent. Ou alors qu'on aille jusqu'au bout, bordel. Puisqu'on ne veut pas aider l'Afrique, puisqu'on ne veut pas aider l'Amérique du sud, puisqu'on ne veut pas aider la Russie et une bonne partie de l'Asie. Qu'on aille jusqu'au bout, qu'on élimine ces populations qui gangrènent le monde comme les « étrangers » pillent les allocs. Je suis pour la logique avec soi-même. L'homme n'est à mon avis qu'au niveau primitif de la conscience humaine. Moi je suis pour une prise de conscience universelle, un élan égalitaire pour toutes les zones planétaires et une colonisation de l'espace dans la joie, le bonheur et le respect de la vie.

Y a pas à chier, faut que je devienne célèbre et que je recrache mes raisonnements simplistes à la face du monde. Que je puisse aller boire un demi dans un bar sans me faire agresser par de telles merdes !

Chapitre 14

Les Dingeries De La Vie

Réveil pénible et douloureux. Courbatures et raideurs. Putain ce que c'est dur de marcher. On croirait pas comme ça mais c'est foutrement fatigant la marche. Faut dire que nous autres petits citadins sommes élevés dans la plus grande des fainéantises. Ah la sédentarisation du peuple et ses méfaits, qu'est-ce qu'y aurait pas à dire là-dessus ! On n'en a pas déjà parlé de ça ? Je sais plus. Oui mais bon, c'est vrai que de vivre dans une maison surchauffée pendant l'hiver est bien agréable. C'est vrai que prendre sa voiture pour aller chercher le pain à sept cents mètres de là est tellement plus confortable. Moi le premier d'ailleurs. Je vais vous dire, moins j'en fais mieux je me porte et la télécommande de la télévision est ma meilleure amie. Comment pouvaient bien faire les gens quand elle existait pas ? Obligés de se lever pour changer de chaîne. Le calvaire ! Mais l'effort est pas mauvais non plus j'avoue. J'irai même jusqu'à dire, et là je me surprends, que ça fait du bien. L'oxygénation de mes cellules semblait les vivifier, leur procurer une vitalité dont je me croyais totalement dépourvu. C'est tout juste si je ne voyais pas des torrents sanguins se propulser dans des veines, dans

des rapides écarlates aux éclaboussures ocre. C'était comme si mes potes neuronaux faisaient une fête constante, un orage synaptique. Pas une fête éthylique mais une fête appartenant au domaine du bien-être. Y avait que mes muscles qui se plaignaient. Avec eux j'avais vraiment du mal. Ils arrêtaient pas de me crier leur rage. Mais qu'est-ce qu'ils voulaient que j'y fasse ? J'étais perdu tout seul en plein milieu de la Normandie, j'allais quand même pas appeler un taxi ! Il a fallu ce matin-là que je fasse preuve d'autorité.

Je me suis levé en repensant à mon discours intérieur de la veille. Il m'avait complètement excité. Impossible de m'endormir. J'aurais peut-être mieux fait de me laisser envahir par la mélancolie en fait. On ne le saura jamais. Tant pis. C'est comme ça la vie.

Y a des gens qui, quand ils ont sommeil, s'endorment. Y en a d'autres, ils se couchent avec une idée dans la tête et ils arrivent pas à s'en débarrasser. Ça c'est moi. Il suffit que je me couche en pensant à quelque chose qui m'a énervé dans la journée et c'est parti pour trois heures de circonvolutions spirituelles. Déjà en temps normal c'est lourd, mais alors quand vous avez marché pendant une dizaine d'heures, là ça fait vraiment chier.

Je m'étais endormi bien trop tard et j'avais choisi de faire sonner le téléphone bien trop tôt. Bref, j'étais bien fatigué. Je me suis quand même habillé. Oui oui je ne me lave pas le matin. Y en a qui trouveront ça crade, moi non. Je préfère me laver le soir. Ce qui est à mon humble avis plus logique. Après une journée de dur labeur, il me semble tout à fait inconvenant de se coucher dans un lit aux draps blancs tout propres alors que je suis tout plein de sueur séchée, d'odeurs fortement nauséabondes, de poussières invisibles et de peaux mortes. Beurk ! Le matin, je me contente donc d'une petite toilette. Visage et dents. Vais quand même pas prendre deux douches par jour non ! Quoique avec le prix de la chambre, ils auraient mérité que je laisse couler l'eau chaude toute la nuit. M'enfin, parfois je me dis que je suis trop sympa comme gars.

Ensuite, j'ai ramassé mon sac et j'ai quitté cet hôtel qui pour cinquante euros ne me

proposait même pas un petit déjeuner. Je trouve personnellement que c'est un scandale. Mais bon, on changera tout ça à la prochaine révolution. Pas le temps là. J'avais faim.

Je me suis donc rendu au café le plus proche pour y prendre ma dose de caféine matinale. Je ne suis pas retourné dans le même que la veille. J'avais pas envie de retomber sur mes trois nouveaux ennemis. J'ai trouvé un bar-tabac un peu plus loin. C'est fou le nombre de débits de boisson qu'y a dans notre beau pays. Et après on ose nous dire que boire c'est pas bon pour la santé. Je suis rentré et j'ai commandé un café, accoudé au bar. Je voulais pas trop rester, j'en avais marre d'écouter des conneries de facho.

Autour de moi, y avait déjà deux vieux entamant le premier ballon de rouge. Waouh ! Ça c'est hardcore ! Le rouge au petit matin faut être un homme pour l'avaler, ou juste alcoolique remarquez. Je me suis pas appesanti sur leur propos. J'ai consciemment fermé mes oreilles, me concentrant avec intensité sur ma tasse. Je l'ai vidée en cinq minutes top chrono en l'accompagnant d'une bonne cigarette. J'étais fin prêt pour la Grande Marche.

J'ai demandé au barman dans quelle direction se trouvait le nord. Il a commencé par me regarder avec des yeux ahuris, puis m'a finalement indiqué la route à suivre. Je l'ai remercié.

J'ai bien vu les deux vieux me parler. J'ai bien vu leur bouche articuler des mots à mon attention, malheureusement je n'ai rien entendu. Je leur avais définitivement fermé mes oreilles. Je suis sans doute passé à côté de jolis sarcasmes. Tant pis.

Les gens dans les bars sont bien seuls à mon avis. Même quand ils sont plusieurs, ils sont seuls.

Vous vous demandez comment je fais pour fermer mes oreilles ; c'est mon secret. Mais laissez-moi vous dire que cette merveilleuse capacité n'est rien à côté de celles d'un pilier de bar. Un pilier de bar peut selon son bon vouloir, fermer, ouvrir, orienter, l'une ou l'autre dans telle direction. Ainsi il en garde une pour le collègue qui lui parle et oriente la

seconde vers une autre conversation dans laquelle il ne manque pas d'intervenir, un peu comme les gens « normaux » dans leur dîner de famille où tout le monde s'aime par devant et s'encule par derrière. Logique absurde...

Hum... Pour rester dans le sujet et ne point m'égarer sur le côté du chemin, je tiens à vous assurer qu'un pilier de bar développe au fil du temps passé accoudé au zinc d'incroyables capacités de perception. Malheureusement tout ça est bien triste car l'usage qu'il en fait est inutile. Il passe souvent une bonne partie de la journée, si ce n'est toute la journée, à siroter tranquillement un demi ou un ballon, perdu dans sa solitude, encore elle. Un profane pourrait trouver dans le pilier de bar un homme, une personne excellente voire un modèle.

J'avais un copain dans le temps avec qui je faisais des petites virées éthyliques. Ça nous arrivait souvent de sécher des cours pour aller boire des demis. Mon pote était au bord de l'admiration devant ces gars qui se pintaient toute la journée. Il admirait le milieu. Les parties de 421 le fascinaient. Moi j'avais mal aux jambes. C'était un calvaire pour moi de rester debout. Le plaisir de boire un demi s'évanouissait dans les maux languissants des jambes lourdes, et voir les chaises vides qui me narguaient à deux mètres de là me plongeait dans une profonde désolation. Mais mon pote, lui, était fasciné par ce milieu. Il avait beau avoir trente ans de moins que la moyenne d'âge générale, il s'y trouvait comme chez lui. Cette apparente compréhension réciproque entre les piliers de bars, de se retrouver entre déçus de la vie, entre sans espoir, lui semblait être une joyeuse confrérie sociale. Un sale boulot, pas assez de tunes, des crédits pour la vie, une femme enlaidie par les problèmes et donc imbaisable, les yeux de leurs enfants où brille le mépris, et ce putain d'Etat qui les laisse mariner dans leur merde. Je crois que c'est à ça qu'on peut résumer la vie des piliers de bar. Ils se regroupent non pas pour s'entraider mais pour se sentir moins seuls, et surtout pour se complaire dans leur misère. Je ne suis pas le seul à être dans la merde, ça fait du bien de le savoir. Pourtant je crois qu'y a

pas plus seuls. Le courage les a depuis longtemps abandonnés, noyés dans un verre devenu sourd à leurs plaintes incessantes. Ils se complaisent dans leurs malheurs et il ne leur viendrait plus à l'idée de faire quelque chose pour s'en sortir. C'est qu'il faudrait faire un effort. J'ai laissé mon copain dans ce milieu. Y avait rien à faire pour lui. Il était en adoration devant ces gens qu'il prenait pour des rebelles et qui n'étaient en fait que des hommes trop lâches pour combattre. Je l'ai laissé le jour où j'ai compris qu'il n'y aurait aucune évolution possible pour lui. C'était triste. Mais on ne peut raisonnablement pas passer sa vie dans un bar à l'âge de dix-sept ans. Pour ma part j'avais d'autres projets dans la vie que de passer mes journées à écouter des blagues scabreuses et des blagues fachos. Il fallait que je devienne l'un d'Eux

Je suis sorti du bar et j'ai repris la direction du nord avec un petit goût d'amertume dans la bouche. Non pas d'amertume, je crois que c'était plutôt de la mélancolie. Vingt minutes plus tard, cette ville de province disparaissait derrière moi et je retrouvais enfin mes champs. Des champs de plus en plus emprisonnés derrière des rideaux de fils barbelés.

Encore une histoire de propriété. « Je suis ce que je possède ». Voilà un dicton bien humain. Ils encagent la terre derrière des fils de fer. Ils doivent avoir peur qu'elle s'en aille. Ou peut-être qu'ils ont peur que quelqu'un vienne avec une brouette pour leur en piquer un peu. Parfois je crois rêver, ou cauchemarder plutôt.

Comment les hommes en sont-ils arrivés là ? Souvent je vois des trucs qui me seraient jamais venus à l'idée. Mettre une barrière pour empêcher les vaches de se faire écraser par un trente-huit tonnes je comprends encore, mais pour un champ de salades ou un champ vide qu'a pas vu de vache ni de salade depuis trois siècles... Franchement ça me laisse pan-tois. Je comprends pas comment on peut s'approprier quelque chose qui de par sa nature est à tout le monde. Et quand je dis tout le monde c'est tout le monde. C'est vraiment étrange cet instinct de propriété, ce besoin de posséder. « C'est à moi ». Je comprends pas...

Y a vraiment des bases à rappeler. Va vraiment falloir que je fasse quelque chose

pour ma célébrité. Je crois qu'il va falloir que j'y travaille sérieusement. Faut vraiment que je devienne l'un d'Eux. C'est pas que je me plaise pas avec Vous, mais franchement faut bien que quelqu'un se dévoue pour changer le monde, non ?

Chapitre 15

Libérez-Nous !

Les paysages se suivaient et se ressemblaient. Routes de campagnes parsemées de nids de canard, champs de diverses couleurs, vaches auréolées de taches noires. Tiens en parlant de vaches ! La Normande ! Ça c'est de la vache, de la vraie vache. Moi j'aime pas les vaches sans taches. Franchement, une vache sans taches c'est pas une vraie vache, non ?

De temps en temps j'apercevais une ferme et ça me mettait comme un coup de spleen dans le cœur.

*« — Et de longs corbillards, sans tambour ni musique,
Défilent lentement dans mon âme. l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir ».*

Ô Mon Aurélie, chaque ferme que je vois est comme un couteau planté dans le cœur

de mon souvenir.

C'est peut-être pas aussi fort que ce que dit Charles mais bon ça a le mérite d'être dit et de vouloir dire ce que je ressens.

Je pensais à elle presque en permanence. Il fallait s'y résoudre, j'avais le cœur amoureux. Encore... Oui sauf que cette fois, ça avait l'air d'être réciproque ! Ce qui n'est pas rien pour moi, l'habitué des amours à sens unique. Alors le nord face à tout ça ? L'Ultime Quête, hum c'est tout, pas grand-chose à dire.

Honnêtement, je sais pas d'où m'est venue cette idée d'aller dans le nord mais quand une idée me tient, elle me tient vraiment. Et non je ne lâcherai pas le morceau ! Je ne ferai pas demi-tour sous prétexte que le plus grand des Amours m'attend dans le sud. Ce coup-ci je tenais vraiment à rencontrer Dame Réussite, rien que pour voir si elle était plus sympa que Dame Echech.

Je dois dire qu'au début de l'aventure je n'avais pas de but précis. C'est que c'est vaste le nord. J'aurais aussi bien pu aller en Ecosse que continuer jusqu'en Afrique du sud. Bah oui, c'est ce qu'est bien avec la Terre, depuis qu'ils ont eu la bonne idée de la trouver ronde, on peut en faire le tour tout en continuant de suivre le nord. Ce serait pas un petit paradoxe là que je suis en train de faire. Suivre le nord et se retrouver au sud. Au sud d'où ? De nulle part ?

Je dérape encore. Désolé.

Cinq heures que je marchais aussi faut dire. M'enfin, au moins maintenant j'ai tout compris à la marche. Qui veut aller loin ménage ses Cat. J'en ai fait ma devise personnelle. Il faut également penser à surveiller son rythme. Et surtout, une fois qu'on en a attrapé un de rythme, faut plus le lâcher. Puis on a tout le temps hein, alors vous inquiétez pas si ce rythme est lent, il vous emmènera toujours plus loin qu'un pas rapide mais saccadé. En fait, quand on marche le temps n'a plus d'importance, seul compte le pas suivant. Et je peux vous dire que

ça change de ne plus être pressé par le temps. J'ai même plus besoin de regarder ma montre. Avant je faisais que ça.

Vite tu vas être en retard en cours. Putain enfin la fin du cours. Enfin l'heure du repas. Vite le film va bientôt commencer. Putain dix minutes de pub au milieu. Vite le bus va passer. Vite le train. Vite les pâtes vont déborder. Vite mes potes m'attendent. Vite le magasin va fermer. Vite. Vite. « Je suis en retard il est déjà trop tard je n'ai pas le temps de dire au revoir il est déjà moins le quart je suis en retard en retard en retard ».

Oh que ça fait du bien de pas se sentir oppressé par ces secondes et ces minutes et le siècle qu'il me faudrait pour énumérer tous les mots servant à quantifier le temps. Une des grandes passions de l'homme le temps, dois-je dire entre parenthèses. Faut bien s'occuper non ? Pour ma part, ça me faisait sacrément du bien de l'oublier un peu. J'avais l'impression d'être un peu libre. Un peu beaucoup. Je faisais ce que je voulais. Ou presque... Comme un oiseau sans ailes... C'est vrai, faut pas exagérer non plus, j'avais toujours les chaînes que vous m'avez soudées dans l'âme et le cœur. Vous voyez pas de quoi je veux parler ? Réfléchissez donc un peu ! Je vais pas tout faire pour vous, moi je compte mes pas !

Sinon, c'est vrai que ce n'est pas évident à définir la notion de liberté en fait. Rassurez-vous, je ne vais pas en parler de cette notion. J'ai pas envie de me ridiculiser dans des considérations philosophiques de vingt-quatrième zone. Non, je dirais juste que j'avais le sentiment d'être libre, de faire ce que je voulais, d'aller où je voulais et surtout quand je le voulais. Alors ce n'était peut-être qu'un sentiment mais c'était déjà pas si mal. Quand on pense aux millions de gens emprisonnés entre plein de murs et aux millions d'autres enfermés dans leur esprit, je peux m'estimer content de juste le sentir. Non ?

Si je crois. Je crois aussi que beaucoup d'hommes ont peur de l'acquérir cette liberté. C'est vrai, c'est pas facile de se retrouver face à soi-même en se disant : « Tiens qu'est-ce que je vais faire ces trois prochains jours ? » Vous ne me croyez pas hein ?

Visualisez-vous donc un peu. C'était quand la dernière fois que vous avez décidé de faire quelque chose par vous même ? Et faites bien attention. Il ne faut pas confondre le fait de réparer la machine à laver avec un choix délibéré. Et la destination de vos vacances non plus puisqu'elle, elle découle de la profession que vous exercez, de l'argent que vous y gagnez et de la fatigue qu'elle vous procure. Non, moi je vous parle d'un choix délibéré, un choix venu du fin fond de votre esprit. Quelque chose que vous n'auriez jamais osé faire tant la prise de risque aurait pu vous plonger dans une situation désagréable. Je vous parle pas d'acheter un cabriolet ou une maisonnette. Je vous parle de cette décision qui vous a retourné le ventre. Celle qui vous a fait tourner la tête et battre le cœur à vingt mille battements la seconde. Celle qui vous a tout chamboulé parce que non conforme à la bonne façon de penser. Alors c'était quand la dernière fois que vous vous êtes comportés en homme libre ? C'était quand la dernière fois que vous vous êtes allongés dans un champ ? C'était quand la dernière fois que vous vous êtes assis au bord d'un trottoir tellement vous étiez fatigués ? C'était quand la dernière fois que vous avez fait l'amour à votre femme dans les bois ? C'était quand la dernière fois que vous avez décidé de partir en vacances à l'autre bout du monde du jour au lendemain ? C'était quand la dernière fois que vous vous êtes couchés à cinq heures du matin juste pour le plaisir d'observer la nuit ? C'était quand la dernière fois que vous avez jeté une bouteille à la mer en imaginant tout le chemin qu'elle pourrait faire ? C'était quand la dernière fois que vous n'êtes pas allés travailler pour faire un poker avec vos potes ? C'était quand la dernière fois que vous avez vraiment fait un truc bête et futile ? C'était quand tout ça ?

Il n'y a que les ados pour se comporter de cette manière si puérile. Les ados, insouciants, inconscients, un peu rebelles, un peu stupides, mais toujours immatures. Moi je kiffe !

Ou alors, les ados seraient les derniers hommes libres de cette planète, leur insouciance et inconscience ajoutées à leur sentiment d'immortalité leur donnant tout pouvoir de refuser le conformisme, le pouvoir de dépasser les limites, ou de ne pas les concevoir. Les

derniers hommes libres.

Tiens, faudrait que je l'écrive ça. Ça sonne bien à l'oreille.

Oui donc les ados en derniers hommes libres. Les derniers rebelles. Il me le semble en tout cas. Oui, puisque l'immaturation est l'une des rares qualités qui vous préserve de la gueule morte que vous tirez chaque jour en prenant le métro. Bande d'aigris ! Je vous ai démasqués ! Vous n'êtes que des jaloux ! Vous enviez cette jeunesse immature qui se permet de rire alors que vous-même pleurez sur tout et n'importe quoi ! Parce que ce sont les seuls à continuer de croire en leurs rêves les plus fous. Parce que ce sont les seuls à continuer de croire qu'ils changeront le monde. Parce que ce sont les seuls qui n'acceptent pas de compromis avec les pouvoirs. Ah que vous aimeriez retrouver vos vingt ans et tous vos espoirs ! Hein ? Allez dites-le moi ! Y a que vous et moi.

Et bien je vais vous donner le secret de l'éternelle jeunesse. Bah oui je suis sympa quand même. Je suis pas juste là pour me foutre de votre gueule endormie attendant La Grande Faucheuse. C'est pas un secret remarquez, beaucoup de personnes l'ont trouvée cette façon de vivre dans le bonheur. Allez approchez-vous et écoutez-moi.

Il suffit de faire ce que vous avez envie de faire. Ni plus ni moins. Rien ne vous en empêche sauf la peur. Et comme la peur tue l'esprit jeune padawan, vous vous endormez sous la pile de vos factures. Alors écoutez-moi. Mettez un doigt bien profond à Télécom, enculez encore plus loin EDF, pissiez sur votre assurance maison, sur votre assurance voiture, sur votre assurance vie, sur votre assurance chômage, sur votre assurance vieillesse et sur votre assurance paralysie, et coulez un énorme bronze sur vos relevés de banque et en particulier sur la ligne agios, sur la ligne frais d'opposition, sur la ligne frais de dossier, sur la ligne frais de recherche Banque de France, sur la ligne frais divers et sur toutes les lignes où figure le mot « commission ». Les banquiers sont des voleurs, vous le savez et je le sais alors crions-le ensemble. **LES BANQUIERS SONT DES VOLEURS !!!!!!!**

Voilà, si vous voyez autre chose vous privez pas pour en rajouter. Après si vous avez envie d'élever des moutons dans le Larzac, allez-y. Si vous avez envie d'aider les petits Africains, allez-y. Si vous voulez traverser l'Atlantique avec des palmes aux mains, allez-y. Si vous avez envie de vivre heureux, faites-le et arrêtez de vous plaindre bordel. Vous avez le choix de votre vie si vous le décidez. Faut juste arrêter de flipper parce que cela va être difficile. Faut se lancer et arrêter de s'encroûter devant la télé. Allez un peu de courage mes amis !

— Excuse-moi t'aurais pas une clope, s'il te plaît.

— Hein quoi !

— T'aurais pas une clope, répéta-t-il.

— Si bien sûr. Des roulées.

Chapitre 16

Pourquoi ?

Je savais pas d'où il était sorti celui-là mais il était bel et bien là devant moi à me taxer une clope. Il m'avait surpris et avait dû me prendre pour un ahuri. Je devais avoir la tête de quelqu'un qui sait plus où il est. Enfin, ma tête habituelle de quand je suis perdu au fond de mon esprit et occupé à changer le monde.

Lui, il avait l'air d'un voyageur, un globe-trotter, un fou de Kerouac. Sac à dos, toile de tente, duvet, chaussures de marche à fond la forme, pantalon de toile et bras nus. La peau du baroudeur. C'est grave comme la vie au grand air vous modèle un corps. Des rougeurs, le teint halé, la peau tannée, un peu comme du cuir. Ce qui fait que je lui ai donné plus que son âge. Enfin, sûrement car je l'ai jamais su son âge...

— Je m'appelle Christophe, se présenta-t-il.

— Moi aussi euh non pas moi. Je m'appelle Stéphane.

— Tu sais plus comment tu t'appelles ? me demanda-t-il en souriant légèrement en coin.

— Sissi mais j'ai rencontré un Christophe y a pas longtemps et tu me l'as évoqué c'est tout.

— Un gars bien sans doute.

— Mouais c'était un gars bien.

— Tu vas où ? me demanda-t-il en regardant le ciel.

— Dans le nord.

— Et il s'arrête où ton nord ?

— À la mer je pense, répondis-je bêtement au lieu de chercher une réponse un peu plus spirituelle.

— Moi je vais derrière la mer, je remonte jusqu'en Ecosse. On peut faire un bout de chemin ensemble si tu veux ?

Je dois dire que j'étais pas très chaud. Supposez que ce gars soit le dernier des abrutis. Il allait me gêner mon voyage. D'un autre côté ça pouvait être un gars bien aussi. Comment savoir ? Encore une décision à prendre... Fatigant les décisions...

— Bah ouais, ça peut être sympa d'avoir de la compagnie, répondis-je d'un ton clairement explicite, tellement explicite que même un sourd aurait compris ce que je sous-entendais ; quoi c'est pas drôle ? Faites pas chier ! Si vous croyez que les blagues salaces que vous racontez en famille sont plus drôles...

— Oui je vois ce que tu veux dire, me répondit-il. Ta réponse m'évoque une situation que j'ai hélas bien vécue et dont j'ai eu le plus grand mal à m'extraire. T'inquiète si on se saoule, on se sépare.

— Ok, approuvai-je soulagé d'être compris.

Et d'un geste, il m'invita à reprendre la route. On marchait en rythme l'un à côté de l'autre sur une petite route de campagne. Le soleil commençait déjà à disparaître derrière l'horizon. Je n'avais pas vu qu'il était aussi tard. Je ne savais même pas où j'étais.

— J'avais pas vu qu'il était aussi tard, dis-je.

— Ouais, va falloir trouver un coin où se poser. Là-bas tiens, dit-il en me désignant la direction d'un bosquet d'arbres au milieu d'un champ.

— Allons voir, acceptai-je.

Nous marchions en silence. La marche est un effort physique constant et dont les non pratiquants ont du mal à soupçonner l'énergie nécessaire. En fait lors d'une vraie marche, il est presque impossible de tenir une discussion. C'est une perte d'énergie considérable que de discuter. On y perd son rythme et son souffle. Le rythme que je vous ai déjà dit ! Vraiment on marche mieux en silence.

Nous avons fait le tour du bosquet et trouvé un petit coin bien tranquille de chez tranquille.

— Qu'est-ce que t'en dis ? me demanda mon nouveau compagnon.

— Ça me semble parfait, approuvai-je encore ; j'aimais bien approuver en ce moment.

— Allez on s'installe, décida-t-il.

Il se débarrassa de son sac à dos dans un soupir de soulagement, puis, sans rien dire, il disparut dans le bosquet.

Je le trouvais un peu bizarre oui j'ai dit bizarre. Il ne parlait pas beaucoup de lui et me posait surtout beaucoup trop de questions à mon goût. Remarquez, je ne faisais que répondre à ses questions aussi. Je n'en cherchais pas plus. C'est que j'ai toujours l'impression d'être indiscret quand je pose une question sur la vie de quelqu'un. Je préfère quand les gens me racontent spontanément leur histoire. C'est vrai, c'est normal quoi. Y en a qu'endossent le rôle d'inquisiteur à tout bout de champ. Ils ne savent pas que les gens en disent beaucoup plus quand on ne les harcèle pas. M'enfin, en général...

L'endroit était bien sinon. On s'était posés à l'abri des regards de la route. On sait

jamais des fois que le propriétaire du champ fasse une ronde nocturne pour surveiller que personne ne le lui vole.

Le sol à l'orée du bosquet était recouvert d'herbes folles qu'il fallut aplatir. Cela nous faisait un léger matelas supplémentaire et ce n'était pas de trop. Oui, il faut préciser aux gens que dans la nature les choses sont rarement toutes plates, toutes rondes ou toutes carrées. Le sol par exemple n'est pas vraiment plat. Il est plutôt du genre creux bosse, bosse creux. Pas l'idéal pour dormir. C'est pour cette raison précise que je louais les herbes folles et leur moelleux inespéré.

Puis Christophe est revenu les bras chargés de bois.

— Voilà qui va nous être utile.

Il le déposa sur le sol et repartit à l'intérieur du bosquet sans expliquer quoi que ce soit ni même m'inviter à l'aider. Il était vraiment bizarre oui j'ai dit bizarre. J'espérais qu'il n'allait pas me faire des misères pendant la nuit. J'espérais qu'il n'allait pas se révéler être Le tueur en série en liberté en France. Je crois sérieusement que trop de films américains peuvent nuire à la santé mentale. Même pas peur ! Certes, il avait l'air plus fort que moi. Il devait l'être d'ailleurs. Ça muscle pas mal de marcher, croyez-moi sur parole. Mais moi j'étais armé. Et oui les amis, je ne sors jamais sans mon marteau. C'est un outil qui peut se révéler très dangereux si on sait le manier. Et moi je sais le manier. Un petit coup par-ci, un petit coup par-là et on se retrouve vite en train d'affronter un pantin désarticulé ne sachant plus sur quel pied chanter pour rester debout.

— Voilà de quoi alimenter notre feu, expliqua-t-il enfin en sortant de nouveau du bosquet les bras chargés de bois.

Et il déposa un gros tas de grosses branches mortes en vrac sur le sol. Il les disposa ensuite d'une façon qui me paraissait tout à fait aléatoire mais qui devait être tout à fait scientifique car le feu démarra du premier coup.

— Et voilà, me dit-il, on va le laisser s’endormir puis on le ravivera dès que ça commencera à se rafraîchir.

— On dirait que tu as fait ça toute ta vie, constatai-je.

— Bah ça fait pas mal de temps que je tourne. Je t’apprendrai si tu veux.

— Ouais, ça pourrait m’être utile quand je rentrerai chez moi.

— Parce que tu as un chez toi ? me demanda-t-il surpris.

— Bah oui avec une maman et un papa et tout ce qui va avec, lui répondis-je l’air sûrement très bête.

— Non je dis ça c’est parce que l’on croise rarement des gens avec une maison sur la route. Y a pas beaucoup de monde prêt à renoncer à un bon feu de cheminée et à une table avec des vraies chaises.

— Et c’est tant mieux pour toi non ? lui demandai-je.

— Oui, avec un air de plus en plus surpris, c’est très bien pour moi. Il manquerait plus que des centaines de personnes à pied sur les routes. Je serais obligé de m’acheter une maison pour rester marginal, dit-il en explosant de rire. Mais dis-moi, t’aurais pas fait des études toi ?

— Je suis lycéen.

— Ah ça aussi c’est rare d’en croiser. Ils sont tellement choyés les petits lycéens que ça leur viendrait pas à l’esprit de faire dix kilomètres de marche. Et c’est quoi ton but alors dans le nord ?

— C’est juste pour parler avec moi-même. Me retrouver face à la vraie vie et face à mon esprit. Savoir ce dont je suis capable et ce que je vais faire de ma vie. Où j’étais on m’étouffait alors que là-bas tout est neuf et tout est sauvage. Ce genre de conneries je crois.

— Non je crois pas. Tu sais que dans des temps bien lointains et moins lointains d’ailleurs, chaque apprenti-homme devait faire une sorte de voyage initiatique tout seul dans

la nature, m'appuya-t-il. Il n'y a que s'il revenait qu'il pouvait être accepté comme homme de la tribu. Chaque homme étant passé par ce chemin, tous les membres savaient de quoi il serait capable et quelle place il tiendrait. Une sorte de rite initiatique visant à l'intégration pour parler avec des mots modernes. C'est que la nature ne fait pas de compromis. Si tu ne t'acceptes pas tel que tu es dans ton ensemble ou tel que tu dois être c'est-à-dire des trucs comme fort, courageux, calme et réfléchi, tu ne peux l'affronter. C'est une base qui leur servait de repère. La nature était la Terre Mère, la fondatrice de toute vie. Les hommes la respectaient et s'en servaient pour vivre heureux. Je sais pas si on peut relier les faits qu'aujourd'hui les hommes ne la respectent plus et qu'ils soient de plus en plus malheureux mais ça donne à réfléchir.

— Waouh ! T'as appris tout ça sur la route ?

— Je lis beaucoup, le soir près du feu, sous les étoiles ou dans ma tente. Je lis et réfléchis pour comprendre pourquoi j'en suis là. Pourquoi Nous sommes là.

Chapitre 17

Bonne Nuit Les Petits

J'étais en présence d'un spécimen rare. Des hommes y en a de toutes sortes et de toutes catégories qui se multiplient et se regroupent à l'infini. Parfois, il arrive qu'on rencontre un éléphant rare. Quelqu'un à part. Quelqu'un qu'est vraiment pas en concordance avec le monde dans lequel il vit. Je crois que Christophe en faisait partie. Cela ne voulait pas dire que c'était un gars bien, juste que c'était un gars différent. De toute façon, qui oserait prononcer un verdict sur les qualités d'hommes de Christophe en en connaissant si peu ? Vous ? Oui bien sûr. Moi aussi ? Possible. Nous sommes tous bien prompts à juger notre prochain hein !

— Et toi tu as une attache quelque part ou ailleurs ? finis-je par demander voyant qu'il ne lâchait rien sur sa vie.

— Moi oui. J'ai un pied-à-terre dans le milieu de la France, chez mon père en fait. C'est un homme très aisé comme on dit aujourd'hui.

— Tu y vas souvent ?

— Non, j'évite le plus possible. Lui et moi on n'est pas vraiment les meilleurs amis du monde. Je suis le reflet vivant de son échec familial si tu vois ce que je veux dire.

— Je crois que je vois. Il aurait voulu que tu sois médecin, ingénieur ou quelque chose de grand.

— Pas quelque chose de grand car je suis un grand voyageur, me contredit-il gentiment avec un clin d'oeil. Non ce qu'il attendait de moi c'était que j'obtienne du pouvoir et beaucoup d'argent. Plus d'argent que n'en gagnera jamais un petit médecin. Enfin j'ai pas vraiment répondu à ses espoirs pour être bref.

— Et tu vis de quoi ? Il te verse une sorte de rente ? demandai-je

— Non ça ne risque pas, explosa-t-il de rire. Il ne respecte que le travail et pour lui je suis le plus grand des fainéants. Tu vois que je suis encore quelque chose de grand, me dit-il en souriant. Non, je vis du RMI, bénédiction des élites françaises. Un revenu minimum d'insertion qui me permet de ne surtout pas m'insérer. Louée soit l'hypocrisie des dirigeants de notre bel état.

— Et ça te suffit pour vivre ? demandai-je dubitatif.

— Non, c'est clair. Parfois et même souvent, quand y a vraiment plus moyen, je fais une petite mission d'intérim ou un petit boulot dans un coin du monde pour quelqu'un qu'en a besoin contre logement ou nourriture. Les gens sont généralement réceptifs. Le plus dur c'est l'hiver, là, crois-moi, vaut mieux se trouver dans le sud.

— C'est clair.

« C'est clair » C'est la phrase qui tue je trouve. Ça veut dire qu'on est d'accord mais qu'on sait plus quoi dire. Y a des jeunes qu'ont des idées tellement peu développées qu'ils passent leurs temps à dire « c'est clair » ou « terrible » ou un autre mot dans le même genre, suivant la mode.

Curieusement la discussion ne s'enchaîna pas. C'est bizarre oui j'ai dit bizarre. Et comme je suis pas le gars le plus loquace du monde, on est restés là les yeux perdus dans le feu. Puis le temps passant avec logique, le bois s'est consumé et le feu s'est mis au repos. Il

faisait frais mais pas froid alors on l'a pas ravivé.

C'est dingue ce que c'est beau un feu ! Toutes ces couleurs qui dansent sur un rythme qu'elles seules perçoivent. Ça me donnerait presque des frissons. J'aurais bien fait pyromane comme métier si je n'avais pas eu la peur de me faire attraper juste parce que je resterais hypnotisé à regarder mon feu brûler.

— Bon bah je vais me coucher moi, ai-je dis. Je suis plutôt fatigué.

— Ouais je comprends, me répondit-il. Ça fait cet effet-là la marche les premières semaines. Les courbatures sont terribles.

— Je te le fais pas dire. Bonne nuit M'sieur.

J'ai déroulé mon sac de couchage et je me suis glissé dedans, la tête reposant sur mon sac de voyage recouvert d'un t-shirt. Alors là, franchement, j'étais bien. C'était vraiment le pied.

D'abord, y avait les braises du feu qui dégageaient un souffle tiède et qui se mélangeaient à un petit vent frais. Ensuite, y avait ce petit matelas herbeux ni trop tendre ni trop dur. Puis, pour couronner le tout, la voûte céleste. Là, j'avais le droit à quelques milliards d'étoiles qui scintillaient rien que pour moi. C'est que des étoiles y en a plus des masses en banlieue. C'est comme si elles étaient effrayées par nos lumières et autres néons, préférant ne briller que pour les autres, ceux qui y croyaient encore en leurs étoiles. En banlieue, ils les ont tuées les étoiles, et nos espoirs avec. Enfin, ici, y en avait des milliards que je vous dis. Du coup, j'y recroyais presque moi en mon étoile. L'espace d'une demi-seconde, j'en ai même aperçu une qui filait à travers la nuit. J'ai fait un vœu mais je vous le dirai pas sinon il se réalisera pas, bande de petits malins.

Après ça je crois bien que je me suis endormi comme une marmotte. Et là je crois bien que ça a été la plus belle nuit de toute ma vie car quand j'ai ouvert les yeux il faisait jour ; les oiseaux gazouillaient en paix avec eux-mêmes ; le ciel était bleu comme une mer des

Caraïbes et une légère odeur de café embaumait l'air de cette odeur, comment dire, hum, de cette odeur réveillante de café. Et le pire dans tout ça, ce qui était vraiment top, c'est que je me sentais reposé. Oui vous avez bien compris, reposé. C'est à dire la tête bien réveillée et pas dans le cul comme à son habitude ; les membres même pas endoloris, rien que du bien-être. S'il faut en arriver là pour passer une bonne nuit de sommeil et bah moi je vous dis je passe ma vie ici dans ce champ. Mais je crois pas que ça sera possible, le propriétaire va croire que je le lui vole. Mais que c'était bon quand même.

— Salut.

— Alors bien dormi, me demanda Christophe qui dégustait un café dans une tasse métallique.

— Parfaitement bien dormi, répondis-je en me levant et m'étirant comme le gros matou au ventre alourdi de mes voisins.

Puis, comme tous les hommes partout dans le monde à leur réveil, je suis allé vider Popol. Si ça c'est pas la preuve de l'universalité de l'espèce je me demande bien ce que c'est ! C'est bizarre oui j'ai dit bizarre. Dans les films, les livres et toutes les histoires, jamais on vous montre ou dit que le héros va pisser en se réveillant, enfin presque jamais. Oui parce que ça arrive parfois dans les mauvais films français, vous savez ceux qu'on appelle films d'auteur, ceux devant lesquels on se fait encore plus chier que dans la vraie vie qu'ils sont censés raconter. Et bah moi je vous le dis, tout le monde va pisser un coup en se réveillant, même Tom Cruise dans Mission Impossible ou Sharon Stone ou Demi Moore. Ils vous le montrent pas parce que ça gâcherait la part du rêve et ça je peux le concevoir, mais moi je vous le dis, tout le monde y passe et tout le monde le fait ce pipi bien jaune qu'a bien fermenté toute la nuit avec cette putain d'odeur ammoniacquée. Enfin bon passons, ça devient scato et j'aime pas ça. I'm not a scatman.

En revenant de mon escapade forestière – oui j'aime la discrétion quand je répands

une part de moi-même dans la nature – Christophe m’a proposé un café que j’ai accepté avec grand plaisir.

— Mmm, il est excellent ton café dis-moi, l’ai-je complimenté.

— Merci, le café est tout un art en fait.

Ce gars-là avait plein de choses à m’apprendre et moi rien à lui donner en échange ce qui fait qu’y avait comme un truc qui passait pas. Y avait comme une sorte de malaise, la conversation se lançait pas, y avait que le silence pesant de deux personnes qu’arrivent pas à se parler. Tant pis.

On a rangé nos affaires. On a jeté de la terre sur le feu et bien fait attention qu’il soit éteint ; ça aurait été dommage de foutre le feu à toute la Normandie quand même. Puis on a rejoint la route.

La marche se faisait en silence à un rythme régulier. Bien que, et comme je l’ai expliqué plus tôt, le silence soit nécessaire à la marche, je dois dire que celui-ci était plutôt pesant. Et on a marché quatre heures comme ça, sans rien dire, même pas un mot. Puis on s’est arrêtés pour la pause déjeuner.

— Tu vas faire quoi de ta vie ? me demanda-t-il en préparant son sandwich.

— Moi ? Bah je vais devenir célèbre et reconnu, répondis-je.

— Oula tu veux être une star du show-business.

— Bah je sais pas trop encore. Ce que je veux c’est changer ce putain de monde, et ce n’est qu’en passant dans les médias qu’on peut se faire entendre aujourd’hui.

— Toi tu veux changer le monde, dit-il en se retenant d’exploser de rire.

— Oui, et j’ai plein d’idées, continuai-je tout aussi sérieux. Ça peut pas continuer comme ça. Le monde part en couille et personne ne veut s’impliquer.

— Et dans quel domaine tu veux devenir célèbre ?

— Bah, je sais pas encore. J’ai aucun don particulier. Je sais juste qu’il faut que je le

sois.

— Je te souhaite bien du courage alors, me répondit-il toujours un petit sourire sur le coin des lèvres.

— Merci.

Et la discussion fut close. On a repris notre repas en silence. Puis on a aussi repris notre marche tout aussi silencieuse.

Peu de temps après, à la première bifurcation venue, Christophe s'arrêta.

— Bon c'est ici que nos chemins vont se séparer.

— Ah bon bah d'accord, répondis-je.

— Je te salue et te souhaite bon courage, dit-il en me serrant la main et en reprenant déjà sa marche sans plus d'explications. Remarquez pourquoi devrait-il y avoir toujours plus d'explications ?

Bizarre oui j'ai dit bizarre ce gars-là. J'ai l'impression de pas lui avoir plu. Je sais pas pourquoi mais bon, c'est ainsi. Tant pis.

Chapitre 18

Bananas Et Tequilas

Bon bah c'était bien dommage qu'il me quitte celui-là. L'avait l'air plutôt sympa puis l'avait l'air de connaître plein de trucs utiles. J'aurais bien aimé apprendre à faire un feu correctement moi. Enfin bon, on va pas s'étendre là-dessus. Je crois que quand y a pas d'échanges dans une relation, c'est pas la peine. Et moi du haut de mes trois jours de route, j'avais pas grand-chose à lui apporter.

J'ai continué de marcher droit sur le nord, tout seul comme un grand. Je n'en étais plus très loin, je commençais à sentir l'air iodé. Encore un ou deux jours et je toucherais enfin mon but. Ça ferait du bien pour une fois de réussir quelque chose. C'est que l'échec ça va cinq minutes après on se lasse.

Et moi l'échec, je suis un pro. S'il y avait un concours de celui qui foire le plus de trucs en un jour, une semaine, un mois, je serais sûr de l'emporter. Je me vois déjà porter la coupe en plastique argenté avec inscrit sur un autocollant : « Au plus foireux ». En même temps, c'est rassurant d'être le meilleur quelque part. Puis ce qu'il y a de bien dans l'échec,

c'est que vous trouvez toujours une personne bien attentionnée pour vous faire remarquer que vous êtes un gros nul. Moi j'aime bien ces personnes si sûres d'elles-mêmes qu'elles peuvent se permettre de rabaisser les autres. Vous savez bien, ces personnes qui sont toujours là pour vous dire qu'elles font mieux que vous. Mmm quel délice que de se faire rabaisser jour après jour ! Ça en devient presque drôle. Puis faut dire qu'à force de se faire diminuer, y a cette petite idée pernicieuse qui vient s'installer dans votre tête. « Je suis maladroit », « Je suis bon à rien », « Je suis incapable », ces petites idées qu'on vous ressasse jour après jour. Il est bien normal de finir par le croire qu'on est moins bon. On en vient même à se critiquer soi-même. Ça si c'est pas fort franchement je sais pas ce que c'est. Ce qui est sûr au moins, c'est que les personnes qui sont là pour vous mettre ça dans la tête sont bien tranquilles, elles resteront plus adroites, bonnes à tout et capables. Bah vi, c'est comme ça la vie. L'homme n'aime pas rencontrer une personne plus douée que lui alors il la descend. Après ça se joue au plus fort moralement, à celui qui possède le plus de confiance en lui. Tranquille Evelyne !

Ah quelle belle qualité ! L'homme n'est-il pas merveilleux ? Sombre crétin va !

Bon passons sur ce sujet qui m'énerve. La question du jour étant : comment vais-je devenir célèbre ? Ne répondez pas tous à la fois, chacun son tour, celui qui a une idée lève le doigt, comme à l'école. Alors ? Personne ?

Bon réfléchissons. La première solution qui me vient à l'esprit est de percer par le canal des relations. Bon je viens de banlieue, ma mère est secrétaire dans une PME, mon père est une baleine alcoolique, le reste de ma famille est bannie de mon esprit. Ma mère n'a pas d'amis et mon père non plus, et même s'il appelle ses potes piliers de bar « amis » je crois que c'est exagéré. Quant à moi, tous mes amis sont fils d'ouvriers ou dans le style. Bon, je crois que pour les relations ça va pas le faire.

Deuxième solution. La chance, je croise Philippe Risoli dans la rue, non pas Philippe Risoli, c'est pas en jouant au Juste Prix que je vais me faire entendre puis toute façon il s'est

grillé avec ses Bananas. Aucun intérêt. Je croise Bernard Pivot, arf non plus, lui je le supporte pas, en plus il risquerait de me faire faire une dictée et je serais obligé de lui mettre un coup de tête. Bon je croise qui alors ? Réfléchissons. PPDA ? Oui voilà, je croise PPDA. J'aime pas ce qu'il fait comme émission mais j'aime bien le gars ; ça m'a l'air d'être un gars bien. Il inspire la sympathie ce gars-là. Une bonne bouille comme qui dirait. Bon je le croise et je lui dis quoi moi ? « Salut PPD je m'appelle Stéphane et je veux changer le monde, est-ce que tu pourrais m'aider ? » Je suis pas certain que ça marche bien ce genre de phrase. Bon, de toute façon les probabilités que je le croise dans un champ perdu en pleine Normandie sont plutôt minces, voire inexistantes. Je crois que ça va pas le faire non plus.

Troisième solution. Je fais Miss France. Vu les thons qu'ils choisissent, j'ai toutes mes chances. J'aurais qu'à m'épiler les jambes, les aisselles et le maillot. Le seul problème c'est que je suis pas picarde et que je suis pas idiote. Et en plus j'aime pas qu'on me dise ce que je dois dire. Bon bah je crois que ça va pas le faire non plus.

Quatrième solution. Je deviens sportif de très haut niveau. Oula c'est pas gagné ça. Je suis pas un fana du physique moi. Se faire mal pour le plaisir c'est pas trop mon kif. En plus j'aime pas les piqûres. Comique ? Je suis pas drôle. Chanteur ? Je chante comme une mouette. Quoique avec la technologie d'aujourd'hui on pourrait faire en sorte que je chante juste. N'est ce pas monsieur... Je ne citerai pas de nom par respect des familles des gens concernés. Puis surtout par mesure d'équité, y en a trop à citer et je ne voudrais oublier personne. Homme politique ? Oula ça, ça va pas être possible ! Ma nature sincère et honnête ne pourrait pas suivre. En plus, j'ai aucune envie de finir en prison. Ça fait déjà pas mal de trucs éliminés.

Quatrième solution non cinquième. Je couche. Bah oui mais avec qui. Je vais pas me faire PPDA quand même, j'en suis pas encore là. Bon, il me faudrait une directrice de programmation ou un truc dans le genre. Le seul problème c'est qu'il faut qu'elle corresponde à mes critères physiques. Là ça va être un problème. Déjà il doit pas y avoir beaucoup de fem-

mes à la direction et en plus faudrait qu'elle soit jolie. Dur dur tout ça.

Sixième solution. J'ai du talent et de la chance. Mon talent ne s'est pas encore révélé et la chance non plus d'ailleurs.

Septième solution. Je travaille, je bosse, je trime. Arf c'est que je suis plutôt fainéant moi. J'aime vraiment pas me fatiguer. Je préfère tellement me divertir et économiser mes forces pour dormir. Mais bon, j'ai l'impression que c'est la seule solution à peu près valable, et encore c'est même pas certain. Combien d'artistes finissent noyés dans un verre ? Les bars en sont pleins, ya ka aller écouter les verres résonner de leurs plaintes larmoyantes pour en être convaincu. Pas facile d'être un verre de bistrot moi je vous le dis. Passer sa vie à écouter les hommes se plaindre de tous leurs ratés y a de quoi se briser en mille éclats de verre.

Bon bah je crois qu'y a du boulot. Je deviendrais bien poète mais personne ne les écoute. Les poètes sont trop dangereux il faut dire. Imaginez qu'ils vous tombent dessus et qu'ils ouvrent les portes de votre âme au premier quidam venu. Le malaise ! Ça doit être pour ça qu'on les a mis à l'écart, trop dangereux pour la conscience humaine. Je trouve que c'est dommage moi. Bah tiens faudra que je change ça aussi.

Je crois que je vais essayer de devenir écrivain. Ça c'est pas mal si tu y arrives. Imaginez. Vous écrivez un livre et il se vend. Vous écrivez un deuxième livre et il se vend aussi. Le truc génialissime, c'est que pendant que le deuxième se vend le premier continue lui aussi de se vendre. Et ainsi de suite. Pour peu qu'il soit adaptable à la télévision ou au cinéma et là c'est le pactole. Oui écrivain ça sonne bien. Encore faut-il savoir écrire. Faudra que j'essaie pour voir.

Bien sûr quand j'entends écrivain je ne parle pas de ces gars qui vont chez Bernard Pivot pour faire une psychanalyse de leur bouquin et qu'endorment les trois-quarts des téléspectateurs. Non, moi je serai un écrivain qui a des choses à dire, un truc percutant à la Bukowski ou dans le genre. Ouais je vais voir ce que je peux faire dans ce milieu. Et puis si je

croise PPDA en compagnie d'une jolie éditrice, je pique un cent mètres et je les nique tous les deux.

— Enculé ! ai-je hurlé à ce moment précis de ma réflexion pratiquement achevée.

Un abruti venait de passer près de moi au volant de sa voiture. Le déplacement d'air a failli m'envoyer dans le décor. Il devait bien rouler à cent dix-neuf. J'ai juste eu le temps de voir que c'était une Golf noire métallisée qu'elle avait déjà disparu derrière l'horizon. Putain ce que ça a le don de m'énerver ça. Le gars, il roule à cent dix-neuf sur une route perdue où y a même pas de place pour deux voitures. Quel crevard ! Et le pire c'est que c'est sur toutes les routes pareil. Putain ce que ça m'énerve les gars qui se sentent puissants au volant d'une voiture. Des meurtriers en puissance voilà ce que c'est. Comment je te changerais tout ça en vitesse moi. En cinquième que je changerais tout ça. D'abord sanction puis si ça suffit pas bridage des moteurs et tant pis pour les constructeurs automobiles. De toute façon tant qu'il y aura des hommes, moteur bridé ou pas, ils vendront toujours autant de voitures. Et puis ceux qui veulent rouler vite auront qu'à aller sur des circuits qu'on fera construire pour se défouler. C'est pas compliqué ça quand même bordel ! Mais non, en attendant on continue d'avoir peur de ne pas rentrer chez soi à cause d'un abruti qui peut pas contrôler ses hormones de mâle de base.

Putain comment je rigole pas avec ça !

Oh que ça m'énerve !

Chapitre 19

La Coïncidence Des Trous De Serrure

Je regardais au loin en crachant ma haine à la face de l'horizon, en même temps qu'une larme. Les horizons sont toujours trop loin.

Je supporte de moins en moins la connerie humaine. Je sais pas comment je vais m'en sortir avec mes ans de derrière et surtout ceux de devant. Ça fait encore pas mal à supporter. M'enfin paraît que la sagesse est au bout du chemin. Yapuka espérer qu'il soit pas trop long.

J'ai senti une légère plainte surgir de mon ventre visiblement affamé. En gros et pour être clair : j'avais faim. Je suis retourné m'asseoir au milieu d'un champ. Oui je suis comme ça moi. Quand je prends du plaisir à faire quelque chose, j'essaie de le refaire. C'est assez simple comme notion ça, non ? Oui il semble bien que oui. Oui mais pas pour tout le monde figurez-vous. Et oui, il semble bien qu'il existe des personnes incapables de se contenter d'un petit moment de plaisir. Sissi j'en connais tout un tas. Ils savourent dix secondes puis ils cherchent comment trouver mieux. À force d'exiger on finit par ne plus rien obtenir, voilà ce que

je pense moi. C'est bien pour cette raison que je fais la même chose qu'hier. Oui je retourne manger mon casse-croûte au milieu d'un champ, et oui c'est parce que j'y ai pris beaucoup de plaisir hier. La répétition ne me fait pas peur. Et puis quand je prendrai plus de plaisir à manger tranquillement dans un champ et bah j'irai m'installer au milieu de la route. Voilà puis c'est tout. On va pas s'engueuler pour ça quand même.

Non, le problème ce n'était pas l'aspect répétitif de la chose. Non, le problème c'était surtout que j'avais plus grand-chose à manger. C'est pas terrible comme problème quand t'as faim en fait. Donc au final, j'ai pas pris tant de plaisir que ça. Il me restait deux tranches de pain de mie et un morceau de camembert bien coulant qui n'avait pas dû apprécier la chaleur de la veille. Je me suis contenté d'une cigarette en entrée puis j'ai sauté le plat de résistance pour passer directement au dessert prenant la forme d'une seconde cigarette. Voilà j'avais bien mangé.

Je m'apprêtais à reprendre mon chemin, quand j'ai entendu un gloussement bizarre oui j'ai dit bizarre. Sur le coup j'ai pas trop reconnu. J'ai pris ça pour une bête. J'ai eu un bref moment d'hésitation, mais vous savez bien, la curiosité est plus forte que tout, même chez moi. Oui, comme dans ces films d'horreur où la jolie fille va vers le bruit plutôt que de sortir en courant. Moi c'est pareil sauf que j'ai moins de poitrine. Et je crie moins fort aussi.

Comme le bruit se répétait à intervalles réguliers (Pour la bonne compréhension de l'anecdote il faut préciser que la hauteur des trucs plantés dans ces champs m'arrivait à la taille) j'ai rampé comme un G.I. Joe vers ce bruit. Tout doucement que j'ai rampé. Je voulais pas me faire repérer. J'étais tout proche et j'avais pas envie d'éternuer. Pourtant faut savoir que je suis allergique au pollen et à tout ce qui se trouve à la campagne. C'est important de le préciser pour que vous puissiez mesurer la prise de risque. J'étais tout proche et je pensais avoir compris d'où provenait ce bruit. C'était tout à fait évident. Juste derrière ce rempart de tiges se trouvait un couple en pleine fornication.

Qu'auriez-vous fait ? Regarder, observer, juste écouter, repartir ? Soyez honnête avec vous.

Moi j'ai écarté les tiges et j'ai maté les yeux grands ouverts. Et je vous raconte pas ce que j'ai vu. Si ? Vous voulez ? Tu m'étonnes que vous voulez. Bah j'ai vu une jeune brunette en train de se faire prendre dans les règles de l'art. Vous m'excuserez, je suis arrivé un peu tard pour les préliminaires. Là c'était de l'action directe sans transition. Une couverture de laine, une brune allongée sur le dos, position gynécologique, un homme position sportif en train de faire des pompes, ces deux-là s'assemblaient comme des Lego. Un va et vient plus ou moins rythmé. Un halètement plus ou moins rapide. Puis la femme a décidé de changer de position, position chien de garde. Aucune allusion avec une chienne là. Bon une petite levrette n'a jamais dérangé personne, on va pas s'offusquer pour si peu, surtout que vous êtes pas les dernières partantes pour une petite partie de cul-en-l'air hein mesdames. Oh faites pas vos mijaurées avec moi, ça prend pas ! Là l'homme s'en est donné à cœur joie. Puis il a bêtement craqué. La fille l'avait sans doute trop excité. Il a tout lâché le con. Il a roulé sur le côté marmonnant des excuses. La fille l'a rassuré en lui disant que ce n'était pas grave et qu'ils recommenceraient dans dix minutes.

Waouh ! Bah moi je les ai laissés là. Fallait que j'aille me soulager. Mais un peu de pudeur, je vous raconterai pas ça. Puis d'ailleurs faites pas les malins, j'aperçois plusieurs petites bosses d'ici.

J'ai fait mes affaires à quelques pas et en silence puis me suis éclipsé. J'avais toujours aussi faim et je me disais qu'il faudrait que je pense à aller faire les courses quand même. On ne peut pas vivre que de tabac et d'eau chaude.

J'ai repris la route. Je me souviens que ce moment fut particulièrement pénible. J'ai vécu ce qu'on appelle un instant de doute à ce moment-là. Qu'est-ce que je foutais là ? Oui c'est ça que je me demandais. Si on résume bien, j'étais perdu au milieu de la France. Je dis

ça mais la Normandie c'est pas vraiment le milieu, je suis pas si nul que ça en géographie quand même. Je sais que Toulouse est dans le Loir et Cher où ces gens-là ne font pas de manière et que Lens se trouve pas loin de la Moselle, même si j'ai un doute sur l'emplacement exact de cette montagne. Enfin, tout ça, ça dépend essentiellement d'où on se trouve de toute façon. Donc j'étais perdu. J'avais mal à tous mes petits muscles, et puis j'avais une faim de baleine. Oui j'aurais pu avaler trente mille tonnes de plancton si on me les avait proposées. Ouais mais là personne ne me l'a proposé. Alors je me suis demandé quelle idée m'avait pris de quitter mon lit bien douillet, en plus j'avais un matelas multi spires pi une couette en plumes de canard. En face de mon lit, y avait une télé de soixante-dix centimètres avec lecteur DVD et décodeur. Juste à côté, un ordinateur avec tout plein de jeux vidéo pour se détendre en jouant à la guerre. Dans la cuisine y avait un frigo plein de nourriture pour remplir son ventre quand on avait faim, même pour un tout petit creux. Dans la salle de bains y avait une douche avec de l'eau chaude. Dans le salon un canapé tout mou. Et tout ça c'était perdu. J'avais dit adieu à ce petit confort pour une histoire d'hormones. Quelle idée ! Mais qu'est-ce qui m'a pris je vous le demande ? Je suis un homme, ça se voit ! Y avait pas besoin d'aller courir la campagne pour ça quand même. Allez je rentre chez moi.

Non c'est pas possible. Je serais plus en accord avec mes pensées. Faut rester en concordance avec soi-même dans la vie sinon tout part en couille. Moi j'en ai marre des couilles.

J'ai continué de marcher vers le nord, le ventre vide et la vague dans l'âme.

Il commençait à se faire tard. J'étais en haut d'une côte, légèrement essoufflé. J'apercevais une ville au bout de l'horizon. Y a toujours un horizon et il est toujours trop loin.

J'ai aperçu un panneau de pub. Il disait : « Champion à 10 min ». Moi je veux bien mais à dix minutes d'où ? De quoi ? Et comment surtout ? À pied, en voiture, en vélo, en mobylette, en rollers ou trottinette. Je vais vous dire, j'ai fait le test. J'ai mis une heure pour y

arriver à ce magasin. Si j'étais procédurier, j'attaquerais pour publicité mensongère et pour sévices moraux et physiques sur la personne de mon ventre qui ne cessait de réclamer sa pitance. Bon je suis pas procédurier. Y en a qu'ont de la chance.

Enfin bon, j'y suis arrivé et c'était le principal. Rayon nourriture direct. C'est là que j'ai commencé à m'énerver. Y a pas que les banquiers qui soient des voleurs en fait. Je crois bien que les grandes surfaces s'en mettent pas mal dans les poches aussi. Les prix, waouh les prix ! J'avais jamais vu des prix aussi élevés ! Mais en même temps, j'avais trop faim. Alors j'ai fermé les yeux et j'ai pris ce que mon ventre me commandait d'acheter. Ça vous fait pas ça à vous. Parfois votre esprit dit non et votre ventre dit oui. Moi ça me l'a fait là. Je sais pas si c'est normal, mais j'ai suivi les ordres de mon ventre.

J'allais me diriger vers le rayon boissons alcoolisées, quand j'ai croisé un drôle de regard. Y avait un colosse au bout du rayon. Un colosse de chez colosse. Enfin un vigile je veux dire. Je vous le donne en mille, cet homme était noir. J'étais surpris. Même en Normandie ils avaient réussi à trouver un vigile noir. Dingue ! Aussi noir que quatre-vingt dix pour cent des vigiles. Me suis mis à réfléchir d'un coup. Il faut préciser que je crois pas trop aux coïncidences. Donc je me suis demandé si y avait pas une anguille sous la montagne. Une anguille du genre : « j'embauche un vigile noir et baraqué pour jouer sur la peur des gens ». La peur du grand méchant noir. Et la mère dit à sa fille de pas voler sinon cet homme la punira. Assimilation noir égal méchant. Et tout un tas de trucs dans le même genre. Mouais, c'est pas terrible tout ça mais bon. Déduisez ce que vous voulez, moi je sens le truc bien malsain là-dessous.

Quoi qu'il en soit j'ai poursuivi ma route vers le rayon alcoolique. Là, j'ai longuement hésité. Y a tellement de choix, tellement de goûts différents. Bon j'ai respiré sept fois comme un vrai samouraï et j'ai opté pour mon pote Jack. Je l'aime bien lui, c'est un gars très sympa. Un peu cher mais très avenant. De toute façon j'avais déjà acheté un petit pot de rillet-

tes à six euros alors j'étais plus à ça près. Quand même un pot de rillettes à six euros... Ils ont pas honte. Probablement que non.

Enfin, je suis allé à la caisse. J'ai été bien poli avec la caissière qu'était pas belle, j'ai payé en carte bleue puis j'ai quitté cet enfer.

Sauf que l'épisode supermarché de campagne n'était pas encore terminé. Sur le parking j'ai trouvé une Golf noire. Oui, celle-là même qui avait bien failli me tuer. L'assassin était dans le coin.

Moi je vous dis parfois se passent des trucs louches oui j'ai dit louches. Et venez pas me parler coïncidence surtout ou je m'énerve ! Si l'assassin était dans le coin c'est qu'il devait recevoir sa sanction, et la sanction en l'occurrence c'était moi : Stéphane Walker Normandie Ranger. Ça allait saigner !

J'ai attendu.

Chapitre 20

L'Assassin Gentil

J'attendais, mon sac sur l'épaule, à une vingtaine de mètres de la voiture en pensant à mon pote Jack, Jack Daniel's. J'étais pressé d'avoir une petite discussion avec lui. Faut préciser aussi qu'on s'entend assez bien lui et moi. Ma première rencontre avec ce joyeux larron remonte à il y a trois ans je crois. Il était venu chez un de mes amis. M'enfin pour résumer l'affaire, on a eu vite fait de sympathiser.

C'est alors que j'ai vu un homme, plutôt jeune, se diriger vers la Golf. Il avait un caddie tout plein de produits affriolants, comme si une fête se préparait.

— Excuse-moi, l'interpellai-je sans aucune formalité.

— Oui.

— Ça te dérangerait de conduire moins vite la prochaine fois que tu me croises sur une route ?

Il ne me répondit pas, restant là devant moi sans parler, juste en me regardant dans les yeux. Ou il avait pas compris ou il hallucinait complet. Je m'énervais à l'intérieur de moi-

même à ce moment-là.

— Ah ! Ça y est j'y suis, répondit-il enfin. C'est toi qu'étais sur la route là-bas.

— Mouais et j'ai pas l'intention de mourir dans les jours qui viennent alors ce serait sympa de te calmer un peu sur l'accélérateur.

— Ola t'es plutôt du genre agressif toi, eut-il le culot de me répondre.

— Le ceci explique le cela.

— Mouais bah écoute je suis désolé j'étais pressé.

— Et c'est toute ton excuse ça. Tu te fous de ma gueule. T'étais pressé...

— Oui bon écoute, j'organise une petite soirée chez moi, pour me faire pardonner je t'invite.

Là j'ai eu comme un moment d'hésitation. C'est que ça faisait cinq minutes que l'intérieur de son caddie me taquinait du regard. Puis c'était du sérieux, c'était pas une boum qu'il allait organiser.

— Euh, bafouillai-je bêtement. Oui je veux bien.

J'avais l'air malin moi maintenant à m'être énervé comme une puce sur le dos d'un canard.

— Tiens mets ton sac derrière et aide-moi à ranger les courses s'il te plaît.

— Ok.

Et j'ai obtempéré comme un larbin à son patron chéri. Parfois je vous jure on devrait mieux garder son orgueil dans le coffre-fort de la banque, bien à l'abri de nos impulsions. Ça nous éviterait de nous retrouver dans des situations qui devraient même pas exister.

— Allez monte, on passe chercher des clopes puis on va installer tout ça.

— Ok, au fait tu t'appelles comment ? demandai-je.

— Bob.

— Bob, répétai-je en pouffant bêtement de rire.

— Keski te fait rire ?

— Tu veux dire que tu t'appelles Robert ?

— Oui mais c'est pas drôle, acquiesça-t-il en souriant.

— Mouais c'est pas drôle. Enfin surtout pour toi.

Franchement, parfois y a des parents je me demande ce qu'ils ont dans le crâne. Eh vous les parents, là ? Vous voulez pas me dire ce qui vous passe par la tête des fois ? Faut pas choisir le prénom de ses enfants en pleine débauche éthylique. C'est pas sympa ça. Pour choisir un prénom faut être dans les meilleures dispositions. Alors réfléchissez un peu nom d'un vieux barbu. Oups excusez-moi pour ce blasphème. Je ne voudrais pas heurter les chastes oreilles de nos amis dévots.

Oui donc pensez à vos gosses un peu et si vous trouvez pas de joli prénom prenez-en un banal, mais par pitié pas ceux de la guerre d'avant. Y en a marre maintenant !

— Et toi ? me demanda-t-il.

— Stéphane.

— Tu fais quoi par ici, je t'ai jamais vu ?

— Je suis en voyage.

— Et tu vas où ?

Arf encore un interrogatoire dans les règles. Ça va devenir une habitude. Faudrait que je trouve un moyen direct de calmer les gens que je rencontre. À trop les laisser faire vont finir par croire que je les aime ces gens. Je vous jure, si vous leur posez pas de limites, ils se croient tout permis. Faut vraiment faire gaffe avec ces petites bêtes-là.

— Je vais dans le nord mais je sais pas trop où encore. Ça dépendra du bon vouloir du vent.

— Ok. Et ça va, ça te plaît ce voyage ?

— Ouais ça va c'est tranquille. Je fais à peu près ce que je veux.

— Si tu sais pas où dormir tu pourras dormir chez moi ce soir. Y a une chambre d'amis et mes parents sont eux aussi en voyage. Bref y a de quoi dormir.

— Bah je te remercie, le remerciai-je ne sachant pas quoi dire d'autre.

C'est chiant ça aussi les gens gentils. Ils vous surprennent avec un geste gentil et gratuit auquel vous vous attendez pas et BAM, dans ta gueule. Ça vous en ficherait presque le cafard. Non sérieux, ça met mal à l'aise des trucs comme ça. On s'y attend pas, on est sur la défensive puis vlan ! Tiens prends ça ! Je vous vois venir. Vous allez dire que je suis jamais content, que je me plains de la connerie des gens puis aussi de ceux qui sont gentils. Oui j'avoue, c'est pas très logique tout ça. Faudrait que je fasse des efforts pour accepter les bonnes gens. Oui bon d'accord je vais faire plus d'efforts.

— Tiens on arrive.

J'avais devant les yeux une maison. On pourrait qualifier cette maison de normale. Une maison de ville quoi. Rien de bien extraordinaire en somme.

Il me fit entrer et visiter. Entrée, séjour, salon, cuisine, chambres, salles de bains et le plus important : les toilettes. La fête se ferait dans le garage comme toute bonne fête de jeunes. Un grand garage quand même. On pouvait y ranger au moins quatre quatre-quatre, ce qui doit nous faire du soixante-quatre tout ça puisque l'univers est égal à douze. Oui c'est bien quelque chose comme ça il me semble.

Dans le garage y avait tout de quasiment installé, enfin tous les ustensiles indispensables ; je veux dire par là : tréteaux, planches, une espèce de papier blanc comme nappe, des chaises de toutes sortes, des assiettes vides et des verres vides, bien tristes je trouvais. Je supporte difficilement la vision d'un verre vide. Oui je l'avoue c'est pas une de mes plus grosses qualités, mais bon, chacun les siennes.

Nous avons transporté les diverses marchandises du joyeux fêtard en plein milieu du garage. Un petit tas plein de promesses.

— J'ai comme l'impression que tu sais faire la fête toi. Ou alors on a juste la même notion, approuvai-je d'un air satisfait en taquinant le petit tas du regard.

— Suis content que ça te convienne.

Oula ! Lui va falloir qu'il se calme avec sa joyeuse condescendance que je me suis dit dans ma tête à ce moment-là.

— Tiens prends ton sac, je vais te montrer ta chambre.

Je l'ai suivi. Il m'a fait monter deux escaliers. La chambre était grande et le lit aussi. À vue d'oeil comme ça je pourrais tenir dedans dans tous les sens sans dépasser d'aucun côté. Faudra que je vérifie ça que je me suis dit. J'ai horreur des lits où on a les pieds qui pendent dans le vide. Ça doit encore être la faute des films américains ça. Toujours peur qu'une bête monstrueuse m'attrape et me tire sous le lit pour me faire des misères.

Puis il me montra une salle de bains.

— Ça te dérange si je prends une petite douche avant d'aller à ta réception ? lui demandai-je la bave déjà à la bouche.

— Non tu peux faire comme chez toi.

— Je te remercie.

— Pas de quoi, t'as qu'à la prendre maintenant, après on installera tout le chantier.

— Ok je me dépêche.

Sont marrants tous ces gens à me dire de faire comme chez moi. S'ils savaient comment ils font les gens chez eux peut-être qu'ils arrêteraient un peu avec leur formule à deux balles. Non ?

Mais bon, il était quand même sympa ce gars, un peu trop aimable à mon goût mais sympa. C'est ça aussi à force de tomber sur des gens tellement aigris qu'ils pensent plus qu'à vous faire chier, bah on devient méfiant. Ouais un truc comme ça.

Chapitre 21

L'Improbabilité

Une douuuucccchhhhhheeeeeeeeeee ! Une bonne douche moi je vous dis y a rien de tel qu'une bonne douche. Une douche ça peut vous changer la vie. Oh que je me sentais bien d'un coup, comme si me libérer d'une bonne couche de crasse avait fait de moi un autre homme. M'enfin, j'étais tout propre comme un vieux sou neuf. Je suis descendu pour aider le gars un peu trop sympa.

Il regardait tranquillement par la fenêtre comme si quelque chose allait se passer. Il se passe rarement quelque chose devant les fenêtres ou alors je suis pas assez patient.

— On s'y met, ai-je lancé comme ça sans prévenir.

— Oui t'as raison, faudrait peut-être accélérer le mouvement.

Je voulais dire : « C'est clair ! Je dirais même plus, déjà faudrait commencer à bouger avant d'accélérer ». Mais bon, je me suis retenu. Je sais pas pourquoi mais c'est comme ça et pas autrement.

Alors on s'est approchés du tas au milieu du garage. On a pris les paquets un par un

puis on les a disposés là où ils devaient aller. Me suis arrêté au bout de cinq minutes.

— Attends, là ça va pas, je reviens, fis-je avant de disparaître dans les escaliers.

Je suis remonté dans la chambre chercher mon pote. J'ai bien failli lui donner la mort en dévalant les escaliers comme une piste blanche au ski. J'ai jamais fait de ski. Ouf de justesse.

— Tiens je te présente mon ami Jack. L'est plutôt sympa.

— Ah oui bonne idée ça tiens. Oui je le connais ce gars, l'est passé une ou deux fois par chez moi. C'est vrai qu'il est plutôt sympa.

J'ai servi deux verres qu'on a commencé à boire en silence. Puis Robert est parti dans un recoin du garage. Je vais peut-être l'appeler Bob en fait, par respect pour lui, enfin si ça vous dérange pas.

Et la musique fut. Je connaissais pas mais c'était sympa. Une petite musique bien calme.

On s'y est remis. Cacahouètes, chips, puis tous les autres trucs, apéritifs au fromage, ail, bacon, tout ça mélangé dans tous les sens. Enfin tout ce que les gens se croient obligés d'acheter pour créer de la diversité et montrer qu'ils ont les moyens.

— Tu as prévu à boire pour faire descendre tout ça, demandai-je sournoisement bien que je sache déjà en partie ce qu'il y aurait à boire vu que j'avais aidé à ranger les courses dans le coffre au lieu de lui fracasser le nez. ; mais bon, je voulais voir en détail maintenant, question de motivation je suppose.

Il m'a invité à le suivre dans un autre recoin du garage. Décidément ce garage était plein de recoins qu'on voyait même pas quand on était dedans. Il a ouvert un frigo. Un grand frigo.

— Waouh ! Bah y a de quoi faire là, estimai-je en m'affichant super connaisseur.

— Oui je crois. Tiens on va mettre quelques bouteilles, les premiers invités vont pas

tarder à arriver.

—T'en attends combien ? lui ai-je demandé un peu inquiet ; j'aime pas la foule.

— Entre vingt et trente.

— Ouais ça va, tranquille.

On a continué d'installer tout en discutant de choses et d'autres. Essentiellement de nos vies respectives. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise ? On va pas parler de la mondialisation, ou de la couche d'ozone ou des hippopotames. Quoique, j'aime bien les hippopotames moi, surtout les verts.

Enfin Bob va à la fac du coin étudier l'histoire du monde puis aussi pas mal glander. C'est ça quand on est facultatif, on va pas non plus trop se fatiguer. Sinon sa vie rentre assez dans la norme des gens communs. Sauf qu'il a l'air d'avoir développé un certain goût pour les choses de l'alcool. M'enfin c'est pas moi qui vais le blâmer sur ce point.

Quand on a eu fini je me suis assis puis j'ai fumé une cigarette. C'est intéressant ce que je dis là. Je pourrais rajouter que je suis allé uriner, mais bon c'est mon côté excessif qui ressort ça. Bon OK allez, je me suis resservi un verre puis la sonnette a rempli son ultime but dans sa petite vie de sonnette. Je vous le donne en mille. Elle a sonné. Oui Incroyable ! Je l'ai vu de mes propres yeux alors je peux vous le confirmer : la sonnette a sonné. Dingue ce qu'on peut se faire chier parfois.

Bob est allé ouvrir et un premier troupeau est entré. Trois filles et trois garçons, je vous laisse compter toute les possibilités moi y a Jack qui me chuchotait fort dans l'oreille. Déjà...

Là, y a eu comme un problème parce que Bob a commencé à me les présenter un par un. Alors les garçons ça va encore. Mais je suis pas un fana des bises sur la joue. On sait jamais combien faut en faire et y a toujours un des deux qui se prend un vent. C'est dingue cette histoire, une fois faut en faire deux, le coup d'après c'est quatre, et y a même des vicieux qui

s'arrêtent à trois. Grrr, je m'en sors jamais de ces bises. C'est un des trucs qui empoisonnent ma vie. Moi je vais vous dire, faudrait se décider sur un nombre une bonne fois pour toutes. Et rien que ça, ça pourrait simplifier les rapports humains dans notre beau pays. Ça se trouve ça changerait même notre vie.

M'enfin là moi j'ai dit stop dès le début. Je connaissais pas ces gens et j'avais ni envie de leur baver dessus ni envie de recevoir une partie d'eux-mêmes. Donc, franche poignée de main pour tout le monde accompagnée d'un joli sourire et hop plus de galère. On va pas se prendre la tête vingt ans là-dessus non plus. Ça commence à suffire.

Ouf je respire.

Bon y avait encore un autre problème. Plus les gens arrivaient plus je me rendais compte d'un certain décalage. Un truc malsain et pas terrible. Tout ça ressemblait de plus en plus à une soirée étudiante. Ça discutait terrible, philo, équation, histoire, socio, psycho. Waouh et moi au milieu de tout ça, bah me sentais pas au mieux de ma forme là parce que toutes leurs considérations, je veux bien moi mais ça me semblait pas voler très haut. Enfin j'allais rien dire, ils étaient trop nombreux là. Faut pas exagérer non plus.

Leur problème en fait c'est qu'ils ont beaucoup trop de culture par rapport à leur propre niveau de réflexion. Oui ou un truc dans le genre. Y a un déséquilibre, c'est clair ça se voit direct que les mots qu'ils sortent sont pas toujours d'eux. Machin a dit ça en telle année, oui mais Machine a dit ça vingt ans plus tard. Oui d'accord mais Toi tu dis quoi ? Beh je répète c'est déjà pas mal non ? Bref, y a pas beaucoup de spontanéité dans leurs propos. Sissi ça s'entend à l'oreille je vous assure. Vous le savez bien, j'ai pas besoin de vous expliquer tout ça.

Plus ça allait en tout cas plus je m'accrochais à Jack. Il commençait d'ailleurs à partir en live le garçon. J'avais de plus en plus de mal à suivre ce qu'il me racontait. L'est pas solide solide le Jack.

Puis un autre truc qui clochait aussi, Bob semblait pas très bien non plus. Il restait tout seul dans son coin un verre à la main, une clope au bec. Parfois il traversait la pièce, lâchait deux trois mots puis repartait boire son verre. Ça c'était louche. C'était l'organisateur de la soirée, il aurait dû être le plus heureux non ? Dites-moi si je me trompe. C'est pas comme ça que ça se passe normalement ?

Je suis allé le voir. Et là surprise oh oui surprise, on a discuté. Si je vous assure, on a discuté. Puis le pire c'est quand même qu'on s'est compris. Là je suis tombé sur le genou. Plein de points communs, puis plein de façons de penser en totale concordance. Impressionnant. Ahurissant.

Il a éclairé mon clairon. En fait, il ne ressentait pas d'affection particulière pour les gens qu'il avait invités. C'étaient simplement des copains de fac et il leur donnait juste la possibilité de se réunir autour de boissons, de gâteaux, de musique et autres substances encore illicites. Histoire de leur faire plaisir quoi.

Mouais, moi je dis c'est beaucoup d'efforts pour pas grand-chose. Il attendait aussi ses cousins cousines. Ils habitaient tous dans la région. Apparemment, il les attendait avec impatience parce que là c'était l'éléphant qui tourne dans sa cage le petit Bob.

M'enfin on a pas mal discuté. Je crois que là on peut même dire qu'on était devenus des potes. Oui je crois, puisqu'on rigolait, plaisantait. Puis il a réussi à me transmettre son sentiment d'impatience de voir ses cousins. Alors ça c'est bien un signe si je ne m'abuse Arthémuse.

La sonnette a dû sonner car Bob s'est levé. Moi j'ai rien entendu, Jack parlait de plus en plus fort dans mes oreilles.

C'étaient ses cousins cousines.

Bob m'a fait signe de venir pour saluer ce dernier troupeau. J'y suis allé tout en m'essuyant la main sur mon jean.

J'ai serré la première main puis la deuxième puis la troisième, toujours avec ce joli sourire regardant les yeux et visages. C'est sur le quatrième visage que j'ai eu comme qui dirait un petit problème.

— Bonjour Stéphane, me dit ce visage.

Là ça allait plus du tout. J'ai senti mon cœur s'emballer, le rouge monter dans ma tête et mon corps partir en arrière. Je suis tombé, évanoui qu'il paraît.

Chapitre 22

Je Suis Sensé Etre

Je suis pas fier là. Moi, le Grand Stéphane, un homme quand même que je suis censé être ; je me suis évanoui devant elle. Là oui vraiment je suis pas fier. Oui vous pouvez sourire, enfin pour les plus perspicaces. C'était Elle. Je sais ni comment ni pourquoi mais ce qui est sûr c'est que c'était bien Elle. Ma Princesse, que dis-je ma Reine. Le Soleil de ma vie. The sunshine of my life. Son visage, ses yeux, ses cheveux, son odeur, son sourire, pff son sourire. Trop dur. Je suis tombé sous le choc émotionnel.

Je me suis réveillé presque aussi vite que je suis tombé alors je pourrais pas vous dire si j'ai vécu un voyage astral ou transidéal ; je m'en souviens plus. Ça n'a pas dû durer plus de dix secondes, sûrement moins d'ailleurs ; et quand j'ai rouvert les yeux, y avait trente visages interrogateurs, dont certains plus ou moins inquiets et qui me scrutaient avec insistance. M'enfin, j'ai battu des sourcils cherchant où j'habitais, comme pour me donner de l'air avec ce mouvement frénétique. Autant vous dire que le ridicule de la situation ne me convenait pas du tout mais alors pas du tout. Je sais pas si vous vous êtes déjà retrouvés dans une situation

de ce niveau mais je vous déconseille de tenter le coup. Franchement c'est pas terrible tous ces regards qui vous regardent avec un mélange d'inquiétude et de pitié. Oui franchement pas terrible comme sensation.

Parmi tous ces regards, un. Un seul, le beau le merveilleux l'unique. D'un coup j'ai cru que tout allait recommencer. Mon cœur en folie, vingt-cinq mille quatre cent quatre-vingt-huit battements à la seconde. Bon il s'agissait plus de faire l'enfant aussi maintenant. J'ai contrôlé comme l'homme que j'étais censé être. Tout en fixant ce regard que je ne pouvais lâcher, je me suis redressé puis relevé comme un homme que j'étais censé être.

J'ai pris mon Aurélie, car c'était bien elle, ma douce promise, et je l'ai entraînée vers la sortie, la tête rouge comme une orange bleue.

Qu'elle était jolie dans sa robe ! Un vrai printemps à elle toute seule Mon cœur voulait pas s'arrêter de battre, le gredin !

— Bonjour, ça va mieux ? me demanda-t-elle de cette voix mmm je craque moi cette voix.

— Euh oui oui ça va euh mieux, bafouillai-je comme le dernier des puceaux en me frottant la tête. Je suis désolé, ajoutai-je. Ça m'a vraiment surpris de te revoir, trop d'émotions d'un coup pour moi là... Euh je sais pas quoi dire là....

— T'inquiète pas Stéphane, c'est pas grave, c'est même plutôt touchant je trouve moi, tenta-t-elle de me reconforter en me prenant la main.

À ce moment-là, je savais toujours pas le pourquoi du comment mais j'étais aux anges ; ça c'est sûr j'étais dans les sphères paradisiaques de l'amour. Je suis pas certain que vous puissiez comprendre ce que je veux dire là. Enfin pas tout. C'est si violent comme sentiment, si bizarre oui j'ai dit bizarre, un truc de fou quand on y pense bien. S'évanouir devant l'être aimé. Faut quand même avoir un problème quelque part non ? Ou c'est peut-être juste ce qu'on appelle la rencontre de deux âmes sœurs. M'enfin je sais pas mais je suis pas certain

de partager ce point commun avec beaucoup d'entre vous. C'est si violent. Bon j'arrête je trouve plus mes mots là. Je me répète et j'ai horreur mais alors horreur de ça. Comme quand les gens vous disent « quoi ? » juste pour le plaisir de vous réécouter alors qu'ils ont très bien compris la première fois. Grr que ça m'horripile ça. Mais bon là je suis le plus heureux de tous les hommes de la Terre entière et de tout l'univers. Faudrait voir à pas oublier ça quand même.

On a discuté, encore, longtemps, pour toujours. Sa voix me berçait. Elle était douce, la voix d'un Ange. La seule voix pouvant parvenir à faire taire Jack le Loquace. Jamais je pourrais m'en lasser de cette voix.

Bon pour expliquer la chose quand même, ma Reine est la cousine de Bob. Comme ça c'est clair pour tout le monde !

L'a fallu que j'explique à Bob ce qui s'était passé quand même. Il a bien compris la chose et je crois même que je le remercierai jamais assez de ne pas s'être foutu de ma gueule. J'étais assez ridicule comme ça. Puis on a beau dire que le ridicule ne tue que si l'on ne s'en sert pas, bah moi je dis, servez-vous en autant que ça vous chante, perso c'est pas mon kif.

J'ai longtemps discuté avec ma jolie Aurélie. On s'est raconté ce qu'il s'était passé pour chacun après notre triste séparation. Comment j'avais été emporté par le souffle de la mélancolie. Comment elle avait pleuré toute la matinée. Comment nos espoirs de se retrouver l'avaient emporté. On avait aussi tenté de s'expliquer comment nos sentiments et sensations pouvaient être si forts. On n'a pas vraiment réussi à résoudre ce problème. Enfin non pas problème, c'est tout sauf un problème. Donc disons on n'a pas réussi à résoudre cette interrogation. Mais bon c'est pas si grave que ça en fait, l'important dans la vie c'est de savoir ce qui est et ça, ça l'est.

Dans le garage, ils ont passé "Still Loving You". Là je l'ai invitée à danser. Je pouvais pas laisser passer une occasion pareille tout de même. Pourtant croyez bien que j'aime

pas me répandre en pestacle. Danser l'un contre l'autre devant tous les spectateurs c'est pas ce que je préfère dans la vie. Je préfère l'intimité moi. Mais bon, j'étais plus à ça près.

Quel moment ! Je vous jure ! Quel moment ! Elle contre moi. Moi contre elle. Flottant sur les ondes musicales, portés par le rythme de notre passion. Un summum de bonheur. Je savais même pas qu'on pouvait être si heureux. Et cette musique, waouh ! Et sa tête contre mon épaule, waouh ! Et son souffle chaud dans mon cou, waouh !

Je crois que personne dans le garage n'a vraiment compris ce qu'il se passait dans ce bas monde. Comment cette fille parfaite pouvait se retrouver dans les bras d'un gars aussi quelconque. Là ce gars c'est moi, c'est pas de la fausse modestie, je vous l'ai déjà dit non que j'étais physiquement quelconque, non ? Je me souviens plus. M'enfin, je le suis, maintenant vous le savez.

Sinon, j'étais un peu ivre quand même. D'ailleurs, ça m'a pas trop plus qu'elle me surprenne dans cet état. Mais bon, elle m'a encore réconforté en me disant que ça n'avait pas d'importance.

Puis voilà, elle est partie. Envolée, comme un mirage. On peut pas y croire à ça, c'est trop triste, c'est trop dur. Elle est remontée dans la voiture après avoir déposé un doux baiser sucré sur mes pauvres lèvres. Elle a agité sa petite main en signe d'au revoir, puis elle a disparu. C'est à ce moment que j'ai senti une boule d'angoisse se former dans mon estomac. Quelle douleur ! Une angoisse qui remontait vers le haut du corps et qui voulait me percer les yeux. M'a fallu toute mes forces mentales d'homme que j'étais censé être pour ne pas pleurer. Je l'ai juré à la face du ciel, c'était notre dernière séparation. Plus jamais ça. Trop difficile à vivre. J'irais toucher le nord du bout des doigts pour son honneur puis finis les sales délires de gosses. Je retourne chez mon Aurélie, je l'embrasse et je l'épouse et tout et tout.

Bob a dû sentir quelque chose. Il m'a passé la main sur l'épaule en signe de compréhension pour me ramener à l'intérieur.

— Je suis fou amoureux d'elle Bob, lui ai-je avoué en retenant je sais pas trop comment mais en retenant mes sanglots. Je suis fin fou amoureux d'elle...

— Je sais Stéph... Je sais... Mais tu la reverras c'est sûr.

— Oh oui c'est sûr, répondis-je, mais ça m'empêche pas d'avoir mal comme une souris qu'on écrase avec une petite cuillère, lui répondis-je.

On se rentra dans le garage. Il restait un troupeau de dix personnes. Ils continuaient à me regarder bizarre oui j'ai dit bizarre. Qu'est-ce que ça pouvait bien me foutre ? Bande de petits cancrelats ! Je vis un truc que vous n'approcherez jamais. Je les ai laissés me regarder.

Bob a attrapé deux bouteilles d'alcool puis on est montés au premier. Et là on a bu et parlé. Parlé et bu. Puis encore bu et parlé.

Il m'a impressionné le gars. L'a un vécu plus lourd que ce qu'il veut bien laisser paraître. M'enfin, ça c'est à lui de vous en parler, moi je raconte jamais la vie des gens, juste la mienne.

Quelle soirée étrange ! Mélange de parfait bonheur et d'amertume nauséabonde. Nuancée, voilà le mot. Ce fut une soirée nuancée.

Et Bob au final est un gars bien, surprenant ça aussi, même s'il conduit pas terrible. M'enfin, là je crois qu'y a des choses qui me dépassent.

Chapitre 23

La Phisolophie Selon Moi

J'ai bien dormi si vous voulez savoir. Une bonne nuit comme je les aime. Pas de rêve laissant un arrière-goût désagréable de non-vécu, pas de cauchemar laissant un arrière-goût désagréable de vécu, enfin, une nuit bien reposante, voilà ce que je voulais dire.

Le seul problème c'était l'heure du réveil. Seize heures ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse après ça ? Je peux pas reprendre la route pour deux ou trois heures de marche. Je suis un vrai marcheur maintenant moi, je rigole plus. Si j'ai pas mes cinq heures dans les pattes, je me sens pas bien. Quoi ? Vous doutez ?

Bob était déjà levé. Il m'a proposé un petit déjeuner que j'ai englouti comme un ogre qui dévore une vache. J'ai ensuite pris une douche, puis après ça j'ai expliqué ce que je viens de dire à Bob. Il a trouvé une solution. Une bonne solution même. En fait deux solutions. C'est pas rien oui, deux solutions pour le même problème, c'est pas tous les jours que ça arrive ça. Mais dans ces deux solutions y en avait une qu'était quand même meilleure que l'autre. Vous vous doutez bien que c'est celle-ci que j'ai choisie. Pas fou le pou.

La voici la belle solution du problème. Bob s'est proposé de m'emmener en voiture jusque dans le nord. Je vous l'accorde, cette solution avait l'inconvénient de poser un autre problème, car dans mon pèlerinage d'athée, il était inconcevable de terminer le chemin comme un fainéant. De quoi aurais-je l'air moi ? En aucun cas je ne devais céder à la facilité, me conseillait une petite voix dans ma tête. Elle avait raison. N'y a-t-il pas une part de vice, une part de négation, dans chaque acte facile ? Vaste question philosophique. Impressionnant hein ! Allez je suis bon prince je vous laisse dix secondes de réflexion.

.....
.....
.....

Voilà vous avez pu réfléchir tranquillement. Je ne veux pas savoir vos conclusions, je m'en fous. La philosophie est selon moi, de mon humble et petit avis je veux dire, une chose tout à fait personnelle. Oui, je vois pas comment il pourrait en être autrement puisqu'elle n'a rien de concret. M'enfin comme je le disais ce n'est qu'un avis des plus personnels.

Bon, où j'en étais moi ? Je me suis encore laissé disperser. Ah oui ! Donc cette fameuse idée de me conduire en voiture dans le nord. Bon ça n'était pas possible, mes pieds disaient oui oui, ma tête non non. C'est ma tête qui a gagné. Donc l'a fallu trouver un compromis pour satisfaire tout le monde. Comme dans vos vieux couples. C'est pas une insulte, chacun ses choix. Moi je le ferais pas, c'est tout ou rien. Ah mon Aurélie toi tu es tout !

Bon, faudrait que j'arrête de m'égarer comme une brebis d'un troupeau de vaches, en plus pour raconter n'importe quoi. Bien sûr que le compromis est un des secrets de la vie. Enfin oui et non... Oh et puis merde ! Débrouillez-vous un peu !

Donc on en a conclu qu'il me conduirait jusqu'à une cinquantaine de kilomètres de la mer. Parce qu'en fait je crois que mon nord s'arrêtera à la mer qu'est en Normandie, parce que si je grimpe jusqu'au fond de l'Écosse je suis pas près de revoir mon Aurélie. C'est din-

gue comme elle me manque déjà.

Donc ce sera la Normandie, là où y a du fromage, des vaches, et surtout du calvados. C'est divin ça le calvados, mmm un vrai délice.

On a pris la voiture puis on a roulé tout en discutant un petit peu, pas beaucoup, l'est pas causant le Bob. Et n'insistez pas je vous ai déjà dit que je ne vous parlerais pas de sa vie ! C'est un choix qui le regarde.

— J'admire ce que tu fais, tu sais ! me dit-il d'un coup.

— Euh vi... Le problème c'est que je pense pas faire quelque chose d'extraordinaire, répondis-je bêtement.

— Arrête de te sous-estimer. Tu crois que y en a beaucoup aujourd'hui des gars capables de faire ça ? Je crois pas moi.

— Mouais, j'ai pas croisé beaucoup de monde, c'est vrai, lui accordai-je comme une guitare.

— C'est peut-être bien ce qu'il me faudrait à moi aussi, poursuivit-il. Je pense pas que j'aurais le courage de dormir tout seul dehors.

— Bah tu sais, depuis que nous avons exterminé les loups, y a plus grand monde de dangereux dans les champs.

— Oui c'est pas faux, dit-il en me souriant.

Un bref silence s'était ensuite installé. Il faisait déjà nuit. On avait pris le temps avant de partir. Une légère bruine commençait à tomber.

— J'aime bien cette impression de solitude éphémère, commença-t-il. C'est pour ça que je passe par toutes les petites routes de campagne. J'adore cette sensation mélancolique. On voit rien que la route. Juste ces deux lumières et parfois deux yeux qui nous fixent sur le bas-côté. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, je crois percevoir, répondis-je tout en ne comprenant que trop.

— On voit rien à gauche, rien à droite, rien à l'intérieur de la voiture. Juste la route. On n'est même pas obligé de savoir où elle mène. Comme un voyage vers nulle part, juste toi et puis toi. Seul au monde sans rien que le néant.

— Je savais pas que tu étais poète, mais c'est joli ce que tu dis, fis-je de mon air le plus sérieux.

— Tu te moques ?

— Non, je suis vraiment d'accord. Je vois complètement ce que tu veux dire. J'aime aussi cette sensation d'éternité solitaire.

Puis il n'y eut plus que le silence, le ronronnement du moteur et le défilement des lignes blanches. La nuit et sa plénitude invisible.

L'a pas tort le Bob, c'est bien sympathique cette sensation. Le vide. Quand l'esprit se met en pilote automatique. Reposant.

— Et ma cousine ? demanda-t-il subitement.

— Quoi ta cousine ?

— Qu'est-ce que tu vas faire avec elle ?

— Je te l'ai déjà dit hier soir. J'ai pas changé d'idée depuis hier tu sais.

— Je suis désolé je m'en rappelle plus. J'ai des problèmes avec ma mémoire quand je bois un peu trop, me confia-t-il.

— Ah d'accord ! Donc ta cousine, me répétai-je. Ta cousine je vais l'aimer comme personne ne l'a jamais aimée, comme personne n'en a rêvé. Voilà ce que je vais faire. Ce que je ressens pour elle est sans commune mesure avec ce que l'on appelle amour. M'enfin voilà quoi ! Ça te satisfait comme réponse ?

— Oui oui.

J'étais devenu un peu agressif. J'aime pas trop parler de mes sentiments si ouvertement. En plus j'avais l'impression que je devais me justifier. J'aime pas me justifier. Je fais

mes choix et basta.

— Je sais pas les relations que tu entretiens avec Aurélie, repris-je. Mais tu m’as l’air inquiet. Y a pas de raison, je suis pas méchant.

C’est comme ça les gens. Toujours prêts à vous protéger à la moindre possibilité d’attaque mais quand il y a quelque chose qui vous arrive y a rarement quelqu’un. Je sais pas pourquoi, ça doit être une loi de la vie, ou un truc dans le genre, peut-être bien la nature humaine. Enfin, appelez ça comme vous voulez après tout moi c’est pas trop mon problème. Quoique si un peu. Parfois y a des gens qui me saoulent avec ça. Pas Bob. Je trouve son inquiétude légitime vu que c’est pour protéger ma promesse, et qu’inévitablement, ma promesse vaut plus que tout l’ensemble de ce qui existe sur cette pauvre planète.

— Ça te dit d’aller dans un petit pub sympathique ? me demanda-t-il.

— Ah bah oui ! Je suis toujours partant moi, répondis-je malin comme je suis.

On est arrivés dans la ville avec ses néons et ses lampadaires. Brrr dégueulasse !

Ce que j’aime pas les villes ! De moins en moins depuis que je suis parti en fait. Oh oui je préfère un champ avec de la bonne grosse boue bien pâteuse à tout ce que vous voulez en ville.

On s’est garés puis on est sortis de la voiture, puis on est rentrés dans le bar. Vous noterez l’excellente description de ce passage.

— Deux jack sans glace, s’il vous plaît, demanda Bob au barman.

— Bien bien bien, approuvai-je.

Chapitre 24

La Phisolophie Selon Moi

Part 2

Lumière tamisée, décor lambrissé, fauteuils veloutés, ambiance plus que sympathique.

Nous sommes allés (ça sonne mieux que « on a été » quand même, non ?) nous asseoir sur un fauteuil pour la bonne raison que moi je supporte pas de boire debout. Pour en rajouter, je dirais même que je trouve cette pratique complètement ahurissante. Comment savourer ce doux plaisir offert par Dame Nature quand vous sentez minute après minute votre sang faire gonfler vos jambes. Non c'est pas possible, c'est trop dur ça. C'est gâché.

Nous sommes donc allés nous asseoir derrière une table sur deux fauteuils bien rembourrés. Un fauteuil chacun. On a trinqué à la santé du bon vouloir de Monsieur le Destin.

Et si toute cette vaste vie n'était qu'un vaste bordel sans fin ? Et s'il fallait être le plus enculé des hommes pour réussir ? Oui, écraser les autres, leur marcher dessus à coup de Rangers, être le plus fort, toujours, jamais pleurer, jamais céder. Et si c'était ça la vie ?

Je me le demande parfois. C'est triste à dire mais si on regarde bien, il y a plus de gens malheureux que de gens heureux. Non, c'est pas vrai ce que je dis. Les plus nombreux se trouvent entre les deux, ni vraiment malheureux, ni vraiment heureux. Juste dans un état végétatif, attendant de sourire à leur dieu, à la mort. C'est la norme en vigueur par chez nous on dirait bien. Passé un certain âge, on n'y croit plus. Ça si c'est pas de l'aigreur moi je me fais curé comme ça j'aurai plein d'amis.

M'enfin, moi je voudrais pas philosopher sur un sujet que je ne connais pas bien mais il me semble quand même que... Oui tout le monde veut un bon job, un conjoint concubin, une voiture pour la dame, une voiture pour le monsieur et puis un ou deux rejetons et après. Après on fait quoi ? On cherche des distractions, on essaie de s'imposer des restrictions quant à ses vices, histoires de pouvoir finir de payer le crédit de la maison et gagner quelques années de vie. Puis attendre, attendre inexorablement en se persuadant qu'on est heureux. Mouais ça doit ressembler à quelque chose comme ça la vie. Enfin c'est les exemples que j'ai eus sous les yeux tout le long de ma triste existence. Perso, non merci ! Je sais pas vous mais j'en ai qu'une de vie moi. Alors je tiens pas à la gâcher.

Et bah ! Elle est pas super super gaie la conversation de mon pote Jack ce soir. Je serais même pas loin de le trouver un peu taciturne le poto.

On restait là, à boire tranquille avec Bob.

— C'est quoi pour toi la vie Bob ? lui demandai-je sournoisement.

— T'as pas d'autres questions en stock parce que la vie pff.

— Tu veux pas répondre à cette haute question philosophique ?

— Ok. C'est parti. Alors c'est quoi la vie pour moi ? J'en sais pas grand-chose de la vie. Ce que je sais c'est que je veux pas celle de mes parents. Je veux pas celle de mes grands-parents ni avant. En fait je crois bien qu'autour de moi, y a pas grand monde dont la vie me passionne. Je dirais même qu'il n'y en a pas. Donc ça me paraît assez obscur tout ça. Qu'est-

ce que tu veux que je te dise ? Je veux être heureux c'est tout. Pour l'instant tout ce que je vois n'est que pâle ennui et ennui pâle donc je trouve pas ça bien palpitant. Je dirais que si c'est juste pour attendre de mourir, pourquoi vivre ?

— Mouais t'es pas très en forme toi non plus. C'est la triste mélancolie qui nous envahit ce soir.

— C'est toi qui m'as demandé. Je vis rien de bien palpitant dans ma vie et suis pas sûr que maintenant je puisse avoir le courage de provoquer des palpitations.

— Mouais.

L'instant n'était pas joyeux là. Puis, le silence nous était retombé en plein sur la tête comme la neige un vingt-cinq décembre sur Paris. Arf non ça, ça n'existe pas. Donc la solitude nous était retombée dessus comme la pauvreté sur le monde et vive le cliché et les expressions dont on a busé et abusé neuf cent milliards quatre cent soixante-dix millions deux cents mille huit cent quarante-trois fois. Dur à visualiser ça mais c'est bientôt le mille milliards, on fera une grosse et bonne orgie intergalactique.

C'est tout de même pas notre faute si la vie est pourrie et que ça fait deux mille ans que vous faites rien pour que ça s'arrange. Et là j'entends ceux qui me disent : « T'as qu'à la changer toi la vie ». Merci bien pour cette judicieuse réflexion. Mais oui vous avez raison, demain je rachète Microsoft le matin et Vivendi l'après-midi. Mais si je faisais ça, aurais-je le courage de ne pas exploiter le reste du monde ? Franchement si t'es le Roi, tu vas pas non plus te casser les couilles à partager ? Peut-être qu'en fin de compte aucun de nous ne vaut vraiment la peine. Peut-être que le plus généreux des hommes se ferait bouffer par le pouvoir et par l'argent.

Regardez votre pape. Il est blindé de tunes ce gars-là. Mais alors blindé de chez blindé je vous dis, enfin au nom de l'Eglise bien sûr. Il voyage dans le monde pour rassurer les gens en leur disant que leur dieu n'est pas mort. D'ailleurs, il aime bien les pays pauvres je

trouve moi. Y a des millions de gens qui viennent écouter sa voix chevrotante. Le pape les rassure, leur dit que dieu est là pour chacun d'eux, que leur vie s'arrangera s'ils continuent de croire et de donner à leur Eglise, etc. etc. etc. C'est un malin de chez malin ce pape. Vous êtes déjà plus pauvres que le fameux Job mais donnez quand même, c'est pas grave, et vous inquiétez pas dieu vous le rendra.

Enfin, plus j'y réfléchis et plus je trouve qu'y a un truc pas vraiment catholique là-dedans. Si dieu a le pouvoir de vie et de mort sur chacun de nous, si tout ce qui nous arrive n'est que la volonté du vieux barbu, et si le pape est le messager divin, alors pourquoi il voyage dans une voiture blindée, pourquoi il voyage avec trois millions d'hommes en bleu. Si c'est dieu qui décide, rien n'est censé pouvoir arrêter sa volonté. Bah vi, c'est quand même lui l'être suprême qui décide de tout. Alors cette réflexion m'amène à me poser une question. Je me demande si le pape lui-même croit en dieu. Franchement suis pas sûr. M'enfin à vous de voir...

Bref, tout ça, ça voudrait dire que le jour où je serai multimillionnaire en crédits galactiques, je deviendrai un être imbu de mon pauvre petit nombril. Je comprends pas comment on peut se perdre dans un si petit orifice. C'est même pas un orifice remarquez. D'ailleurs si on regarde bien, le nombril est bouché, ce qui sous-entend l'idée métaphorique qu'il n'y a aucune issue à se promener de ce côté.

J'en ai rencontré des gens comme ça. Plus que j'aurais bien voulu d'ailleurs. Ce que je les aime pas ces gars-là. Je remarque d'ailleurs qu'il y en a plus du côté des ces messieurs. Je les appelle les : « Moi-Je »

Quelle sale espèce ça, les Moi Je. Je les supporte pas ! C'est un peu ce que je vous disais au début de mon discours. Bien que là je parle des petite couches sociales, genre niveau étudiantin ou genre parvenu, ou non en fait tous les genres, ne soyons pas sélectifs comme ça. Les gars qui pensent avoir tout fait, tout vécu, et qui changeront le monde d'un coup de

bambou magique. Leur discours se limite à des : « Moi je me souviens quand j'étais... » ou « Moi l'autre jour j'ai vu... » et ainsi de suite. Tout par rapport à eux et jamais à l'autre. Si c'est pas malheureux d'en arriver là. Ça doit encore être une maladie psycho ça. Genre je me la ramène en permanence pour bien montrer que j'ai confiance en moi alors que que nenni. Si on pousse un peu plus loin on se retrouve face à une pseudo-armure démontée en trois coups de cuillère à pot. En règle générale ça doit marcher pour eux, ils paraissent tellement impressionnants avec toute leur soi-disant expérience. Moi je les repère vite ces gars-là. J'ai un don pour ça. Dès que j'entends le premier : « Moi je... » un néon rouge d'alerte clignote dans mon esprit. Après, je suis de suite à l'affût, et si le second surgit dans la minute suivante, là, c'est bon je fuis. Je prends mes jambes à mon nez et disparaîs dans le brouillard d'une boule magique de ninja. M'enfin chacun sa façon de se protéger des agressions extérieures. Chacun son truc comme on dit.

On continuait de boire tranquillement en fumant clope sur clope. Nos verres se remplissaient puis se vidaient puis se remplissaient comme dans un cycle saisonnier face à l'éternité.

Le brouillard s'installait lentement mais sûrement entre nos connexions synaptiques. Un flou artistique comme le poète le dit si bien.

Bob devait penser fort à quelque chose. Je l'observais de subreptices coups d'œil. Il regardait son verre, psalmodiant des mots silencieux à Jack le Bienveillant. Il avait les yeux injectés de sang, des petites veinules dessinaient de jolis branchages aux multiples ramifications. Devait pas penser à des choses bien gaies lui non plus.

— Bob ?

— Quoi ?

— Ça va ?

— Mouais ça fait aller ?

— Si on allait prendre l'air ?

— OK.

Chapitre 25

La Vérité ! Où Ça ?

Bob a acheté une bouteille de Jack au barman puis on est sortis. Je sais pas si c'était très réglementaire mais en même temps je ne suis pas persuadé que ça ait une importance quelconque. Chacun se débrouille comme il peut non ?

On savait pas trop où aller alors on n'y est pas allés. Comme ça ça réglait la question.

— Je peux pas conduire, me confia Bob

— Ça tombe bien, j'ai pas envie que tu conduises. Viens on va par là, lui proposai-je en tendant la tête vers la droite.

On a marché pendant un quart d'heure puis on a enfin trouvé un parc. Le problème c'est qu'il était cerné par une barrière de trois mètres de haut couronnée par d'énormes pieux dorés, histoire que si quelqu'un escalade et glisse maladroitement, il puisse s'empaler dans les règles de l'art. Comme on n'avait pas vraiment envie de s'empaler, on a commencé par faire le tour du parc. On a bien trouvé l'entrée, mais comme vous vous en doutez, les portes étaient fermées. Allez savoir pourquoi on ferme les portes des parcs. Peut-être par peur qu'on vole un

ou deux arbres.

— Qu'est-ce qu'on fait ? me demanda Bob.

— L'a pas l'air mal ce parc.

— Mouais, il me plaît bien aussi.

Plus le choix. Le parc nous parlait. Le parc nous appelait. Aussitôt pensé, aussitôt fait. J'ai balancé mon sac que j'avais pris la précaution d'emmener, et j'ai entrepris l'escalade en priant le Mouvement de Libération des Patates Rouges pour ne pas glisser sur le sommet glissant de la barrière métallique. Le passage entre les pieux s'est en réalité avéré des plus aléatoires, mais agile comme un chamois de la cordillère, je dois avouer m'en être sorti comme un chef de cuisine de l'Élysée recevant le chef d'Etat de la Papouasie Occidentale.

Bob eut plus de mal, disons qu'il s'en sortit comme un bouquetin d'Auvergne.

Aucun de nous deux ne se blessa. Gloire au Mouvement de Libération des Patates Rouges. Alléluia.

Il faisait plutôt sombre. On n'y voyait vraiment pas grand-chose. Des ombres et des ombres. Tout n'était que nuances de gris, un peu comme le monde. Mais rassurez-vous tout de même, c'était pas la forêt non plus. Y avait pas tous ces bruits d'animaux, tous ces monstres cachés derrière des arbres serrés. Non non, c'était juste un parc fabriqué par l'homme. Le genre de machin où les arbres sont espacés de vingt mètres. Le genre de truc où l'herbe est bien tondue. Remarquez c'était même pas de l'herbe, c'était du gazon, un truc élevé je sais pas où et probablement nourri à l'eau minérale d'Evian. Enfin, tout ça était éventré par des serpentins en béton armé de gravillons qui n'avaient pour seul but que de nous faire tomber d'une glissade. Bref, tout le monde adore, pas de fourmis affolées, pas de vers de terre maladroits, à peine quelques moucheron pouvant se faufiler de-ci de-là, la reconstitution d'un monde parfait.

Comme de bons citoyens d'un monde parfait, nous marchions dans les allées prédé-

coupées. On n'aurait pas voulu meurtrir le joli gazon de nos croquenots dégueulasses quand même. M'enfin vous vous doutez bien qu'on n'a pas résisté longtemps non plus, et d'ailleurs je dirais que c'est avec le plus grand plaisir que nous nous sommes allongés sur ce doux matelas gazonneux. Un vrai bonheur !

Nous avons choisi le haut d'une petite butte avec une vue plongeante sur une sorte de lac artificiel ou genre fontaine, je sais pas comment l'appeler ce machin, bref un truc rond avec de l'eau.

— Wahou ! Le bonheur avec un grand H, murmurai-je en m'étirant.

— C'est clair.

On s'est allongés et on a fait tourner Jack. Je dois préciser pour les fous du détail que l'on ne buvait pas allongés, on se relevait sur un coude pour une gorgée, ou deux même. Vu l'effort produit, on n'y allait pas pour rien.

La tête plantée dans les étoiles. Oui c'était incroyable et peu coutumier de notre civilisation du tout électrique, mais ils éteignaient les foutus lampadaires dans ce parc. On avait le droit à la voûte céleste. Si c'est pas le pied ça moi je connais plus rien à la vie. Remarquez suis pas sûr d'y connaître grand-chose à la vie, j'énonce juste des pensées personnelles ; j'ai pas trouvé le manuel de la vie à côté de mon berceau. Mais bordel pourquoi personne n'a encore écrit cette foutue règle du jeu !

Tiens ça me fait penser que c'est peut-être une piste pour la célébrité, ma célébrité. Je vais peut-être écrire la première règle du jeu de la vie. Oui je vois déjà ce que ça pourrait donner. Y aurait chaque recommandation d'une façon de réagir à une situation établie. Qui dit ce qui est bien ou mal, me demanderez-vous. Je vous répondrai bêtement qu'il suffit d'écouter son cœur. Le cœur sait toujours ce qui est bien. Enfin sauf quand le cœur est pourri ou qu'on y mêle d'autres variables genre désir, envie et tous ces trucs qui nous font si complexes et souvent si misérables. Mouais ça va pas être simple de réaliser ce livre, mais bon comme on

dit chez vous : « Qui ne tente rien n'a rien ». C'est ballot ça hein comme réflexion. Bah désolé il est tard, on fait ce qu'on peut.

Enfin bon le ciel était dégagé, les étoiles brillaient comme mille lucioles immobiles, ou clouées comme les papillons d'un collectionneur de papillons plantés sur un tableau. Oui je sais y a un mot pour ça mais je l'ai momentanément oublié et j'ai pas envie de le chercher. Ah mais c'est pas vrai ça, faut toujours qu'il y en ait un qui ramène sa science !

Nous, on était muets comme des thons, on regardait juste les étoiles en buvant du Jack. Mine de rien on était heureux. C'est dingue comme parfois il en faut peu. C'est pourtant pas si difficile d'apprécier les petits moments de bonheur. Suffit juste de se détendre dans un coin agréable et de se laisser aller. Juste savourer. Pourquoi aller hurler, aller crier, pleurer, rire ou parler, quand il fait si bon se taire et écouter le silence des bruits naturels. Ça si c'est pas un secret de la vie moi je suis plus un jeune branleur qui sait pas quoi foutre de sa vie. C'est clair.

Mais ce qui est sûr aussi dans la vie, c'est qu'il faut toujours quelqu'un pour parler. Comme si c'était un crime de se taire. Comme si c'était pas normal de vouloir se retrouver seul avec son esprit. Je veux bien concevoir que chez certaines personnes le silence puisse être angoissant vu la pauvreté de leur âme spirituelle, mais quand même, parfois faut faire des efforts dans la vie. C'est pourtant pas compliqué de fermer sa grande gueule.

J'ai penché ma tête pour observer Bob. Histoire de voir ce qu'il faisait. En fait, il avait les yeux de plus en plus rouges. Il fixait béatement le ciel en fumant clope sur clope. Il devait se sentir observé car il a alors tourné sa tête dans ma direction. Y en a qui ont honte d'observer les gens discrètement si bien qu'ils détournent aussi vite le regard tout en sachant qu'on les a grillés. Ils comprennent pas que c'est mathématique, que c'est question de temps de réaction pensée/cerveau/acte. Pas moi. Je continue de fixer.

Bob m'a souri et j'ai pris ça comme un sourire de connivence. Le sourire qui dit :

« putain qu'est-ce qu'on est bien ! »

Lui et moi on avait pas mal de points communs en fait. Nos vies se ressemblaient beaucoup. À peu de choses près c'était la même chose en fait. À quelques nuances près.

Ça me fait penser, est-ce bien la quasi similitude de nos vies qui fait que l'on se comprend si bien ou juste un truc spirituel inconnu qui viendrait d'ailleurs ? Arf encore de la philosophie à deux balles. Stop ! De toute façon la vérité est ailleurs.

Bref, nos yeux se sont croisés et nous nous sommes compris. Aucun mot ne fut échangé et c'était bon. Y a quand même un truc bizarre avec cette famille. D'abord mon Aurélie, puis ensuite Bob. Décidemment, y a vraiment trop de trucs louches qui se passent dans la vie. Comment voulez-vous qu'on s'en sorte ? Trop de coïncidences, de relations de fait à fait qui ne peuvent pas se produire et qui se produisent pourtant. Tout n'est pas que corrélations directes.

Imaginez un peu la probabilité que je rencontre mon âme sœur dans une ferme en plein milieu de la cambrousse. Imaginez la probabilité que je rencontre son cousin quelques kilomètres plus loin. Imaginez la probabilité que je m'entende si bien avec ce gars-là. Et tant que vous y êtes imaginez aussi la probabilité que dans le courant de la semaine prochaine vous vous retrouviez perdu au milieu d'un parc dans une ville de province à boire du sky avec un gars qui pourrait être votre frère. C'est bizarre tout ça non ? Oui j'ai dit bizarre. Alors ce que moi j'en conclus, c'est qu'effectivement la vérité se trouve ailleurs. Peut-être bien que tout est écrit quelque part dans les étoiles ou dans un livre ou dans un potentiel destin, mais franchement, il se passe des trucs trop louches.

Et si vous regardez encore mieux. Mais alors là attention, faut vachement ouvrir les yeux, s'agit pas de juste y penser. Moi je suis sûr et certain, oui vous avez bien entendu, je suis sûr et certain que vous aussi vous trouverez des trucs bizarres, oui j'ai dit bizarres, qui se sont passés dans vos vies. Y a toujours des signes. Oui oui des signes, rigolez bien si vous

voulez, mais moi je vous dis qu'y a des signes qui vous disent ce qu'il va se passer ou qu'il pourrait se passer ou un truc dans le genre. Arf c'est trop dur ! Je capte plus rien à ce que je réfléchis, suis pas philosophe. La vérité est ailleurs c'est sûr.

Chapitre 26

L'Evasion Des Ecureuils

— Quoi qu'est-ce que c'est ?

— Réveillez-vous bordel !

Mouarf ! J'hallucinai où y avait vraiment un gars qui me foutait des coups de latte alors que j'étais tranquillement en train de dormir. J'ai ouvert les yeux et j'ai pu constater que oui, y avait vraiment un gars qui me foutait des coups de latte.

— Olllaaaaa ça va pas vous non ! hurlai-je en me relevant brusquement. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Vous n'avez rien à faire là, me répondit-il l'air menaçant.

— C'est vrai mais suis pas sûr que ça soit une bonne raison pour me distribuer gentiment des coups de pied.

— Z'avez qu'à pas dormir ici ! Maintenant nettoyez-moi tout ce bordel et foutez le camp avant que j'appelle les flics.

— Pff allez vas-y casse-toi, lui répondis-je.

— Vous me parlez pas comme ça jeune homme ! s'offusqua-t-il en rougissant.

— Je vais te les ranger ces affaires mais maintenant casse-toi !

— Vous ne me par...

— CASSE-TOI ! hurlai-je en faisant de grands gestes avec mes bras et en écartant mes yeux autant que c'était possible.

Le gardien du parc eut un blocage. Il s'immobilisa brusquement comme si une idée venait de le frapper, puis il fit demi-tour et disparut. J'étais pas forcément pour le manque de respect mais franchement c'est lui qui avait commencé non ? On réveille pas les gens à coups de taloches, même s'ils sont dans leur tort. Pourtant, malgré ses torts, j'avais déjà une pointe de regret dans le cœur pour lui avoir parlé comme ça à ce vieux monsieur qui faisait que son job. Pff la conscience, quel bordel ! Grrrr !

Mon cri avait eu pour second effet de réveiller Bob qui dormait d'un sommeil d'éléphant. Encore que je sache pas vraiment comment ça dort un éléphant, m'enfin.

— Keski se passe ? me demanda-t-il du sol le regard levé vers moi comme si j'étais un dieu.

— Rien rien, c'est juste le gardien du parc qu'est venu me saouler. Il a fallu que je m'énerve avant même d'être réveillé. Même pas le temps de m'étirer, expliquai-je en joignant le geste à la parole.

— Faut qu'on y aille ? demanda Bob toujours de l'autre côté du monde.

— Vi vi vi, faut qu'on range toutes nos affaires et qu'on déguerpisse très vite.

Et j'ai encore joint le geste à la parole. Y avait pas grand-chose à ramasser d'ailleurs, alors ce fut vite fait. Je voyais vraiment pas pourquoi il s'était excité comme ça l'autre bonhomme en bleu. J'ai mis les résidus non consommables de nos festoilles dans mon sac puis nous sommes partis. Y avait une forme arrondie de gazon écrasé dessinée sur le sol. Mais bon,

on allait tout de même pas redresser les brins d’herbe un par un. Le gardien aurait sûrement le temps de le faire, c’était son métier.

On n’avait, comme qui dirait, pas vraiment envie de ressauter pas dessus la muraille de Chine. On n’a pas vraiment eu le choix, les portes de l’entrée étaient toujours aussi bien fermées. On a grimpé les barrières comme des Indiana Jones titubants, puis on a repris notre liberté comme deux écureuils s’échappant du zoo. Je dois avouer que les regards des quelques passants, qui remplissaient dignement leur fonction en passant, nous regardaient d’un air chargé du plus grand des reproches. Comme si on avait fait quelque chose de mal. Comme si on avait provoqué la fin du monde.

C’est affolant ce que tous ces gens indéfinis et pratiquement invisibles peuvent être insignifiants. Et pourtant chacun d’eux est persuadé d’être indispensable au bon fonctionnement du monde. Et le pire, c’est que chacun de ceux qui nous ont gratifiés de ce regard chargé de mépris mélangé à du reproche et de l’espérance pensait avoir une quelconque influence sur notre vie. Si c’est pas lamentable ça.

Ah si seulement je pouvais leur dire de foutre la paix à tous ceux qui font pas pareil que les autres. Toute façon on finira tous pas se rejoindre et échouer au même endroit. Alors moi je dis, laissons-nous vivre nos vies. Tout serait tellement plus simple.

On a repris le chemin de la voiture de Bob. Je dois dire qu’on avait quand même pas mal la tête dans le fromage. Rien à boire, rien à manger (remarquez c’était préférable), et rien pour se rafraîchir la peau, bref c’était un peu la merde. Comme une vague sensation de pas être terribles terribles. Genre un peu sale, un peu mal-en-point.

— On fait quoi ? me demanda Bob devant la voiture.

— Sais pas... répondis-je. Suis pas motivé pour marcher là.

— Ouais je vois ce que tu veux dire. Bon viens on retourne chez moi après on avisera pour ton voyage.

— Mouais ok.

Bon on est retournés chez Bob.

— Dur là. Pas bien là. Ça fait un peu retour en arrière, dis-je en regardant le paysage défiler.

— On peut faire la route en marche arrière si tu veux comme ça tu te dis que c'est juste un rembobinage du film.

— T'en as d'autres des idées comme ça ? demandai-je en souriant.

— Oui oui des trucs comme ça j'en ai tout un tas mais là je vais t'épargner. C'est déjà pas la grande forme alors je vais pas en rajouter.

— Je te remercie c'est très gentil de ta part.

On est arrivés chez Bob. Vous allez pas me croire, mais rien n'avait changé. La porte du garage était toujours de la même couleur. Le béton était toujours en béton. Le mur de la salle de bains était toujours blanc et y avait même toujours cette petite toile d'araignée dans le coin gauche de la cuisine.

Bah moi je suis direct allé me laver. Une bonne douche chaude mmm y a rien de tel pour vous requinquer un homme. Whaouuuuu que c'était bon ! Puis après ça je me suis bu trois litres de café et là je dois dire que oui c'était reparti comme en dix-huit cent quarante-trois le huit mai à seize heures quarante-trois quand la Giselle a accouché de son neuvième veau.

Bob est arrivé tout frais tout beau tout neuf pour boire lui aussi ses trois litres de café.

— Bon alors qu'est-ce que tu veux faire ? me demanda-t-il.

— Je sais pas trop moi, répondis-je. J'aimerais bien enfin y arriver dans ce foutu nord. Commence à me saouler de marcher comme ça.

— Tu veux que je t'y emmène en voiture ?

— Ça me plairait bien mais je peux pas céder comme ça à la facilité. Qu'est-ce que je répondrai après à mon esprit le jour où il me demandera pourquoi je suis si faible. Non j'ai commencé à pied faut que je termine sur les genoux.

— Mouais t'as pas tort dans le fond, approuva-t-il.

— Mouais dans le fond mais alors vraiment tout au fond.

Là, j'ai bizarrement senti qu'il avait comme la drôle d'idée de vouloir me suivre et qu'il allait pas tarder à me le proposer.

— Ça te dirait d'avoir de la compagnie ? me demanda-t-il d'une petite voix, l'air gêné.

Me demandez pas comment je l'ai senti, je l'ai senti c'est tout.

— Tu voudrais venir avec moi, c'est ça ?

— Oui t'as tout compris, répondit-il en souriant

— Bah ma foi moi, j'y vois pas d'inconvénients même si je comprends pas pourquoi tu veux te prendre la tête à marcher.

— Et toi ? Pourquoi tu fais ça ?

— Mouais OK c'est bon, pas la peine de le prendre comme ça, répondis-je en souriant. Ecoute, moi ça me dérange pas.

— Bon je vais préparer mon sac, conclut-il en se levant.

Voilà j'avais un nouveau compagnon de route. Je savais pas ce que ça allait donner mais pourquoi pas. Je l'aimais bien ce Robert moi.

— Ça y est je suis prêt.

— Ok allons-y.

Bob a tout fermé. Fenêtres, volets, électricité, gaz, et tout ce que les gens possédant une maison ferment quand ils s'en vont.

— Tu sais par où il est ce fichu nord ? me demanda-t-il.

— Non, j'en sais plus rien moi avec tous ces retournements. Je crois que je vais pas tarder à faire un blocage psycho sur les sens giratoires. Sérieux dès que je vois un rond-point je commence à sentir des boutons sortir.

Bob s'est mis au milieu de la route et a renflé un bon coup.

— Mouais Paris est par là. Allons dans ce sens.

Et nous sommes partis à l'opposé.

C'est parfois si simple la vie, suffit d'aller dans le sens du vent, vers là ou ça pue pas.

Chapitre 27

Kesk'On Fait ?

Comme je l'ai déjà expliqué, c'est pas évident de discuter en gardant un rythme de marche. Donc avec Bob, on gardait le silence. Ce qui n'était pas franchement difficile vu que le Bob c'était pas un causant de toute façon. J'appréciais beaucoup cette qualité chez quelqu'un. Le silence est un délice.

Le temps n'était plus le même. Il commençait à faire nuageux en ce samedi de je sais plus quel mois quelle année. Mais la température restait agréable, juste le taux d'humidité qui augmentait et appuyait sur mes articulations. Aïe !

— Bon, serait peut être temps de me dire où tu le situes ton nord ? me demanda Bob.

— A priori je crois qu'aller jusqu'à la mer ça va me suffire pour cette fois. Je commence à en avoir plus qu'assez de marcher comme un guignol pendant que des gens changent le monde.

— Bien. Donc tout en restant dans l'a priori, on devrait apercevoir la mer d'ici ce soir en gardant un bon rythme.

— Bah je dois avouer que ce serait une bonne chose quand même, répondis-je en notant comme un soupçon d'énervement dans sa voix. Y a quelque chose qui ne va pas ? lui demandai-je tout en comptant mes respirations pour ne pas perdre le rythme et me retrouver avec un point de milieu.

Silence. Il me répondait pas le bougre. Ce que j'aime pas ça les gens qui vous répondent pas quand vous leur parlez. C'est comme d'avoir l'impression de pisser dans une flûte traversière. C'est comme les gens qui vous font répéter deux fois tout ce que vous dites pour être sûr d'avoir bien compris. Ça va cinq minutes après ça me saoule. Et comme saoulerie y a que Jack que j'aime moi. Y a que lui que je tolère.

— Tout va bien ? demandai-je en reformulant la question de façon plus positive.

— Mouais, suis pas certain de la justification de l'acte mais ça va.

Wahou ! Ça c'était de la réponse qui laissait à méditer non ? Vous trouvez pas ? « Je ne suis pas certain de la justification de l'acte ». Faut la trouver celle-là quand même. Remarquez c'est beau puis ça peut tout vouloir dire.

Sauf que là, j'étais pas bien sûr de la signification de cette phrase que je noterai ultérieurement dans mon calepin magique et dont je n'hésiterai pas à me resservir pour dire ce que veut entendre mon interlocuteur.

— Mouais, bonne réponse monsieur Bob, lâchai-je entre deux souffles.

Une vache au loin mangeait de l'herbe. Le veau tétait la vache. Les puces suçaient le veau. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, la chaîne alimentaire était respectée. J'adore moi quand tout va bien.

— Tiens une mouette, signalai-je en faisant ressortir de mon ton de voix un optimisme débordant.

— Oui on approche du but.

Ça me faisait du bien de savoir que j'allais enfin réaliser quelque chose dans ma si-

nistre vie d'adulte adolescent immature et puéril. Une idée m'était passée par la tête, un but, un horizon à atteindre, il fallait y répondre, et encore pire, y parvenir. Ça doit être quelque chose comme ça la justification de cet acte. Juste parvenir à réaliser une idée jusqu'au bout. L'accomplissement. Oh que c'est joli comme mot ça. Oui voilà, l'accomplissement. J'allais accomplir une volonté personnelle que personne n'avait décidée pour moi, ni même sous-entendue. Juste mon idée. J'aurais peut-être dû embaucher un historien ou autre biographe comme je sais plus quel cow-boy du Far West des Etats-Unis d'Amérique. C'est que ça se fait rare de nos jours les accomplissements personnels vraiment personnels. On n'est plus dans les accomplissements personnalisés dans notre époque pré apocalyptique selon la Grande Sainte Parole du Démon Patriarche du Temps.

Oui je m'égare mais pas tant que ça. C'est un de mes anciens, euh comment dire, camarades d'école qui avait lui aussi une thèse tout à fait personnelle sur l'avenir de notre monde et les temps que nous vivions.

Selon lui nous étions en pleine période charnière dans l'histoire de l'humanité, période charnière et pourtant irréversible. Moi j'y voyais comme un paradoxe mais lui était dans son sujet donc... Les hommes ne sont, toujours selon lui, qu'un ensemble de qualités et de défauts. Comme chacun peut le constater, il est toujours plus facile de laisser jaillir ses défauts que d'exploiter ses qualités. Là je pourrais développer mais franchement j'en ai pas envie. Z'avez qu'à regarder le monde, ses dirigeants, ses pouvoiristes et tout le bordel autour. Donc, ceci lui faisait dire cela. Puisque l'homme est ainsi fait que bien souvent il cède à la facilité, puisque dans le monde si on regarde bien tout va plutôt mal, c'est que nous sommes donc en pleine période charnière. Charnière mais sans choix. Oui sans choix qu'il me disait parce que l'homme ne peut ni ne veut manifestement changer de comportement. Et on en arrive donc à sa conclusion des plus personnelles qui lui faisait dire que nous vivions la période pré apocalyptique de l'histoire de l'humanité de l'univers. CQFD. Je pourrais aussi développer la no-

tion du Vouloir c'est Pouvoir, mais franchement j'en ai aucune envie non plus. Rien envie de développer là. Faut que je me concentre sur mes respirations comme la mouette sur le chalu-tier.

— Viens on va se trouver un bar dans la ville là-bas, me désigna alors Bob.

— Avec plaisir, répondis-je en constatant que ma gorge était vraiment asséchée à force de réfléchir.

Je dirais pas qu'à cette idée on a allongé le pas mais on n'a pas vraiment ralenti non plus.

On est entrés dans le premier bar venu. Rien d'exceptionnel, il ressemblait à tous les bars de France et Provence Alpes Côtes d'Azur. Le même bar, les mêmes bouteilles, les mêmes chaises datant de la guerre d'avant, et à côté de la spécialité du coin, les mêmes alcools. La comparaison s'étendait même jusqu'à la population si bien représentative de notre beau pays. Mais bon je crois que je vous en ai assez parlé de ces tristes messieurs aux visages bouffis ; on va pas y revenir, suis pas sûr que ça soit vraiment nécessaire. Enfin sauf si vous voulez ? Vous voulez ? Non, bon c'est bien ce qu'il me semblait.

On a commandé deux demis. Ça aurait pu faire un entier mais on a divisé par deux ce qui continuait de faire deux demis.

Et je me suis mis à chanter à voix basse parce que je chante vachement faux quand même

— « On ne devrait vivre qu'une minute et demie, le temps du premier baiser du premier demi, n'avoir que la joie sans souffrance en retour, sans cette âme qui se bat pour oublier l'amour...»

— Quelles sages paroles mon ami, me répondit Bob.

— À la tienne !

— Amen !

On a trinqué en oubliant l'éventuel poison présent dans le verre et on a bu. Puis on a allumé une cigarette parce qu'un demi sans une cigarette c'est comme la lune sans le soleil, ça n'a pas de sens.

Et tout ceci dans mon esprit étriqué par l'inconsommable m'amène à penser à la frustration. Car enlevez la cigarette de la bière et vous aurez un manque et toujours dans l'idée d'en griller une et de dire « mais non pense à ce que le docteur t'a dit ». Pareil pour le café. Et ce soir où tu meurs de soif, « mais non c'est pas bien de boire de l'alcool pense à ton foie ». Et cette envie de... Ah zut la migraine de ta femme et vive la masturbation substitutive. Et cette inconvenante envie de cette inconnue au parfum si envoûtant, et non la morale. Et cette irrépressible envie de frapper mais non c'est pas bien de taper sur les gens. Et ce désir de, mais non on a dit c'est pas bien pour ton âme, pour ton corps, pour ton image, pour les autres.

Et tout ne ressemble qu'à de la frustration d'un désir inassouvi par respect d'un code édicté par je sais pas qui je sais pas quoi mais ça sent pas bon c'est sûr !

Fichtre ! J'ai encore failli commencer à développer là. J'aime pas les développements c'est dingue ça pourquoi faudrait toujours développer. J'énonce une idée tout à fait personnelle et des choses simples à comprendre. Oui ça peut surprendre comme concept je suis d'accord. Mais parfois la perfection se trouve bel et bien dans la simplicité. Tiens en voilà une grande vérité de la vie. Pourquoi faire trois heures sur la notion de frustration alors que ce que je viens d'expliquer est très simple à comprendre. Après tout, vous, si vous voulez développer allez-y, moi ça me saoule, pas que ça à penser, vous raconter la vie de l'espace terrestre et des humanités perverses.

Oula ! On dirait que je m'énerve un peu là. Chut ! Pas bon pour mon rythme cardiaque.

— La même chose barman s'il vous plaît !

— Bonne idée, me répondit Bob.

Chapitre 28

Moi Contre Les Autres

Bon allez messieurs mesdames mes damoiselles et aussi toutes les choses bizarres qu'on distingue mal. J'en ai marre là. Franchement et sérieusement je suis saoulé, marre de parler, marre de raconter. Je vais donc conclure parce que là je suis saoulé profond. Y a tellement de choses à changer dans ce monde que j'en ai attrapé un cafard. Merci bien les gars !

On va donc passer sur la soirée du samedi soir où on s'est saoulés comme des adolescents ivres de rêves indécents. On va aussi passer le moment où on a festoyé comme les pire cochons de la porcherie de la mère Gastonne. On va encore passer le moment où je me suis mis à danser et me déshabiller sur la table. On va toujours passer le moment où Bob a voulu se noyer dans le port et où j'ai dû plonger pour lui coller une bonne droite. Et on va enfin passer le moment où on a tout gerbé comme des adolescents ivres de rêves indécents. Voilà on s'est endormis paisiblement sur la plage en oubliant tout jusqu'à notre nom.

Croyez-moi par contre que le lendemain on s'est rappelés au monde. On s'est bien sentis vivants. C'était douloureux mais tellement bon. Ah ce que j'aime les lendemains de

cuite. M'enfin tout est relatif hein Bébert !

Voilà j'étais content, j'avais trouvé le nord. Pas le sens de la vie mais le nord, du moins le mien, c'est déjà pas mal.

Bob était content parce que j'avais trouvé mon nord et que je sais pas pourquoi mais il était vraiment très content aussi. Il est pas causant le Bob. Mais c'est aussi pour ça que je l'adore. Pas besoin de toujours parler pour se comprendre.

Le dernier événement marquant de ce voyage s'est déroulé dans l'après-midi sur la plage de mon nord.

On marchait tout tranquillement sur le sable avec Bob. On écoutait les mouettes et le chant marin des vagues en se demandant ce qu'on allait bien pouvoir faire maintenant qu'on avait vaincu le monde. Nous étions sereins. Sereins mais empreints de cette douce mélancolie d'un but atteint. Quand il ne reste plus rien que le vide devant, derrière et partout autour.

C'est là qu'y a eu comme un problème et peut-être fut-il l'élément déclencheur de la machine. Y avait comme une sorte de bruit qui venait troubler cette plénitude. En y posant un regard ou une oreille un peu plus appuyé, on pouvait constater que trois gredins embêtaient une damoiselle. Aussitôt notre sang n'a fait pas trois mais vingt-cinq tours. Ils interrompaient notre quiétude céleste et se permettaient d'embêter la jolie damoiselle tout aussi céleste. Et soudain, tels des vrais héros de tous les temps surgis face au vent on est apparus de nulle part.

— Oula Messieurs que se passe-t-il donc ici ? demanda Bob.

— En quoi ça te regarde ? lui répondit-on.

— Ça me regarde dans le sens où j'étais dans un moment euphorique de ma vie et où tes cris d'animaux sont venus me déranger, intervins-je.

Là j'ai reconnu qu'une scène de bataille se préparait. Les adversaires se jaugeaient, les muscles se gonflaient, les poings se serraient, les regards s'éteignaient.

— OK, répondit un deuxième. Vous voulez vous battre ?

— Non pas plus que ça, répondit Bob. On veut juste être tranquilles. C'est un endroit de paix ici. Si tu veux faire chier les gens va dans le centre-ville, mais viens pas nous casser les couilles ici.

— Enculé !

— Ta mère !

Et la bagarre partit dans un entremêlement de jambes et de pieds. Pour résumer l'affaire, on était deux contre trois et ça partait mal. Pour conclure l'affaire, me suis retrouvé allongé sur le sable, la main sur mon ventre plein de sang. J'avais attrapé un coup de couteau.

Les branleurs s'étaient enfuis, la fille avait disparu depuis longtemps, ne restait que le visage inquiet de Bob et les nuages blancs comme des flocons de neige éternelle suspendus dans l'air.

— T'inquiète pas mon ami, les pompiers arrivent.

— Suis pas inquiet, répondis-je, regarde dans le ciel. Un nuage dessine le visage d'Aurélie. Elle veille sur moi, peux pas être inquiet suis heureux.

Et je me mis à fredonner.

— « Je reverrai tes yeux dans le couloir de mes rêves, qu'un souffle les enlève et j'éventrerai les cieux... »

— Sages paroles mais garde ton souffle, me conseilla Bob.

— T'inquiète pas suis devenu un spécialiste gestionnaire du souffle depuis quelque jours.

— Chut.

Et je me tus.

La vie est bizarre oui j'ai dit bizarre. Venir jusqu'ici pour me prendre un coup de couteau alors que j'aurais très bien pu faire ça tout tranquillement en bas de chez moi.

Et ma célébrité, ma reconnaissance. Et les vérités sur la vie. Et tout ça, à quoi ça

sert ?

Et mon futur livre, et mes idéologies, et mes peurs et mes doutes. Et tout ça à quoi ça sert ?

Et le crédit sur vingt ans pour la maison, et le crédit sur la voiture pour cinq ans, et toutes les factures, et le travail alimentaire, et les pauvres, et les riches, et les cons qu'ont rien d'autre à foutre que vous faire chier, et l'hypocrisie, et les vies tranquilles qu'attendent leur mort. Et tout ça que je ne veux pas. Y a trop de variables imprévues pour s'emmerder avec ça. C'est pas ça la vie ! Regardez donc un peu ! Mais ouvrez-les vos yeux ! Non, ce n'est pas ce qu'on vous a appris à l'école, non ce n'est pas ce que vous dit votre chef d'équipe, non ce n'est pas ce que vous dit votre directeur, non ce n'est pas ce que vous disent les gens dedans la télévision, non ce n'est pas ça la vie, ce n'est pas ce que vous disent les autres ! Y a trop de variables imprévues pour s'embêter avec les vérités qui ne servent que ceux qui les disent. Et les vôtres, les nôtres de vérités ? Elles ne sont pas bonnes ?

Comme une envie d'un verre là. J'ai pris un coup de couteau, c'est l'aléatoire de la vie. C'est pas un verre qui va me tuer.

Et mon Aurélie qui m'attend là-bas dans le sud. Comme je l'espère, l'aime, la retrouverai, et tout et tout devant l'éternité.

C'est pas aujourd'hui que les mouettes me boufferont. Allons ne soyez pas aussi naïfs que moi ! Voyez où ça mène. On devient chevalier avec une armure de peau humaine alors que les jouvencelles sont depuis longtemps toutes dépucelées et que les princesses se font des épilations intégrales. La peau résiste mal au coup de couteau et je pleure sur... Ta gueule !

Je suis allongé sur une plage du nord un trou dans le bide. Mon sang coule sous le regard nuageux de ma muse, ô mon Aurélie ! Le nuage me sourit ou est-ce Bob qui s'interpose ? Je ne sais pas. Rassurez-vous je ne vais pas mourir. Les héros des histoires ne

meurent jamais. Je suis un héros maintenant.

Les pompiers arrivent, s'agitent, me touchent, me palpent. Je suis sauvé.

Et la vie. Ça sert à quoi tout ça ?

Pfff j'en sais rien mais vais attraper mon Aurélie, Bob et Jack, et je vais quand même changer le monde, ou du moins le mien. Il me plaît pas celui-là na !

Remerciements musicaux

Cette histoire a été écrite sur les paroles et musiques de J. Brel, Mano Solo, et Louise Attaque.

Cette histoire a été corrigée sur les musiques de Cold Play, Blackmore's Night et Loreena Mc Kennit.

La touche finale fut apportée en écoutant Bonetcha, les Wiggles et Tété.

L'auteur remercie donc chacun de ces artistes sans qui l'histoire eût certainement été toute différente.

